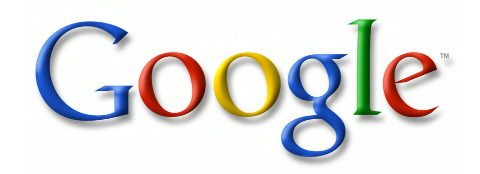




HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

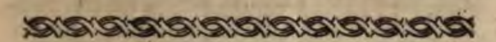
Par Mr. L'ABBÉ COYER.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLXII.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE V.

IL y avoit longtems que la République ne se soutenoit que par le fer. Elle respiroit enfin sous les lauriers dont son Héros l'avoit couronnée ; & les sept années qui vont suivre seront des années de paix. An. 1677.

Il y eut au commencement de celle-ci un événement qui excita des plaintes dans la Diete assemblée à Varsovie. La Pologne suit une coutume dont les autres Etats Catholiques lui donnent l'exemple. Des bords du Tibre un Cardinal sans autorité, sans armée, sans avoir en sa disposition les honneurs ou la fortune, sorti quelquefois du néant du Cloître, protege les Nations & les Rois. Le Cardinal des Ursins, alors protecteur de la Pologne, en avoit placé *les Armes* sur la grande porte de son Palais, d'où il les avoit transférées (on ne sait par quel caprice) dans un lieu moins apparent &

An. 1677. moins décent. La Diete crioit à l'insulte. Le Roi lui promit de faire sentir à Rome qu'un Royaume est en état de se protéger lui-même : la satisfaction fut prompte (*a*).

Les Dietes en Pologne sont assez ordinairement orageuses. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambassadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa suite étoit peu brillante. Les Huissiers, à la porte de la salle, lui enleverent son bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il resta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand coussin à la Turque, où, après trois révérences, il s'assit les jambes croisées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la santé du Kan, lui parla des avantages réciproques de la bonne intelligence, & le congédia chargé de présens. Il reçut aussi l'hommage du Duché de Courlande par son Envoyé ; mais à condition qu'à l'avenir le Duc le rendroit en personne (*b*). La Diete marqua son contentement de la paix de Zurawno avec le Turc, en donnant mille bénédictions au Libérateur de la Patrie ; & tous les Ordres n'eurent qu'une même volonté avec lui (*c*).

Mais si la République étoit calme,

(*a*) Zaluski, tome 2. page 673.
(*b*) Chvalc. Jur. Publ. page 542.
(*c*) Lengnich, pag. 252.

des convulſions inteſtines agitoient une Ville qui floriſſoit ſous ſa protection. *Dantzic*, après avoir eu le bonheur d'échapper à la tyrannie des Chevaliers Teutoniques, & au pouvoir des Rois pour jouir de la liberté Anſéatique, ſembloit ſe laſſer d'être heureuſe. Les Magiſtrats accuſoient le Peuple d'indocilité, & le Peuple ſe plaignoit d'être opprimé par les Magiſtrats. On traînoit des révoltés aux priſons, & d'autres révoltés briſoient leurs fers pour en aſſommer les Satellites. Si on n'oſoit pas encore lever le poignard ſur les Magiſtrats, on ne leur épargnoit pas les inſultes. Tout annonçoit l'anarchie & l'effuſion du ſang. An. 1677.

Jean laiſſant ſes ſujets dans le ſein de la paix, courut à ces furieux. La Reine, malgré ſa groſſeſſe, le ſuivit. Aucune femme, dans cette ſituation, ne s'écoutoit moins. Elle voyageoit auſſi hardiment qu'une Bourgeoiſe de Varſovie, portant un préſervatif dont on devroit ailleurs éprouver la vertu; une ceinture de peau d'*Urus*, eſpece de Bufle qui a le poil fort long & une barbe de Bouc.

Dantzic, à l'arrivée du Roi, reſpira. Il écouta le Peuple & ſes Magiſtrats. S'il sembla pencher d'un côté, ce fut ſuivant la regle de la Chine, qui dans les diſſenſions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais

An. 1677. comme il ne pouvoit, ſans injuſtice, frapper ſur le Peuple, en épargnant les Magiſtrats, il leur fit ſentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaud. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'adminiſtration des deniers publics, rétablir la proportion dans les impôts, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit ſe diſſoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ſes ennemis, & il s'applaudiſſoit plus de ce ſuccès qui pacifioit les hommes ſans les détruire, que d'une victoire.

Son ſéjour dans cette Ville fut de ſix mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olſowski, dont il avoit deſiré la préſence & les conſeils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce ſeroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Eſpiſcopat avec édification. Ni la colere, ni la faveur des Rois n'avoient pu corrompre ſes vertus patriotiques. Il avoit réſiſté à Caſimir dans l'Election prématurée qu'il méditoit pour ſe donner un ſucceſſeur. Il avoit blâmé hautement la proſcription du célebre Lubomirski. *La Roi après la Loi*, c'étoit ſon mot. Une Ambaſſade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ſes troupes de la Pologne lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit, & qu'il vouloit faire aimer en fon-

tant une Bibliotheque publique, avoient An. 1697.
perfectionné son éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit subjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à son devoir. Les Polonois disoient de lui qu'il surpassoit Caton par sa gravité, Cicéron par son éloquence, Metellus par la pureté de ses mœurs. L'emphase Polonoise laissoit ici un fond de vérité (*a*).

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un simple Particulier auroit pu en ressentir. La naissance d'un second fils, le Prince *Alexandre*, tempéra sa douleur. On appelloit le Prince *Jaques*, le fils du Grand-Maréchal; celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à Dantzic même que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit son époux dans tous ses voyages, c'étoit autant par goût pour les affaires que par tendresse conjugale. Cette passion de gouverner déplaisoit au Royaume, & attiroit de la haine au Roi. Il est très-expressément défendu aux Reines de se mêler de l'administration. Les Chambellans, les Nonces même sont chargés de veiller aux contraventions, & de les dénoncer à la Diete. Ce n'est pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuseroit pas du manege & des graces de son sexe, ne pût

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 694. & 695.

An. 1677 rendre de grands ſervices au Prince & au Peuple ; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'eſtiment les ſervices.

Jean, après avoir appaiſé les troubles de Dantzic, fit ſentir à la Moſcovie qu'il étoit de ſon intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit avec le Turc, de trois Staroſties Polonoiſes qui formoi-
An. 1678. ent une Province. Elle les reſtitua avec un dégommagement de deux millions de florins (*a*).

Peu de tems après il ſe laiſſa entraîner dans une injuſtice qui lui réuſſit mal. L'Electeur de Brandebourg fondoit une puiſſance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne ſoupçonnoit pas que *Berlin* balanceroit un jour les forces de *Stockolm*, de *Pétersbourg*, du *Corps Germanique*, de *Vienne* & de *Verſailles* ; & que s'il fut le *Grand-Electeur*, ſon arriere Petit-Fils ſeroit un *grand Roi*. L'Electeur commandoit en Alſace l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation chez lui. C'eſt à quoi ſongeoit Louis XIV. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Béthune, l'entreprit. Il joignoit la ſoupleſſe d'un Courtiſan aimable aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, é-

(*a*) Lengnich, pag 253.

crivant avec une facilité merveilleuse & parlant de même, il forma une liaison étroite avec l'Ambassadeur de Suede, & par ce canal il perça dans le Conseil de *Stockolm*. La trame se noua. Les Suédois firent irruption dans la Prusse Brandebourgeoise contre la foi des Traités. Le passage par la Curlande & la Samogitie leur étoit nécessaire: *Jean* le livra, séduit par Béthune, qui lui fit entendre qu'une partie de la conquête resteroit à sa Maison par droit héréditaire. La conquête est le grand titre de la plupart des Souverains; *Jean* crut pouvoir agir en Roi. Son espérance fut trompée. L'Electeur accourut avec un Corps de dix mille hommes; le Général Suédois, Henri *Horn*, en commandoit seize mille. A peine en rentra-t-il deux mille cinq cens en Livonie (*a*), & il ne resta au Roi de Pologne que le regret de s'être fait un ennemi en pure perte. An. 1678.

Peu de tems après il eut une autre mortification du côté de la France pour un intérêt de famille. Le Marquis d'Arquien, son Beau-pere, vivoit en France de la Charge de Capitaine des Cent-Suisses de la Garde de *Monsieur*. La Reine, fille du Marquis, souhaitoit passionnément qu'il fût décoré du titre de Duc. Le Roi qui avoit le même desir, demanda cette grace à Louis XIV.; & il ne

(*a*) Lengnich, pag. 253.

An. 1678. doutoit pas du ſuccès. Dans tout le cours de ſa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaiſons avec ce Monarque; il avoit toujours été le Chef du parti de la France, dans le Champ Electoral; & en cas qu'il fût obligé de quitter ſa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établiſſemens dans ſes Etats, *le Bâton de Maréchal de France*, ſi la gloire des armes le tentoit encore; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette Dignité dont il n'avoit plus beſoin, il ſe flattoit bien d'en couvrir ſon Beau-pere. Louis lui répondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger, pourvu que le Marquis ſe mît en état de recevoir cette faveur par l'acquiſition d'une Terre qui pût ſoutenir le titre de *Duché*.

Au milieu de ces propoſitions, le Marquis de Béthune, qui aſpiroit au même honneur ſans ſavoir qu'il devenoit le rival de ſon Beau-pere, intéreſſoit pour lui-même Mr. de Seignelai ſon ami & Mr. Colbert, leur faiſant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, ſon Beau-frere, quand il en ſeroit tems. Les deux Miniſtres lui avoient promis de ménager l'occaſion, & en parlerent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux aimé élever Béthune qu'un Domeſtique de *Monſieur*. „ Je ne ferai pas, „ dit-il, deux Ducs à la fois dans une

„ même famille. Je préférerai celui que „ le Roi de Pologne voudra". Personne ne s'attendoit à un troisieme concurrent qui entroit dans la lice. An. 1678.

C'étoit le nommé *Brisacier*, Secretaire des Commandemens de la Reine de France, *Marie-Thérese*. Un Carme François étoit arrivé à Varsovie, chargé de lettres pour le Roi de Pologne. La premiere portoit: „ Que celui qui avoit l'honneur „ de l'écrire se trouvoit obligé, aux dé- „ pens de la réputation de sa Mere, de „ faire souvenir le Roi qu'étant en „ France au sortir de l'Académie, il a- „ voit aimé une belle femme qui avoit „ mis sur le compte de son mari un fils „ qui avoit l'honneur d'appartenir à Sa „ Majesté; & que ce fils, avec les biens „ de son prétendu Pere, avoit à peine „ eu le moyen d'acheter la Charge de „ Secretaire des Commandemens de la „ Reine de France; que puisque la for- „ tune & le mérite avoient mis le vrai „ Pere sur le Trône, le fils avoit lieu „ d'espérer quelqu'élevation, & qu'enfin „ la Reine de France le protégeoit vi- „ vement". A ces mots le Moine présenta au Roi une lettre de cette Reine, qui le pressoit dans les termes les plus forts de reconnoître *Brisacier*, & de solliciter pour lui le titre de *Duc*.

Jean étonné ne se souvenoit de rien: mais une troisieme lettre, une lettre de change de cent mille écus, (c'est une

An. 1678. somme en Pologne même pour un Roi,) cette lettre payable à Dantzic, débrouilla le cahos de ses idées: la chose enfin étoit possible, & un nouveau trait de lumiere acheva de l'éblouir. C'étoit le portrait de la Reine enrichi de diamans qui termina la commission du Moine. Il prit donc le parti de demander à Versailles le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit oublié en France, & qu'il vouloit reconnoître. *Louis* trouva fort singulier que de la même part on lui demandât trois graces de la même nature. Il tint le cas secret, & donna ordre à son Ambassadeur de découvrir si effectivement le Roi de Pologne étoit persuadé que *Brisacier* fût son fils. Le Marquis de Béthune prit un de ces momens où l'ame s'ouvre d'elle-même, une partie de chasse. *Par Saint Stanislas*, lui dit le Roi, *je ne sai ce que c'est que Monsieur & Madame Brisacier. J'étois bien jeune quand je vivois en France. J'ai eu plusieurs bonnes & mauvaises fortunes dans un pays où les femmes sont si douces, Madame Brisacier a pu être du nombre. Mais comment voulez-vous que je doute? Cette lettre de change, ce portrait, & plus que tout cela, la lettre de la Reine qui m'assure que son Secretaire est mon fils.* Le Marquis de Béthune eut l'adresse de se faire confier cette Lettre, qu'il fit passer à son Maître. La Reine reconnut sa signature; mais en lisant, elle s'écria qu'elle

n'avoit jamais pensé à une telle impertinence, qu'il falloit que *Brisacier* fût devenu fou. Cependant elle avoit signé; mais comme les Princes signent, sans voir, Brisacier au-lieu d'un Hôtel où il eût affiché son titre de *Duc*, fut loger dans la Bastille où il avoua son imposture. An. 1678.

Cette aventure qui auroit jetté une sorte de ridicule sur tout autre qu'un Roi, rallentit la sollicitation de Jean pour son Beau-pere; & d'ailleurs la Terre qui devoit être érigée en Duché, ne s'achetoit point encore.

Quant au Marquis de Béthune que les contretems ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il résolut de mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans le cours de son Ambassade. Si la diversion qu'il avoit opérée en Suede n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV. travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourrissoit une ambition profonde. La Hongrie qu'il ne possédoit que par élection, il vouloit se l'approprier, & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vu sur un échafaud les Comtes *Sérini* (a), An. 1679.

(a) Sérini, que les Auteurs François nomment *Sérini*

An. 1679. *Frangipani*, *Nadaſti* & *Tattembaek* : ces ames fortes qui n'avoient d'autres crimes que celui d'avoir ſoutenu leurs droits, leur liberté & leur Religion. Des Jéſuites avoient donné ces conſeils violens. C'étoit l'uſage alors d'avilir le gouvernement en y aſſociant des Moines. Le fameux *Tékéli* brûloit de venger ſes amis & ſa Patrie. Le Marquis de Béthune ne l'ignoroit pas. Il conçut le projet de lui fournir des hommes & des armes, que la Pologne prêteroit, & que la France payeroit. Le projet paſſa au Cabinet de Verſailles, où il fut approuvé. Louis XIV. chaſſoit les Proteſtans de ſes Etats, mais il les protégeoit en Hongrie contre Léopold. C'eſt ainſi que les Souverains appuyent des factions qu'ils puniroient chez eux du dernier ſupplice.

Jean étoit gagné, mais une difficulté l'arrêtoit. Il ne pouvoit lever des troupes ſans le conſentement de la République. Les Rois ont plus d'une façon d'éluder les Loix. Il conſervoit la Staroſtie de *Strick*, qu'il avoit déjà poſſédée étant Grand-Maréchal. Il ferma les yeux ſur ce qui pouvoit s'y paſſer : ceux qui devoient voir pour la République les fermerent auſſi ; & le Marquis de Béthune, à petit bruit, enrôla dans la Staroſtie dix mille hommes qu'il ſe

voulant toujours plier les noms étrangers à leur langue, c'eſt les dénaturer.

disposoit à mener à Tékéli. Dès François qui passoient insensiblement en Pologne, devoient se joindre à ce Corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur: une femme le para sans y penser, la Marquise même de Béthune. Elle étoit Sœur de la Reine, & avant son mariage elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Monsieur*. La Marquise ne pouvoit se défendre d'un peu de jalousie en jettant les yeux sur la Couronne de sa Sœur. Leur Pere, le Marquis d'Arquien, étoit encore en France avec sa Charge de Capitaine des Gardes de *Monsieur*, & beaucoup de dettes. An. 1679.

La Reine qui avoit pris d'autres vues pour l'élever, que celle du Duché, avoit une extrême passion de se montrer à lui dans la splendeur du Trône. Il vendit sa Charge pour se mettre en état de paroître. Mais la Marquise de Béthune engagea *Monsieur* à retenir l'argent pour assurer sa dot. Ce petit démêlé de famille devint une affaire d'Etat. La Reine instruite du procédé de sa Sœur, s'en plaignit à elle même, & à son Mari qui en étoit innocent. Tous deux, pour l'appaiser, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monsieur*; & tous deux (si la duplicité est un crime à la Cour) furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine

An. 1679. par un Exprès à *Monsieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône : le Prince qui l'avoit vue à ses pieds l'en fit souvenir dans sa réponse, en lui dévoilant toute l'intrigue.

La Reine étoit fiere & haute. Son Pere sans Duché, le prix de sa Charge retenu, la réponse de *Monsieur*, tout cela r'ouvroit dans son cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque tems après son élevation sur le Trône, de faire un voyage en France, par le desir naturel de briller dans sa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon ; mais ayant fait demander à la Cour de France si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle résolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant sa famille même.

Elle éveilla les Sénateurs sur les enrôlemens qui se faisoient dans la Starostie ; elle manda le Grand & le Petit-Général, & leur dit qu'un armement sans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais dessein. Les deux Généraux ne manquerent pas de répondre que rien ne s'étoit fait sans un ordre tacite du Roi,

Allez donc le trouver, reprit la Reine, *& rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait.* Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée ; mais il aimoit la tranquillité domestique. Il étoit entré dans le ressentiment de la Reine, & il donna ordre aux Généraux d'aller eux-mêmes à Strick licencier les troupes & congédier tous les Officiers François qui étoient accourus pour partager la gloire de l'entreprise. Louis se trouva offensé. Jean de son côté se plaignit de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadrice L'une & l'autre furent rappellés. L'Ambassadrice fut exilée en Touraine. L'Ambassadeur eut permission de venir compter ses raisons à la Cour, rejettant tout son malheur sur la conduite de sa femme. An. 1679.

Dès ce moment Versailles & Varsovie ne vécurent plus dans les mêmes liaisons. Le Marquis de Béthune resta *Marquis*; & le Capitaine des Cent-Suisses que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva assez de qualités pour en faire un *Cardinal*.

Jean se tourna du côté de la Maison d'Autriche, dont il espéroit beaucoup pour une expédition qu'il méditoit. Il savoit par ses intelligences au Serrail que Mahomet projettoit d'attaquer l'Empereur Léopol ; mais ce n'étoit encore qu'un projet ; & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenses, An. 1680.

An. 1680. on a le tems d'agir tandis qu'ils préparent. Il ſavoit auſſi que Mahomet ſe repoſant ſur le dernier Traité avec la Pologne, laiſſoit Kaminiek & la Podolie ſans grandes défenſes; Kaminiek que la République regrettoit ſans ceſſe, & dont le recouvrement importoit tant à la gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, ſi de Chrétiens à Infideles les Traités obligent; mais on prend ſes idées de morale du ſiecle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours prête à abſoudre les Polonois des ſermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que, s'il pouvoit engager Léopold menacé, à prévenir Mahomet, il auroit le tems d'enlever rapidement Kaminiek, ſous promeſſe de joindre enſuite ſes armes à celles de Léopold. Il ſongeoit de plus à faire entrer dans la ligue, Veniſe pour une diverſion ſur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit beſoin dans cette négociation d'un Ambaſſadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit paſſionnement la Chymie & l'entendoit médiocrement; mais il avoit épouſé une ſœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil, qui, après avoir échoué à Vienne & Veniſe, alla proſtituer à Rome la grandeur de Dieu & celle de ſon Maître. Il traita le Pape Innocent XI. de Divine Majeſté ſur la Terre, & il mit la Couronne de Pologne ſous les pieds de la Divinité qu'il créoit.

Le

Le Pape écartant pour le moment la question d'argent, ne répondit que par des louanges des souhaits & des bénédictions. Le Prince Radziwil avoit plutôt regardé cette Ambassade comme un voyage honorable de curiosité, que sous le point de vue du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne; & il se flattoit, en courant le monde, de trouver *la Pierre Philosophale*. La mort lui épargna les justes reproches qu'on auroit pu lui faire (*a*). An. 1682.

S'il est de cruels momens pour les Peuples qui vivent sous un gouvernement absolu, il en est aussi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambassadeur de Pologne avoit perdu sa foible éloquence dans les Cours Etrangeres, Jean avoit déployé toute la force de la sienne à la Diete de Varsovie. Il ne s'etoit pas étendu sur la nécessité, mais sur la facilité de reprendre Kaminiek. Les deux Ordres écoutoient avidement & se disposoient à entrer dans ses vues, lorsque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une singularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, selon l'usage, qui rompit la Diete. Ce fut un Sénateur, le Palatin de Posnanie, *Breza*. On ne

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 666.

An. 1680. pouvoit pas lui en contester le droit, mais la nouveauté du fait mit le Souverain dans un état d'indécision qu'il n'avoit pu prévoir. Le discours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette catastrophe, ne servit qu'à contrister les vrais Patriotes, & à faire triompher secrettement la faction qui l'enchaînoit. „ Rendez-nous, „ disoit-il à ces derniers, rendez-nous la „ sûreté que vous nous enlevez, la gloire „ dont vous nous privez. Vous dites „ qu'on pensera une autre fois à repren- „ dre Kaminiek. Imprudens! êtes-vous „ les maîtres du tems? Ferez-vous re- „ naître l'occasion? Le Turc pensera à „ lui. Il apprendra notre projet, il s'en „ vengera peut-être; & au-lieu d'un peu „ de sang que vous eussiez versé pour un „ grand succès, nous en répandrons à „ flots pour notre ruine (*a*)".

Une autre amertume vint abbreuver tout à la fois le Pere & le Roi. L'Electeur de Brandebourg, dont il s'étoit fait un ennemi, jettoit les yeux sur la plus riche Héritiere de Pologne, pour le Margrave Louis de Brandebourg un de ses fils. Elle étoit fille unique du Prince Radziwil, dont nous avons indiqué la mort. Ce mariage portoit dans une Maison déjà trop redoutable à la Pologne, les biens immenses que quatre siecles avoient accumulés sur celle de Radziwil: quatre

(*a*) Zaluski, tom, 2, pag. 133. 784.

Duchés qui du ſein de la Lithuanie confinoient à la Moſcovie & à la Suede; & comme l'Electeur s'attendoit à des oppoſitions, il envoya ſubitement ſon fils pour ſerrer ces nœuds dangereux, ſans conſulter la République, ni même le Roi, quoiqu'il fût Tuteur de la Princeſſe. An. 1680.

Tous les eſprits furent révoltés. „ „ Quoi! diſoient le Sénat & l'Ordre É- „ queſtre, un Prince étranger viendra „ nous ravir un tréſor qu'il nous importe „ tant de conſerver! Lorſqu'il l'aura en „ ſa poſſeſſion, nous lui accorderons, ou „ nous lui refuſerons l'Indigénat (a). Si „ nous accordons, il dominera dans nos „ Diétines & nos Dietes. Il ſe ſervira „ de ſes forces en Lithuanie pour dicter „ nos Traités, & peut-être pour ſe li- „ guer contre nous. Si nous refuſons, „ il s'armera des droits de ſon mariage & „ des foudres de ſon pere, pour nous „ forcer. Non, non, point d'alliance „ avec le Lion; c'eſt aſſez pour nous „ d'être obligés de ſouffrir un Roi".

Le Roi étoit encore plus bleſſé de cette alliance que la République. Il deſtinoit la jeune Princeſſe à ſon fils ainé, le Prince Jaques qui touchoit à la puberté. Il eſt vrai que la Reine, & tout ce qu'il y avoit de François à la Cour de Pologne, ne regrettoient pas cette alliance,

(a) L'Indigenat, qu'on appelle ailleurs Lettres de Naturalité, eſt néceſſaire en Pologne pour poſſéder biens ou charges, & pour entres dans les Dietes.

An. 1680. point aſſez élevée, diſoient-ils, pour le fils d'un Roi, qui doit épouſer une Princeſſe par la grace de ſa naiſſance, & non par celle du Saint-Empire; une fille de Maiſon Souveraine, & non celle d'un Sénateur. Ces idées Monarchiques n'entroient point dans des têtes Républicaines; encore moins dans celle du Roi, qui ſavoit que les Empereurs Romains, c'eſt-à-dire, les Maîtres des Rois, s'allioient au ſang des Sénateurs, & qu'en dernier lieu, Jaques II. Roi d'Angleterre avoit épouſé la fille de l'Avocat Hyde, devenu Chancelier, & placé par les Anglois au rang des Grands Hommes.

Le Roi examinoit d'ailleurs de quelle importance étoient pour ſon fils les grands biens de la jeune héritiere. Un Monarque abſolu auroit ſans-doute armé ſon peuple pour les intérêts de ſa Maiſon. Il eût peint l'enlévement de la Princeſſe comme un affront fait à la Couronne & à la Nation; & peut-être que *Troie* auroit péri pour cette *Hélene*. Mais formé aux mœurs d'un Pays libre & retenu par les Loix, il écouta la République, qui revenue de ſon premier emportement, penſa qu'il valoit mieux céder une héritiere, que de s'expoſer à une guerre dont le ſort, quel qu'il fût, laiſſeroit toujours de grandes playes. Elle chercha ſeulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princeſſe conteſtée étoit ſa Niece; l'Electeur de Bran-

debourg promit que ce mariage ne pré- An. 1680.
judicieroit en aucune façon aux droits
de la Maison Royale ; & les nœuds se
serrerent (a). La Maison Royale s'augmentoit encore par la fécondité de la
Reine, qni accoucha d'un troisieme fils.
Ce fut le Prince *Constantin*.

L'année suivante fut remarquable par An. 1681.
une Diete qui se tint dans une Ville qui
n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu
fixé par les Loix & l'Usage, c'étoit Varsovie, qui par sa situation, sa grandeur
& sa richesse est bien propre à rassembler
la Nation. Il y avoit longtems que les
Lithuaniens, les Paç sur-tout, demandoient la convocation alternative en Pologne & en Lithuanie. La proposition
avoit passé en 1673 avec cette modification que la Lithuanie ne jouiroit de cet
avantage que tous les six ans. Mais la
Loi étoit restée sans exécution. Ce fut
donc cette année, pour la premiere fois,
que *Jean* ne pouvant plus résister aux
mouvemens, aux clameurs des Paç,
transporta la Diete en Lithuanie. Mais
au-lieu de la placer à *Vilna*, qui en est
la capitale, il l'indiqua à *Grodno*. Par ce
coup il mortifioit les *Paç*, le Grand Général sur-tout, Palatin de *Vilna*, & il
favorisoit le Staroste de *Grodno*, son proche parent, qui dans un si grand concours de monde augmentoit prodigieuse-

(a) Puffendorf. Zaluski, tom. 2. pag. 765.

An. 1681. ment les revenus de ſes terres. Mais Grodno n'eſt qu'une bicoque d'un accès difficile ſur la riviere de Mémel, mal bâtie & malſaine, connue ſeulement par le tombeau d'*Etienne Batori*, monument qui ne procuroit aucune commodité à la Diete. Les ſerviteurs même du Roi diſoient que quand on veut ſe venger de ſes envieux & obliger ſes parens, il faut du moins que ce ſoit ſans préjudice du Public. Le Roi mépriſa ces cris : c'étoit un commencement de deſpotiſme aux yeux de la liberté.

La Diete s'ouvrit par une conteſtation fort vive. On procédoit ſuivant l'uſage à l'élection d'un Maréchal de la Diete. Les Paç en vouloient un : le Roi en portoit un autre ; c'étoit *François Sapieha*, d'une illuſtre Maiſon, qu'il projettoit d'élever ſur la ruine des Paç. Le Roi fit plier l'élection ſous ſa volonté.

Un autre objet agitoit encore plus les eſprits. Les Seigneurs Polonois s'aviſent quelquefois de lever des troupes à leur ſolde ; comme en France les Grands Vaſſaux ſous le Gouvernement féodal. C'eſt ce qu'avoit fait un *Lubomirski* (a), frere du Grand-Maréchal & Grand-En-

(a) On l'appelloit le Chevalier de Lubomirski. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne, où tout Noble eſt au moins Chevalier, puiſqu'il eſt de l'Ordre Equeſtre : mais Lubomirski, avoit de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la ſuite pour épouſer une Fille-d'honneur de la Reine.

ſeigne de la Couronne, pour favoriſer An. 1681.
Tekeli, qui, depuis trois ans, ſecondé par le Bacha de Bude, tâchoit de ſoulever toute la Hongrie. La démarche de Lubomirski étoit une ſuite des intrigues avortées du Marquis de Béthune. Le Grand Général Vieçnowieçki cita le Grand-Enſeigne pour avoir violé les Loix, & l'Ambaſſadeur de l'Empereur, le Comte d'*Altein*, preſſoit vivement la punition du coupable. La fermentation croiſſoit, lorſque le Nonce du Pape, *Martelli*, étouffa cette chaleur en exhortant l'Aſſemblée à reprendre les armes contre le Turc. C'étoit alors un cri de guerre toujours accueilli par le grand nombre, & il ne fut plus mention de l'accuſé.

La Reine avoit un intérêt perſonnel à faire traiter à la Diete. Elle vouloit augmenter l'état de ſa Maiſon. Les *Ordres* mécontens de ſe trouver à Grodno, n'étoient pas bien diſpoſés. Le Roi preſſentant la ſituation des eſprits avoit prié la Reine de remettre ſa demande à un tems plus favorable. Celui-ci étoit celui de la Reine. Elle aſſiſtoit ſelon ſon uſage à toutes les ſéances, non pas publiquement, ce qui auroit offenſé la République; mais dans un lieu où, ſans être vue, elle entendoit toutes les délibérations. C'eſt de-là que prenant ſon moment elle envoye ſon Chancelier au pied du Trône, pour prier le Roi de

An. 1681. penser à elle. Le Roi, avec un regard sévere & un geste de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince sur un second ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chancelier, Homme d'Eglise, lui répond avec autant de fermeté que de respect: *Si Votre Majesté oublie que je suis Prêtre, qu'elle se souvienne du-moins que je suis Gentilhomme.* „ Il me suffit, reprend le Roi, „ que vous soyez homme, je sens mon „ tort, vous n'aurez plus à vous plain„ dre de moi “. La Reine savoit à quoi s'en tenir en s'obstinant; elle avoit gagné des suffrages dont le Roi ne se doutoit pas. Elle eut le succès qu'elle attendoit (*a*).

De toutes les vertus, celle dont le Roi se piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes qui par la scélératesse & l'atrocité de leur ame, se rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de sa bouche impure mille blasphêmes contre le Roi; & comme s'il eût voulu rassurer sa main pour le frapper, il s'étoit essayé sur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monstre sorti des flancs de la Noblesse fut interrogé dans la Diete, & condamné à

(*a*) Zaleski, tom. I. pag. 704.

expier son forfait dans l'horreur des supplices. Les Loix avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace: *Je ne la ferois pas*, dit il, *s'il avoit outragé la Patrie.* Le Parricide ne perdit que sa liberté, & même ce ne fut que pour un tems. Chacun disoit: quel est le barbare qui oseroit encore offenser un Roi qui sait pardonner? Le coupable ne cessa de le bénir tout le reste de sa vie (*a*). An. 1681.

Il y eut pendant la tenue de la Diete un événement qui seroit indigne de la gravité de l'Histoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *Revenant* faisoit grand bruit dans la maison d'un Noble Polonois en Volhinie, & ce bruit retentissoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* disoit bien des choses qui intéressoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaisoient au Roi. Le Jésuite *Gnievosz*, Théologien du Grand-Général, avoit attesté au pied du Trône la réalité du Revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à se persuader que la mort suspendît ses loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'est toujours, pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorsque le Commissaire rendit compte. Le Prince, en ce moment, étoit environné de Courtisans.

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

An. 1651. Son Confeſſeur, autre Jéſuite qui avoit déjà dirigé deux conſciences Royales, *Pikarski*, étoit à ſes côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tiſſu de la ſupercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere ſur ſon Miniſtre de conſcience, lui adreſſa ces paroles: *Eh bien! que dit à cela votre fourbe Gnievoſz*? Le Directeur, qui prêchoit à tout le monde la patience & la fermeté Chrétienne, ne ſurvécut que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi dont il avoit la confiance, lui deſtinoit l'Evêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, ſans punir le fourbe. On eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenſer (*a*).

Ce grief du Roi contre les Jéſuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit ſur une diſcuſſion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes poſſeſſions à Jaroſlaw, Ville de la Ruſſie Noire, ſur la riviere du *San*. La Reine y avoit auſſi des biens qu'elle vouloit conſerver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticipoient chaque jour ſur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne ſervoit à montrer la douceur de Jean. Au-lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jéſuites en ces termes: „ Je ne veux

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 706.

» pas faire juger vos Freres de Jaroſlaw An. 1681.
» dans la Diete où j'aurois pour moi la
» juſtice & le reſpect qui m'eſt dû. Je
» craindrois encore d'envenimer la haine
» qu'on vous porte déjà. Défiez-vous
» de ceux que vous prépoſez à vos Mai-
» ſons ; ils mettent leur gloire à en éten-
» dre les domaines par toutes ſortes de
» voies, ſans conſulter la juſtice ; ordon-
» nez-leur de produire leurs titres à deux
» Commiſſaires que je nommerai, afin
» que tout ſe termine paiſiblement &
» ſans ſcandale. Adieu. Souvenez-vous
» que je ſuis Roi ". Les pieces furent enfin produites ; & on fit convenir les bons Religieux qu'ils entendoient mieux les biens que les titres (*a*).

La Diete étoit ouverte depuis ſix mois. Les eſprits ſe laſſoient d'être tendus. Le Chevalier Lubomirski qu'on venoit d'accuſer, fut fait Maréchal de la Cour, ſans oppoſition quelconque. On avoit encore bien des points à traiter ; & pour en hâter l'expédition, le Roi s'aviſa dans une ſéance de faire allumer des chandelles, entrepiſe contre un uſage paſſé en Loi. Le Nonce *Przienski*, gagné par la France, où il avoit ſervi en qualité de Mouſquetaire, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre la Diete. Il proteſta & s'éloigna. Ceux qui connoiſſent le penchant des Rois vers le deſpotiſme & la délicateſſe de la liberté, ne ſavent

(*a*) Ibid. tome 2. page 775.

An. 1681 s'ils doivent blâmer le Nonce: mais du moins il fut coupable pour s'être obſtiné à ne pas rendre l'activité aux Etats, & pour avoir entraîné dans ſa faction une partie du Sénat & de l'Ordre Equeſtre (a).

An. 1682. La Pologne comptoit déjà cinq années de paix. La ſixieme ſe paſſa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage ſe formoit à Conſtantinople, & on ſe figuroit à Vienne qu'il menaçoit la Pologne; tandis qu'à Varſovie on étoit perſuadé qu'il tomberoit ſur Vienne. A tout événement Léopold & Jean penſerent à unir leurs forces par un Traité défenſif & offenſif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de ſoixante mille hommes en Hongrie, le Roi de Pologne quarante mille pour être employés où il conviendroit. Les deux Souverains devoient marcher au ſecours l'un de l'autre ſelon le beſoin, & celui des deux qui ſe trouveroit à l'Armée, auroit le commandement général. Cette derniere convention le livroit ta-

(a) Pour connoître l'empire que cet homme avoit ſur la multitude, il ſuffit d'un coup d'œil ſur un tems bien poſtérieur à celui dont je parle. Quand il fut queſtion de donner un ſucceſſeur au Roi Jean, preſque tous les Palatinats avoient déjà crié, *vive Saxe*! „ Quoi mes Freres, cria Praiemski, vous „ éliſez un Hérétique! Qu'eſt devenu votre zele „ pour la Religion? Ce n'eſt pas à nous que vous „ êtes engagés, c'eſt à celui-ci, ... " en découvrant un Crucifix qu'il avoit caché dans ſon ſein. Auſſitôt on cria, *vive Conti*!

citement à Jean. Léopold n'étoit pas An. 1683.
guerrier.

Pour l'article des subsides, comme la guerre étoit instante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diete qu'il n'étoit pas possible d'assembler si-tôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cens mille florins qui seroient remboursés par le Pape; & il se chargeoit encore d'engager le Roi d'Espagne à obtenir des décimes dans ses Etats d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puissances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape se déclaroit le chef. C'étoit *Odescalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né sous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans ses troupes: ce qui lui laissoit un reste d'humeur guerriere. Il gouvernoit l'Eglise sous le nom d'*Innocent XI*. Pontife sage, Théologien médiocre, Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entreprises d'éclat, & les soutenant de son argent & de ses forces.

Les Papes ont de tout tems sonné le tocsin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Religion seule les ait animés. Tandis que les Puissances Chrétiennes se battent & s'épuisent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend sa domination spirituelle, & l'Italie reste plus à couvert.

An. 1681. Innocent XI. n'ignoroit pas que Mahomet II. après s'être emparé de Constantinople que Constantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru jusqu'à Trieste aux portes de Venise, & arboré le Croissant au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il savoit aussi qu'en dernier lieu le fameux Visir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ses projets celui de renverser *le Saint Siege*. Ce Pontife dans la conjoncture présente crioit *aux Armes*, & il appelloit tous les Souverains de l'Europe. Quelques-uns écouterent, la plupart furent sourds. Louis XIV. fut de ces derniers; sa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raison seule l'eût empêché d'entrer dans la ligue; une vue politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit signée à Nimegue en 1679, avec la Maison d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la soutenoit; au-contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la consommation; & ses Ambassadeurs à la Cour Othomane la pressoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'est pas ainsi qu'il pensoit en 1664, lorsqu'il envoya six mille François qui partagerent le triomphe de la journée de St. Gothard, où Montécuculi battit les Turcs. Louis n'avoit pas encore juré alors l'abbaissement de la Maison d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à Léopold, Léopold se manquoit encore plus à lui-même. Il ne fut pas longtems sans découvrir que l'orage alloit fondre, non sur la Pologne, mais sur ses Etats. Mahomet lui dépêcha un courier pour l'avertir que Tékéli & les Hongrois, dans la vue d'éviter l'oppression, s'étoient soumis à l'Empire Othoman, dont ils étoient désormais les tributaires & les sujets; qu'ainsi il eût à rappeller les troupes qu'il avoit envoyées contr'eux, & à restituer les Places qu'il tenoit encore dans ce Royaume; à moins qu'il ne voulût être regardé comme l'infracteur de la paix, & voir sa témérité punie (*a*). Léopold, malgré cette fatale certitude, refusoit le titre de Majesté au Roi Jean qui seul pouvoit le sauver. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le prédécesseur de Léopold, *Ferdinand III*. dans les préliminaires de la Paix de Westphalie, ne vouloit donner que le titre de *Sérénissime* au Roi Très-Chrétien son vainqueur; & la Cour de France, à son tour, avoit eu de la peine à traiter de *Majesté* le grand Gustave, qui croyoit que le premier des Rois étoit celui qui battoit les autres. On eût donc dit dans ce moment critique que Léopold aimoit mieux s'ensévelir avec toute sa hauteur, que de voir une nouvelle Majesté en Europe. Jean An. 1682.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 81.

An. 1682. fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infideles étoit prêt dès le mois d'Avril, mais la treve avec la Maison d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne-foi Musulmane donna le tems aux deux Souverains de disputer; & la dispute finit par la concession d'un titre qui auroit laissé de la reconnoissance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace (*a*).

Pendant que ce différend s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambassadeur extraordinaire de Vienne, tâchoit d'appaiser le Sultan, qui ne voulut rien changer aux Loix qu'il avoit dictées, & il déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Serrail, & partit subitement dans la crainte d'être arrêté ( ). Le caractere d'Ambassadeur à la Porte est difficile à soutenir à cause de la hauteur Turque. Cette Puissance est accoutumée à recevoir des Ambassadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoye à personne. Elle regarde ces Ambassades perpétuelles comme un hommage que les Chrétiens rendent à sa supériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui se rend utile à

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 803.
(*a*) Cantémir, tome 2. page 82.

à l'Etat, qu'à un Ambassadeur. Louis XIV. qui le faisoit faire des reparations si éclatantes par-tout où l'on avoit manqué à sa Couronne dans la personne de ses Ministres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à Mr. *de la Haye*. L'Ambassadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne restoit à Léopold qu'à cimenter au-plutôt le Traité de ligue. Ses Plénipotentiaires arriverent en Polologne au mois de Janvier. Le Traité ne fut juré que le 31 Mars à Varsovie, & à Rome presqu'en même tems par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une chose bien singuliere & qui ne le paroissoit point alors, c'est que les deux Potentats s'engagerent expressément par un article séparé à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sûreté de conscience (*a*). Il y avoit bien des siecles que cette fausse conscience infectoit le Christianisme. Philippe II. au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé sans crime le serment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit dispensé.

An. 1682.

An. 1683.

Mais, sans examiner ici la Religion du serment, que les Barbares mêmes ont respectée, ni la paix signée par Jean lui-même avec le Turc à Zurawno, Jean

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 808.

An. 1683. étoit-il ſage d'entrer dans cette ligue? Par le Traité il s'obligeoit de porter ſes troupes où Léopold en auroit beſoin au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laiſſant Vienne aux priſes avec Conſtantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'Etat préſent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le deſir qu'avoit la Reine de ſe venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien ſon Pere. La Reine avoit encore à venger une injure perſonnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projetté pour revoir ſa Patrie. De moindres intérêts ont quelquefois produit des guerres ſanglantes. Mais Léopold employa ſur Jean des reſſorts plus puiſſans. Il le flatta de faire épouſer une Archiducheſſe au Prince Jaques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans ſa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diete où l'autorité d'Innocent XI. interviendroit. Léopold, du fond de ſon Cabinet, tramoit & opéroit les plus grandes révolutions. On ſait qu'il a créé un Electeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu ſous lui le droit d'élire leur Prince.

Jean ſe laiſſa donc aller à des offres

si séduisantes, & la ligue étant formée An. 1683.
il ne s'occupa plus que de l'exécution, mais chaque corde qu'il remuoit dans la République se roidissoit contre sa main. Les Universaux publiés sur le champ exciterent des murmures. Les Diétines ne parurent s'assembler que pour former des nuages. Les Palatinats protestoient qu'ils étoient épuisés d'argent.

Les Généraux ne savoient où prendre un si grand nombre de troupes; & parmi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient les plus dévoués aux volontés du Roi, montroient de l'éloignement. La Lithuanie, ordinairement moins prompte à s'armer que la Pologne, l'étoit encore moins dans cette conjoncture. Les Paç suscitoient des difficultés en suivant l'aversion naturelle qu'ils avoient toujours marquée pour le Prince. Ce Prince comptoit sur les Sapieha, Maison qu'il avoit résolu d'élever pour l'opposer à celle des Paç, qu'il vouloit abbattre. Les Sapieha étoient quatre freres fort riches, bien unis, pleins de cœur & de fierté. Jean leur avoit donné des places importantes: l'ainé étoit Petit-Général & Castellan de Wilna; le second, Grand-Trésorier; le troisieme, Grand-Ecuyer; le dernier, Grand-Maître de l'Artillerie & Trésorier de la Cour. Revêtus de ces Charges, ils pouvoient beaucoup en Lithuanie; cependant leurs mouvemens étoient lents, & ils paroissoient oublier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur.

An. 1683. Jean, au milieu de tant de contrariétés, chercha à en deviner la cause. Il surprit des lettres de l'Ambassadeur de France qui l'éclairerent. *Forbin*, alors Evêque de Marseille, avoit montré, dans sa premiere Ambassade en Pologne, qu'il étoit au moins aussi propre aux intrigues d'Etat, qu'au gouvernement d'un Diocese. Il suivoit dans celle-ci le plan du Marquis de Béthune pour traverser Léopold.

Il se vantoit dans ses lettres „ de détruire la ligue avec l'Empereur. Il di„ soit qu'il savoit par le Grand-Tréso„ rier *André Morstyn*, tous les Conseils „ du Cabinet de Varsovie; qu'il avoit „ gagné, par son moyen, le Grand-Tré„ sorier de Lithuanie; qu'il avoit attiré „ les *Sapieha* au parti de la France; qu'il „ avoit ébloui Jablonowski, en lui fai„ sant entrevoir, de la part de Louis „ XIV. la Couronne de Pologne lors„ qu'elle viendroit à vaquer; que les „ Diétines agissoient déjà ouvertement „ contre les intentions de Jean; que tout „ cela n'avoit pu se faire sans argent; „ qu'il avoit déjà distribué des pensions „ pour cinquante mille Impériales (*a*), „ selon l'ordre de son Maître; qu'il four„ nissoit aussi de l'argent à Tékéli pour „ soutenir son parti en Hongrie. Il ajou„ toit qu'il n'avoit tenté de corrompre

(*a*) L'Impériale, monnoie des Empereurs, valoit environ 3 livres 15 sols de France.

„ la République qu'après avoir atta- An. 1683.
„ qué inutilement la vertu du Roi, qui,
„ pour cette fois, avoit non seulement
„ résisté à l'or, mais encore à l'espé-
„ rance qu'il lui donnoit de faire élire,
„ avant le tems, par le crédit de la Fran-
„ ce, le Prince Jaques son Fils pour lui
„ succéder, pourvu que dans la crise
„ présente il voulût abandonner la Mai-
„ son d'Autriche aux coups de la Fran-
„ ce; & qu'au surplus cette inflexibilité
„ du Roi n'avoit produit d'autres mau-
„ vais effets que la nécessité de répan-
„ dre de plus grandes sommes dans une
„ Nation toute vénale, qui n'a ni hon-
„ nêteté, ni bonne-foi". C'est ainsi que l'or & l'intrigue entre les mains d'un Ambassadeur font souvent la destinée des Etats.

Jean muni de cette piece en ordonne la lecture en plein Sénat. Parmi les Sénateurs, les uns montrent cet air d'embarras qui décele le crime; les autres cette indignation subite qui montre l'innocence. Tous se regardent; & le Roi les fixant tous, leur parle en ces termes: „ J'ignore ce que vous pensez sur
„ ces lettres. Je crois bien qu'un *Morstyn* & ses semblables se sont laissé
„ corrompre par l'argent, mais je ne
„ saurois me persuader que les *Sapieha*
„ aient vendu leur foi. Je crois encore
„ moins que Jablonowski ait voulu se
„ frayer un chemin au Trône, en tra-

An. 1683. „ hiſſant ſa Patrie & ſon Roi. Un Ambaſſadeur qui travaille dans les ténebres, & qui veut, à quelque prix que ce ſoit, ſe rendre agréable à ſon Maître, ſe flatte aiſément dans les complots qu'il forme. Il interprete un geſte, une parole équivoque en faveur de ſes deſſeins; il va même juſqu'à enfler le nombre des conſpirateurs pour ſe rendre plus important, ſauf après, s'il en eſt beſoin, à rejetter ſon erreur ſur l'inconſtance humaine. Quant à ce qu'il dit de moi, ce n'eſt pas une impoſture. Il eſt vrai qu'il a oſé me tenter par une profuſion d'or, & encore plus par l'appas ſéducteur d'aſſurer le Trône à mon fils. J'ai mépriſé l'or; il m'a été plus difficile de réſiſter à la voix du ſang: mais celle de la République a été plus forte; & ſi un autre Sobieſki doit régner ſur vous, il ne régnera que par la liberté de vos ſuffrages. L'Ambaſſadeur nous outrage tous en nous peignant comme une Nation vénale, ſans foi & ſans honnêteté. Ne juſtifions pas ces odieuſes imputations par la rupture d'un Traité qui ne s'eſt pas conclu ſans la participation de tous les Ordres, & qu'il faudroit négocier s'il n'étoit pas fait. Le Turc s'arme, vous le ſavez comme moi. Si *Vienne* tombe, quelle eſt la Puiſſance qui garantira *Varſovie*? Montrons

„ à la France & à l'Europe que nous An. 1683.
„ avons des lumieres, de la bonne-foi
„ & de l'honnêteté ".

A ce discours plusieurs voix s'éleverent pour approfondir la corruption, démasquer les factieux, & les traiter comme tels. Celui qui insistoit le plus étoit Jablonowski. Il se piquoit d'une vertu sans tache, & sur-tout de reconnoissance. Le Roi qui lui devoit beaucoup, avoit voulu s'acquitter en saisissant toutes les occasions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général, il l'avoit fait Castellan de Cracovie, & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pu avoir place au Sénat; mais étant encore Castellan de Cracovie, il se trouvoit le premier Sénateur laïc, & tout ce qu'il disoit étoit d'un grand poids. *Jean*, qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir, & qui voyoit qu'on alloit perdre en discussions dangereuses un tems qui étoit si nécessaire à l'action, persuada au Sénat de laisser dans les ténebres ceux qui avoient voulu s'y envelopper; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtiment dans la crainte d'être découverts, & dans le succès du Traité. Il n'excepta de cette espece d'amnistie que le Grand-Trésorier *Morstyn*, qui se trouvoit convaincu par sa propre confession; car on lut aussi une de ses lettres, où il professoit un dévoue-

An. 1683. ment total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varſovie, de troubler les Diétines, de renverſer les projets du Sénat, de ſemer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choiſir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il ſe ſervir? Ils étoient peut-être contenus dans des chifres dont on n'avoit pas la clé (*a*). Son jugement fut renvoyé à la Diete.

Une mine éventée n'eſt plus à craindre. Auſſitôt que les Diétines eurent connoiſſance de ce qui arrivoit, les avis changerent; perſonne ne voulut paſſer pour s'être laiſſé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diete avec des diſpoſitions favorables. Le premier point qu'on mit en délibération fut le crime de *Morſtyn*. Il y avoit longtems qu'il s'étoit rendu ſuſpect par ſon attachement à la France, où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer ſa fortune.

La Diete vouloit le juger ſommairement & à la rigueur comme coupable de haute trahiſon. Le Roi modéra cette chaleur, & l'accuſé entreprit de ſe juſtifier à la face de la République; mais ce ne fut que par des traits d'une éloquence vague, par des proteſtations de ſa ſoumiſſion reſpectueuſe pour le Roi,

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 281.

à qui il recommandoit ſon honneur, ſa fortune & ſa vie. La Diete s'appercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clé des chifres; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendroit à ſes frais: l'entrée du Sénat & des Dietes lui fut interdite. Il fut dépouillé de ſa Charge de Grand-Tréſorier, avec injontion de rendre ſes comptes lorſque la République les demanderoit dans un tems plus commode. An. 1683.

Morſtyn profita ſans délai de la planche qui lui reſtoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un aſyle en France, où il finit ſes jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clé des chifres, ni la reddition des comptes. Quand on alla au Tréſor public, on le trouva fort au-deſſous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la diſſipation de ſon Tréſor, mais il n'eſt point de précautions aſſez grandes quand les mœurs manquent. Céſar vola celui des Romains, & le bruit fut général que Morſtyn avoit été en ce point un autre Céſar. Il eſt certain du moins que le Roi le ſuppoſa dans une inſtruction qu'il donnoit à une Diétine (a).

Le fugitif ne laiſſa dans ſa Patrie qu'un magnifique débris de ſa grande fortune, un Palais ſitué dans un fauxbourg de

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 883.

An. 1683. Varſovie. Il n'avoit eu, en commençant, qu'une très petite maiſon; & comme il étoit écraſé, bien des gens vouloient lui diſputer juſqu'à ſa nobleſſe. On prétendoit l'avoir vu domeſtique dans la maiſon du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plupart des valets ſont Gentilshommes; & il en avoit eu lui-même de cette eſpece dans ce beau Palais qu'il laiſſoit. Le Roi Auguſte II. l'acheta en 1726, avec les terreins voiſins, pour y établir ſa réſidence. Une ancienne Conſtitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un Etat où l'on ne veut d'autre puiſſance que la force publique. Auguſte eut beſoin du conſentement poſitif d'une Diete Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeſte à la Pologne.

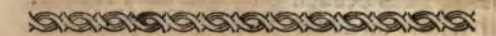
La Diete, après le jugement de Morſtyn, donna tous ſes ſoins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir, ne ſuffiſoit pas. Le Tréſor public étoit pillé, Jean ouvrit le ſien; & alors ce qui avoit paru impoſſible, devint aiſé. Les cœurs étant changés, les eſprits jugeoient mieux. Cette révolution étoit dûe à la conduite de Jean. Si en uſant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût pouſſé à bout le parti de la France;

cette faction n'ayant plus rien à ménager, se seroit portée aux derniers excès contre les volontés du Roi. Il n'y a que les Despotes qui puissent tout oser sur leurs esclaves ; & encore malheur à eux si les esclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre. An. 1683.

Jean s'étant rendu maître des Conseils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems considérable pour l'assembler. Les vieilles troupes, avant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage intestin qui désoloit le Paysan. Le Roi les avoit jettées sur les frontieres, où elles campoient dans le désert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-dessus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille hommes, & celle de Lithuanie à six. Ce nombre étoit bien inférieur au secours que Vienne attendoit. On travailloit sans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi, qui vouloit marcher en personne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq heures de suite. L'Ambassadeur de France qui le voyoit, mandoit pourtant à son Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop pesant. Louis XIV. craignoit qu'il ne la fît avec trop de succès. On tâche toujours de dire des choses agréables aux Souverains.

Fin du cinquieme Livre.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE VI.

An. 1683. ON apprit, au commencement de Mai, que Mahomet avoit fait mettre *aux ſept Tours*, (la Baſtille de Conſtantinople), l'Envoyé de Pologne, le Chevalier *Troski*. C'eſt effectivement l'uſage des Turcs de faire arrêter les Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre; & voici comme ils s'excuſent en violant le droit le plus ſacré des Nations: *Nous ne faiſons jamais que des guerres juſtes*, diſent-ils: *l'Ambaſſadeur, qui n'eſt qu'un eſpion honorable, eſt donc complice des infidélités de ſon Maître violateur des Traités.*

On apprit auſſi que les forces Othomanes arrivoient de l'Aſie & de l'Afrique dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople, leur rendez-vous ordinaire quand elles marchent contre les Chrétiens. Andrinople, que les Arabes & les Turcs nomment Adranah, fut autrefois

le Siege du petit Empire de Théodore An. 1683.
Laſcaris; & enſuite la capitale de l'Empire Turc avant la priſe de Conſtantinople. Mahomet y vint établir ſa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pu attaquer l'Empire d'Allemagne avant la paix de Nimegue, lorſque Léopold étoit aux priſes avec Louis XIV. & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a preſque toujours mal pris ſon tems pour attaquer les Chrétiens, qui en ſe déchirant ſi ſouvent les uns les autres ſe livrent, pour ainſi dire, à ſes coups. Mais enfin ſi le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimegué, il l'étoit encore trop.

Tékéli, que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pu réduire par la force, frayoit aux Turcs la route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierreries, un drapeau, un ſabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la Haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Tranſylvanie*, de la *Valaquie* & de la *Moldavie*. On liſoit ſur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo, pro Patriâ, & pro Libertate*; pour Dieu, pour la Patrie, & pour la Liberté. Les mécontens qu'il commandoit étoient animés de ſon eſprit. Caprara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient

An. 1683. pu les soumettre. Caprara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

Le Général des forces Othomanes étoit ce même Grand-Visir, *Kara-Mustapha*, qui s'étoit mesuré avec le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné aussi le cœur de Mahomet, il avoit épousé sa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Visirs son *Chatischérif*, c'est-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux passions qui le dévoroient, ne trouverent un champ plus vaste : cent quarante mille hommes de troupes régulieres, Janissaires, Spahis, & autres; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Transylvains, conduits par leurs Princes respectifs ; quinze mille Hongrois menés par Tékéli ; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Sélim-Geraï ;* & si l'on compte les volontaires, les préposés aux bagages & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout plus de trois cens mille hommes, trente-un Bachas, cinq Souverains, trois cens pieces de canon sous ses ordres; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident (*a*).

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil sur ce nombre prodigieux de trou-

(*a*) Journal du Siége de Vienne, pag. 159.

pes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le surpasser? Jamais l'Empire Turc, si puissant en Asie, en Afrique aussi bien qu'en Europe, n'a eu quatre cens cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV. & en tems de paix il se garde avec quarante cinq mille Janissaires, & à peu près autant de Spahis. La raison de cette économie Turque, *c'est qu'il ne faut pas consumer légérement la substance du Peuple.* An. 1683.

Mahomet fit la revue de son Armée dans les plaines d'Andrinople, & s'arrêtant dans cette Ville il confia sa gloire à la fortune de son Visir.

Le Duc de Lorraine, Charles V. commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vu disputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déjà laissé entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce tems-là son nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines, & il étoit devenu beau-frere de l'Empereur en épousant la Reine Douairiere de Pologne, Eléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maisons sorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déféroit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à son rang, auroit effrayé tout autre que lui : il n'avoit que trente-sept mille combattans pour s'opposer à ce torrent

An. 1683. d'Infideles qui alloit inonder l'Empire.

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab (a), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant apperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel ; & à peine a-t-il le tems de gagner Vienne où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste dans l'Isle de Léopolstat, formée par le Danube au Nord de la Ville. Les Tartares arrivoient en même tems du côté du Midi.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendrir les Peuples, lors même que les Souverains n'ont pas mérité leur tendresse : Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa Belle-Mere, l'Impératrice sa Femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitans suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles ; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz (b). Lintz, où l'on

(a) Autrement *Javarin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

(b) Capitale de la haute Autriche avec un pont sur

l'on portoit la frayeur, ne parut pas encore un asyle assuré. Il fallut se sauver à Passau (a) On coucha la premiere nuit dans un Bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur; mais les Tartares brûloient, égorgeoient, emmenoient en esclavage. L'antre le plus profond n'étoit point une retraite sûre; des chiens dressés pour chasser les hommes, découvroient les victimes tremblantes; & Tékéli étoit, en ce moment, Tartare. An. 1683.

L'Empereur, dès les premiers excès de cette irruption, payoit bien cher ses violences contre la Hongrie, & le sang de ces Seigneurs qu'il avoit répandu. Il n'avoit pu se persuader que Kara Mustapha laissant derriere lui plusieurs bonnes Places, telles que Raab & Comore (a), se portât sur Vienne. Jean mieux instruit, comme le sont toujours les Princes qui

sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

(a) Ville de Baviere, sur le Danube.

(b) Comore, au confluent du Waage & du Danube. Cette Ville reçut les premieres fortifications du fameux Mathias Corvin, qui eut la gloire de balancer les succès de Mahomet II. & d'humilier l'Empereur Frédéric par la prise de Vienne.

An. 1683. font la guerre par eux-mêmes, l'en avoit inutilement averti.

Vienne étoit devenue, sous dix Empereurs consécutifs de la Maison d'Autriche, la Capitale de l'Empire Romain en Occident : mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens, elle n'en comptoit que cent mille, dont les deux tiers habitoient des fauxbourg sans défense. Le Grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vu marcher à Vienne, en 1529, après s'être fait couronner Roi de Perse dans Bagdat, faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie. Il avoit manqué Vienne pour n'oser se commettre avec la fortune de Charles-Quint, qui venoit au secours avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Kara-Mustapha, qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis, se flattoit d'être plus heureux ; & il commença le siege le 7 Juillet. Les Allemands sont braves sans-doute ; mais ils ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople, comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au Septentrion, étoit fortifié de douze grands bastions dans le reste de son enceinte. Les courtines couvertes de bonnes demi-lunes, sans autres dehors ; le fossé partie plein d'eau, partie sec ; la contrescarpe fort négligée. Le

côté de la Ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenses que de fortes murailles, flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues. An. 1683.

Ce fut-là que le Visir assit son camp qui remplissoit toute cette étendue, & eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la seule faute qu'il fit dans le cours du siege, par un mépris brutal pour les Chrétiens. Tout abondoit dans son camp pour une si grande multitude : argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois ; & cette magnificence étoit effaçée par le faste du Visir, qui nageoit dans le luxe. Un Grand-Visir a ordinairement à sa Cour deux mille Officiers & domestiques : il avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire, l'enclos de ses tentes, proche le Palais de la favorite, étoit aussi grand que la Ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contrastoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares pour l'amuser. Il s'enfermoit plus souvent avec ses jeunes Icoglans, qu'avec ses Officiers-Généraux. L'Iman, c'est-à-dire, le Ministre Sacré

An. 1683. qui l'accompagnoit dans cette expédition, le menaçoit de la colere de Dieu. Il s'en moquoit au sein de la débauche.

Cependant la mollesse du Général ne diminuoit rien du courage des Janissaires, & l'Artillerie Turque n'en étoit pas moins formidable. Aucune Nation n'employe, comme les Turcs, des canons de soixante livres de balle. Des Ecrivains les ont supposés pour cette occasion de deux cens. La quantité de poudre qui eût été nécessaire pour chasser de tels boulets, ne peut s'allumer à la fois. Le coup partiroit avant que la quatorziéme partie prît feu, & le boulet auroit très-peu d'effet.

Le Comte de Staremberg, homme de tête & d'expérience, Gouverneur de Vienne, après l'avoir été de son Maître, avoit mis le feu aux fauxbourgs; cruelle nécessité, quand il faut brûler des Citoyens qu'on veut défendre. Il avoit une garnison dont le fond étoit de seize mille hommes, mais qui n'en composoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Université. Les Ecoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major (*a*). Staremberg étoit secondé dans le commandement par un de ces hommes que la science, la vigilance, l'activité destinent à la premiere place. C'étoit le Comte de Ca-

(*a*) Journal du Siege.

pliers, Commiſſaire-Général de l'Empereur. An. 1683.

Des Gens de qualité que l'âge & les bleſſures avoient retirés du ſervice, & qui pouvoient abandonner Vienne à ſa fortune, voulurent périr ou ſe ſauver avec elle. L'Hiſtoire leur doit une place. C'étoient le Comte de Trautmanſdorff qui avoit fait la guerre dans les Pays-Bas; le Comte de Cinq-Egliſes que ſes intérêts perſonnels appelloient ailleurs; le Baron de Kielmanſegg qui s'étant logé dans un baſtion avec quatre-vingts Chaſſeurs, incommoda beaucoup l'ennemi à ſa premiere apparition. C'étoient le Comte de Vignancourt que les Armes & les Ambaſſades avoient illuſtré; le Comte de Colato, Vénitien, qui paya de ſa perſonne, comme s'il eût été au ſervice de l'Empereur. C'étoit encore un ancien Colonel, Rumlingen, que la goutte empêchoit d'agir; mais ſa tête étoit toujours bonne. Ces braves gens, qui connoiſſoient le véritable honneur, s'en firent un de commander des Compagnies Bourgeoiſes, après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs, mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonts, Préſident de la Hongrie & Evêque de Newſtad, trouva cent mille écus. Le Grand-Ecuyer de l'Impératrice Mere, le Prince de Schwartzenberg, y joignit

An. 1683. libéralement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison (*a*).

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut ouverte le 14 Juillet dans le fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl.* Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe, où le fossé étoit sec.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit porté dans l'Isle de Léopolstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute : si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le siege (*a*). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diete Polonoise de 1681,

(*a*) Journal du Siége de Vienne, pages 37, 45 & 47.

(*a*) Journal de Vienne, page 52.

pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, An. 1683.
avoit abandonné ce Chef de parti, pour paſſer ſous les drapeaux de l'Empereur, & il amenoit quatre mille chevaux, troupe Polonoiſe. On eût dit que c'étoit quatre mille victimes de plus pour Tékéli & le Viſir.

Quand on ſe repréſente le Duc de Lorraine chargé de défendre avec ſi peu de monde la Hongrie, la Moravie, la Siléſie & la Boheme, allant ſans-ceſſe de l'une à l'autre, tantôt ſe couvrant de rivieres, tantôt les paſſant; continuellement aux priſes avec Tékéli & le Bacha d'Agria, attendant toujours des ſecours qui n'arriverent que deux mois après; on tremble pour lui, & s'il ne ſuccombe pas, c'eſt un Général.

Je ne rapporterai que deux actions qui feront juger des autres. Tékéli marchoit à Presbourg, Place de Hongrie ſur la rive gauche du Danube. Cette Ville, qui ſe laſſoit depuis longtems de la domination Autrichienne, avoit déjà reçu garniſon ennemie. Le Château tenoit encore. Si Tékéli réuſſiſſoit, il jettoit un pont à Presbourg. Le Viſir lui envoyoit un gros détachement. La Siléſie, la Moravie & la Boheme ſe trouvoient expoſées à tout. Le Duc pouſſé juſqu'à Krems (*a*) auroit perdu

(*a*) C'eſt un Bourg renommé par une ancienne Abbaye qui n'exiſteroit pas ſi le fils de Taſſillon, Duc de Baviere, n'eût pas été déchiré par un San-

An. 1683. ſa communication avec les ſecours de Pologne ; & le pont de Presbourg auroit pu monter juſqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jetta quelques troupes dans le Château. Il ſomma la Ville qui ſe rendit, après avoir fait ſauver la garniſon ennemie. Le pont qui étoit commencé fut détruit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc, & un peu de meſintelligence qui régnoient entr'eux, les fit penſer à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur défirent l'arriere-garde. Le Duc, dans une lettre au Roi de Pologne, donne aux Polonois preſque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Perſonne effectivement n'étoit plus brillant dans l'action; mais il avoit ſuivi les diſpoſitions du Duc.

Quelque tems après, dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave (*a*) ſur les ponts de Vienne, gardés par quelques eſcadrons. Le Duc va au devant de l'ennemi. Rien de plus impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent ſur l'Armée Impériale, enfoncent la premiere & la ſeconde ligne, paſſent dans les interval-

glier. Combien de Moines ont vécu de cette mort depuis le tems de Charlemagne!

(*a*) Riviere que les Allemands appellent la *Marck*, & qui ſe décharge dans le Danube.

les en ſabrant tout ce qu'ils rencontrent. An. 1683.
Tant de témérité ne devoit pas réuſſir. On revient de l'étourdiſſement, on les charge, on les chaſſe vers le Danube. Un grand nombre abandonne armes & chevaux. Les Tartares qui n'ont oſé combattre, ſe retirent vers l'Armée de Tékéli.

Qu'on imagine la hardieſſe, la prudence, la celérité, les marches, les contremarches, les ruſes de guerre & tout ce que le foible met en œuvre contre le fort, c'eſt ce qu'employoit le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchiſſoit ſans-ceſſe.

Cependant le ſiege ſe pouſſoit avec vigueur. C'étoit chaque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croiſſoit; & du côté des Autrichiens tout ce qui pouvoit éloigner leur perte. Staremberg, qui, aux premieres approches, avoit été bleſſé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animoit toute la défenſe par ſes regards, ſes actions & ſon humanité. Il traitoit tous les Soldats de freres, il louoit, il récompenſoit tout ce qu'ils faiſoient de bien; & non content d'être avec eux pendant le jour, il paſſoit la nuit ſur un matelas dans le Corps-de-garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au baſtion

An. 1683. de la cour, compris dans l'attaque (a).

Dès le 22 Juillet les Assiégeans étoient à la palissade, qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier-Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques, qui détruisirent beaucoup de Turcs (b).

On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube : elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses : mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur que les Romains auroient immortalisé, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur. Il fut pris ; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet Latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités (c). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la

(a) Journal du Siege, page 99.
(b) Ibid. page 86.
(c) Ibid. pages 71 & 82.

journée de Saint Gothard ; c'étoit les privileges des Hongrois foulés aux pieds ; c'étoit deux treves faites avec Tékéli & bientôt rompues. Quant à la Pologne, ils lui reprochoient de reprendre les armes contre la Porte sans être attaquée, & malgré les sermens faits à Boudchaz & à la derniere paix de Zurawno. An. 1683.

Dans cette confiance où étoient les Turcs sur la justice de leur cause, on en voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un Champion d'une taille extraordinaire s'avança menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un Soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt, il est blessé, il blesse, il désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimeterre, le dépouille & trouve cinquante pieces d'or cousues dans sa veste. Cette aisance plus ou moins grande du Soldat Turc l'attache à son métier, & prévient la désertion. On croiroit que le Champion Chrétien fut récompensé, il resta Soldat ; & son nom n'est point venu jusqu'à nous. Les Assiégés qui virent l'action du haut des remparts, en tirerent un bon augure (*a*), & le courage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe que le 7 Août, après vingt-trois jours de combat, avec une grande ef-

(*a*) Ibid. page 116.

An. 1683. fusion de sang de part & d'autre. Le Comte *Sérini* avoit retardé la prise de cet ouvrage par cent actions de bravoure : point de sortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportoit, l'empêcha un jour de sentir une fleche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui arrachoit (*a*) Léopold avoit fait trancher la tête à son oncle, le fameux Sérini dont nous avons parlé. Le neveu exposoit tous les jours la sienne pour Léopold. Tel est le privilege des Souverains.

Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées different des nôtres par la forme : ce sont des coupures en croissant qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication ; semblables à des écailles de poisson qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui sont en avant, & d'où il est présqu'impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont entrés, ils n'en sortent presque plus ; leur feu devenoit toujours plus vif ; celui des Assiégés se ral-

(*b*) Journal du Siege, pages 79 & 84.

lentiſſoit. On commençoit à ménager la poudre, & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmanſegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d un grand ſecours. C'eſt ainſi que l'induſtrie ſert autant que le courage : cette derniere reſſource étoit la plus commune, ſur-tout à ceux qui étoient chargés de donner l'dxemple. Le Prince de Wirtemberg, Colonel d'un Régiment de ſon nom, & qui ne connoiſſoit point les fauſſes délicateſſes, fut bleſſé en rempliſſant une fonction de Capitaine (a). An. 1683.

Cent autres avec des bleſſures encore ſaignantes, revenoient à la charge; mais l'eſpérance de tenir encore longtems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ſes attaques continuelles, la garniſon qui ſe détruiſoit, les vivres qui s'épuiſoient, tout donnoit la plus vive inquiétude; & avec tant de maux réels on s'en faiſoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins ſouterreins pour introduire l'ennemi. Chacun eut ordre de veiller dans ſa cave. Cette ſurfatigue ôtoit le ſommeil de la nuit. D'autres propos rouloient ſur des incendiaires à gage pour ſeconder les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Egliſe qui commençoit à s'embraſer, fort innocent

(a) Journal du Siege, pages 138 & 147.

An. 1683. peut-être, fut mis en pieces par le peuple. L'Artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit ſans-ceſſe à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune ſouffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre ſur lettre au Roi Jean pour hâter ſa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, ſon Armée ne put être raſſemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowits, premiere Ville de Siléſie ſur les confins de la Pologne. Il avoit fait partir les premiers Corps arrivés ſous la conduite du Petit-Général Sieniawski, Palatin de Volhinie; & en attendant le gros de l'Armée il ſéjournoit à Cracovie où il ne perdit pas ſon tems. La chaſſe, le jeu, les fêtes, ne lui plaiſoient que lorſque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du ſiege. Il étudioit le terrein de Vienne ſur une carte topographique. Il ſe repréſentoit la poſition des Turcs ſous tous ſes rapports. Il arrangeoit ſon ordre de bataille, & il combinoit ſes marches pour fixer ce grand jour.

Une propoſition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Presbourg en remontant ſur Vienne. Le Roi choiſit un autre parti, qu'il com-

muniqua au Duc avec les raisons qui le déterminoient. Le Conseil de Guerre assemblé décida pour le Roi, qui étoit à deux cens lieues du terrein. Le Duc se détacha de sa proposition, en applaudissant au plan du Roi. Ce trait fait honneur à tous deux. An. 1683.

Le Prince Jaques, âgé de seize ans, avoit suivi son auguste Pere à Cracovie; & il sollicitoit la permission d'essayer des travaux de la guerre. Le Roi lui accorda sa demande. En voulant trop ménager les Princes, on les perd.

La Reine resta à Cracovie, où le Roi établit un Conseil, auquel il remit toute son autorité pendant son absence. Ce Conseil avoit pour Chef le Castellan même de Cracovie, l'illustre Potoçki en qualité de premier Sénateur Laïc.

L'Ambassadeur de France voyoit à regret toutes ces dispositions pour le départ du Roi, & cherchoit encore à douter. Le Roi, en montant à cheval, lui dit: à présent, Monsieur l'Ambassadeur, vous pouvez marquer à votre Maître que je pars. Il se rendit à Tarnowits, où il fit la revue de son Armée. Quand on traite avec la Pologne pour des troupes, il faut toujours s'attendre à rester au-dessous du Traité. L'Armée n'étoit que de vingt-cinq mille hommes Au milieu de cette revue, il reçut une lettre de l'Empereur, par les mains du Général Caraffa. Je ne la rapporterois

An.1683 pas, ſi elle ne ſervoit à montrer le pouvoir du malheur ſur les ames les plus hautaines; & le retour de la hauteur, lorſque le danger eſt paſſé. „ Nous ſa-
„ vons, lui écrivoit l'Empereur, que
„ par l'extrême éloignement de votre
„ Armée, il eſt abſolument impoſſible
„ qu'elle puiſſe ſe trouver à tems pour
„ contribuer au ſalut d'une Place qui
„ eſt dans un péril des plus éminens.
„ Ce ne ſont donc plus vos troupes,
„ *Sire*, que nous attendons; mais la pré-
„ ſence de *Votre Majeſté*, bien perſuadés
„ que nous ſommes que ſi ſa Royale Per-
„ ſonne veut bien paroître à la tète de
„ nos troupes, quoiqu'elles ſoient moins
„ nombreuſes que les leurs, ſon nom ſi
„ redoutable à nos ennemis communs
„ rendra ſeul leur défaite certaine ".

Il en coûtoit ſûrement à Léopold de faire cet aveu. Dès qu'il n'étoit plus queſtion de troupes Polonoiſes, rien ne l'empêchoit de ſe mettre à la tête des ſiennes & de celles de l'Empire; mais le paſſé & le préſent lui faiſoient ſentir la néceſſité d'un autre Chef, auquel il ne diſputoit plus ni le titre de Héros, ni celui de Majeſté. Les Turcs depuis longtems avoient pris ſur les Allemands une ſupériorité qui annonce toujours aux vaincus de nouveaux malheurs. *Montecuculli*, qui avoit arrêté leur ſuccès à St. Gothard, n'étoit plus. Jean ſe préſentoit comme le ſeul Héros à leur oppoſer.

Il connoiſſoit leur façon de combattre & celle de les vaincre. An. 1683.

L'Empereur finiſſoit ſa lettre par un détail de toutes les troupes qu'il aſſembloit, & qui arriveroient inceſſamment au pont ſur lequel elles devoient paſſer, aſſurant que ce pont étoit achevé. La ſuite montrera que l'Empereur changea bientôt de ton à l'égard de *Jean*, & qu'il étoit trompé ſur les faits. Sa lettre exiſte encore dans les Archives de Pologne.

La ſituation critique des choſes & la confiance de Léopold déterminerent Jean à un parti qui mettoit ſa perſonne en danger. Laiſſant ſon Armée ſous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il réſolut de la devancer, & même de combattre ſans elle, ſi le ſalut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à prendre que de traverſer la Siléſie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui eſt baignée par le Danube au Septentrion : trois Provinces infeſtées de Hongrois, de Turcs & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute ſa capacité & ſon courage, déſeſpéroit contenir plus longtems. Jean, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois ſe font garder dans une Armée par une Armée. Son équipage étoit auſſi léger que celui des braves gens qui marchoient avec lui. Une chaiſe le ſuivoit. Le Prince

An. 1683. Jaques même ne s'en servit pas. Le cheval fut leur voiture. Il est vrai que le luxe & la mollesse n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV. le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faisoit tous ses voyages de guerre à cheval. Jean, pendant cette route de cent lieues, à compter de Tarnowits au Danube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec sa troupe, voyant sans-cesse des ravages, des meurtres & des incendies, présage de ce qu'il pouvoit attendre pour lui-même. Tous les Rois ne sont pas faits pour être Héros: mais celui qui a cette belle ambition, doit savoir marcher, souffrir & risquer en Soldat, lorsque l'occasion le demande. Loin de marquer de la crainte, il rassuroit tout le pays consterné. Les Paysans qui n'avoient semé que pour ne pas moissonner, & qui regrettoient le sort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & se regardoient déjà comme délivrés (a). La troupe qu'il conduisoit à travers tant de périls avoit besoin aussi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmutz, un Aigle vola sur la droite. Les Polonois ont conservé un reste de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Histoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un signe de

(a) Dupont.

victoire. Un autre jour, le Ciel étant serein, après un brouillard épais, un Arc-en ciel renversé (phénomene rare, mais qui arrive enfin), parut sur l'herbe d'une prairie. Le Soldat y vit du miracle, le Prince acheva de le persuader (*a*). An. 1683.

Cette marche, au milieu de tant d'ennemis, sans tirer le sabre, a fait dire à des Ecrivans de ce tems-là, qu'il y avoit une convention secrette avec Tékéli, de n'être point attaqué. Si le fait est vrai, il falloit que Tékéli eût pour le Roi cette crainte respectueuse que les Grands Hommes inspirent toujours; & que pressentant la défaite des Turcs, il voulût se ménager un Protecteur. Ce pressentiment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé que sur l'inconduite de leur Général; car à examiner les forces, les Chrétiens devoient périr.

Jean arriva enfin au Danube. Le passage étoit impraticable par les ponts de Vienne, en présence de l'ennemi. Il se rendit à Tuln, petite Ville sur la rive droite du fleuve, à cinq lieues au dessus de Vienne. C'est-là où fut inhumé le Comte de Habsbourg, devenu Empereur sous le nom de *Rodolphe I.* pour avoir, dit-on, prêté son cheval à un Curé. Sa fortune étoit singuliere par plus d'un endroit. Il avoit été Grand-Maître d'Hôtel d'*Ottocare*, Roi de Boheme. Dès qu'il

(*a*) Zaluski, tome 2. page 836.

An. 1683. fut ſur le Trône Impérial, il preſſa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ſes gages. Léopold, deſcendu de Rodolphe, n'étoit pas ſûr en ce moment de conſerver l'Empire qu'il lui avoit laiſſé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tuln étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui diſoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc de Lorraine, & deux Bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aſpect il s'emporta: *l'Empereur me prend-il pour un Aventurier? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'aſſure que la ſienne n'attend que moi. Eſt-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre?* . . . Le Duc, auſſi ſage que courageux, l'appaiſa (*a*).

Croira-t-on que l'Armée Polonoiſe, laiſſée à une ſi grande diſtance, arriva la premiere? La promptitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand-Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquerent de l'inquiétude ſur la grande journée qui s'approchoit: *Penſez*, leur dit il, *au Général que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cens*

(*a*) Dupont.

mille combattans auroit souffert la construc- An. 1683.
tion de ce pont à cinq lieues de son camp ?
Cet homme est sans capacité (*a*).

Déjà l'Armée Polonoise passoit le pont. La Cavalerie se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un Bataillon fort mal vêtu. Le Prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire passer de nuit. Le Roi en jugea autrement, & lorsque cette troupe fut sur le pont: *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs: *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la derniere guerre ils étoient tous vêtus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient.

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pieces, si Kara Mustapha eût su profiter de ses avantages. Enfin les troupes Allemandes arriverent d'une heure à l'autre, & tout fut rassemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant versé de sang: ce Prince avoit fait le personnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puisqu'il vivoit pour combattre encore.

(*a*) Idem.

An. 1683. L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, entroit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit supérieurement montée.

L'Electeur de Saxe, Jean Georges III. après s'être signalé dans plusieurs guerres pour la Maison d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouser sa querelle.

Le Prince de Waldeck conduisoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne composoit environ soixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains & vingt-six Princes de Maison Souveraine; trois d'Anhalt; deux d'Hanovre; trois de Saxe; trois de Neubourg; deux de Wirtemberg; deux de Holstein; un de Hesse-Cassel; un de Hoenzollern; deux de Bade; un de Salm; le Chevalier de Savoie; le Prince de Saxe Lawemboug, de l'ancienne & malheureuse Maison d'Ascanie.

L'Empereur pour qui l'on se battoit, n'y étoit pas; & s'il est vrai, comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars (a), que le Comte de Sintzendorff & d'autres Ministres le dissuaderent de s'y trouver, ils ont, par ce conseil timide, flétri sa mémoire.

(a) Tome 1. pag. 329.

Avant que le Roi de Pologne fût arrivé, tous les Princes qui amenoient des secours avoient des prétentions qui auroient perdu l'Empereur au-lieu de le sauver. L'Electeur de Baviere vouloit le commandement; celui de Saxe le disputoit. Tout autre qui fournissoit quelques troupes ne vouloit point dépendre. C'étoient les Grecs divisés devant Troie. Agamemnon parut, & l'harmonie générale s'établit contre l'ennemi commun (*a*). On entendoit du camp de Tuln le bruit effroyable des batteries Turques. Vienne étoit aux abois. Quantité d'Officiers du premier mérite avoient perdu la vie: le Baron de Walteri, le Silésien Kottolinski, Rumpler qui avoit défendu la Place avec l'épée & le compas, le Comte de Souches, illustre François qui avoit préparé la victoire de Saint Gothard à Montécuculli, Galenfels, le Comte de Leslé, Grand-Maître de l'Artillerie, dont il avoit fait un si grand usage; avant que de périr il s'étoit vu arrosé du sang de son frere, jeune homme qui donnoit les plus grandes espérances. Le tombeau s'ouvroit pour ne point se refermer. Une maladie aussi meurtiere que le fer, la dyssenterie, enlevoit jusqu'à soixante personnes par jour. Staremberg lui-même en étoit attaqué, & Capliers étoit chargé du commande- An. 1683.

(*a*) Dupont.

An. 1683. ment. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par Bataillon, la plupart blessés ; presque tous les Chefs avoient disparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaise nourriture se traînoit aux breches ; & celui que le feu de l'ennemi ne consumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui au commencement se livroit aux travaux du siége, ne connoissoit plus d'autre défense que la priere : il remplissoit les Eglises où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur.

Dès le 22 Août, Capliers, qui pesoit si bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, si les ennemis livroient un assaut général (*a*). Depuis cette époque, une ruine se précipitoit sur l'autre. La demi-lune étoit prise. Des breches de dix & vingt toises ouvroient les deux bastions & la courtine : les Soldats servoient de murailles. Une mine s'avançoit sous le Palais de l'Empereur déjà écrasé de bombes & voisin du bastion de la cour. D'autres serpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes ; mais les Mineurs Autrichiens, gens ramassés, ne vouloient plus rentrer dans la terre dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'Artillerie ne pouvoit plus répondre. La plupart des canons étoient rompus ou démontés.

(*a*) Dupont.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux qui, au commencement du siege avoit écrit: *Je ne rendrai la place qu'avec la derniere goutte de mon sang.* A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots: *Plus de tems à perdre*, Monseigneur, *plus de tems à perdre* (*a*). An. 1683.

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces trésors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la Place se rendît, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il plaisantoit sur la foiblesse de l'Armée Chrétiennet, qu'il croyoit encore plus foible qu'elle n'étoit, & il ne lui supposoit pas assez de hardiesse pour venir l'attaquer. Il étoit si mal instruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en personne. Cette igorance étoit d'ailleurs une suite

(*a*) Dupont.

An. 1683. de la fierté mal-entendue de la Porte. Elle reçoit tous les Ambaſſadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un ſeul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrent ſes ſecrets, tandis qu'elle ignore ſouvent ce qui ſe paſſe publiquement chez eux. Le Viſir, qui n'avoit qu'un ſoupçon de la marche de Jean, menoit avec lui l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski, les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de ſon Maître (*a*). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raiſon.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de ſa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ſes manuſcrits.

„ Le Corps de Bataille ſera compoſé „ des Troupes Impériales auxquelles „ nous joindrons le Régiment de Cava-„ lerie du Maréchal de la Cour, le „ Chevalier Lubomirski, & quatre ou „ cinq Eſcadrons de nos Gendarmes, „ à la place deſquels on nous donnera „ des Dragons ou quelques autres Trou-„ pes Allemandes. Ce Corps ſera com-„ mandé par Monſieur le Duc de Lor-„ raine.

„ L'Armée Polonoiſe occupera l'aîle „ droite, qui ſera commandée par le

(*a*) Dupont, Journal du Siege.

„ Grand-Général, Jablonowski, & les An. 1683.
„ autres Généraux de cette Nation.
„ Les Troupes de Messieurs les Elec-
„ teurs de Baviere & de Saxe seront à
„ l'aîle gauche, auxquelles nous donne-
„ rons aussi quelques Escadrons de nos
„ Gendarmes & de notre autre Cavale-
„ rie Polonoise, à la place desquels ils
„ nous donneront des Dragons ou de
„ l'Infanterie.
„ Les Canons seront partagés, & en
„ cas que Messieurs les Electeurs n'en
„ ayent pas assez, Monsieur le Duc de
„ Lorraine leur en fournira. Cette aîle
„ sera composée par Messieurs les E-
„ lecteurs.
„ Les Troupes des Cercles de l'Em-
„ pire s'étendront le long du Danube
„ avec l'aîle gauche en se rabattant un
„ peu sur leur droite; & cela par deux
„ raisons : la premiere, pour inquiéter
„ les ennemis dans la crainte d'être char-
„ gés en flanc; & la seconde, pour ê-
„ tre à portée de jetter un secours dans
„ la Ville en cas que nous ne puissions
„ pas pousser les ennemis aussi-tôt que
„ nous l'espérons. Monsieur le Prince
„ de Waldeck commandera ce Corps.
„ La premiere ligne ne sera que d'In-
„ fanterie avec des canons, suivie de
„ près par une ligne de Cavalerie. Si
„ ces deux lignes étoient mêlées, elles
„ s'embarasseroient sans-doute dans les
„ passages des défilés, bois & monta-

An. 1683. „ gnes. Mais auſſi-tôt qu'on ſera entré „ dans la plaine, la Cavalerie prendra „ ſes poſtes dans les intervalles des Ba„ taillons qui ſeront ménagés à cet ef„ fet, & ſur-tout nos Gendarmes qui „ chargeront les premiers.

„ Si nous mettons toutes nos Armées „ en trois lignes ſeulement, cela nous „ prendra plus d'une lieue & demie „ d'Allemagne, ce qui ne ſeroit pas à „ notre avantage; & il faudroit paſſer „ la petite riviere de Vien, qui doit nous „ demeurer à notre aîle droite. C'eſt „ pourquoi il faut faire quatre lignes, & „ cette quatrieme ſervira de Corps de „ réſerve.

„ Pour une plus grande ſûreté de l'In„ fanterie, contre le premier effort de „ la Cavalerie Turque, qui eſt toujours „ fort vif, on ſe pourroit fort bien ſer„ vir de *Spanchéraiſtres* ou *Chevaux-de-„ Frize*, mais forts légers pour les por„ ter commodément, & à chaque alte „ les jetter à la tête des Bataillons.

„ Je prie tous Meſſieurs les Généraux, „ qu'à meſure que les Armées ſeront „ deſcendues de la derniere montagne „ en entrant dans la plaine, chacune „ prenne ſon poſte, comme il eſt mar„ qué dans ce préſent ordre ".

On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit ſéparé par une chaîne de montagnes. Deux routes ſe préſentoient; l'une par la par-

te la plus élevée: l'autre par le côté où An. 1683.
les sommets s'abbaissant, devenoient plus praticables. Le Conseil de Guerre assemblé fut pour la derniere. Le Roi décida pour la premiere qui étoit beaucoup plus courte, & personne ne murmura, parce qu'il fit sentir que le salut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préférer l'activité à la prudence.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérerent, & le laisserent dans la plaine. Les Polonois furent plus entreprenans. Le Palatin de Kiovie, *Konski*, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit passer vingt-huit pieces, & ce furent les seules qui tirerent le jour de la bataille (*a*).

Cette marche, toute hérissée de difficultés, dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoise n'avoit vu son Roi; elle le demandoit avec la derniere inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la derniere montagne appellée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés, il arrêtoit l'Armée Chrétienne. Il ne le fit pas. C'est dans ce moment que les Janissaires,

(*a*) Dupont.

An. 1683. indignés de tant de bévues, s'écrioient: *Venez, Infideles, la seule vue de vos chapeaux nous fera fuir.*

Ce sommet du Calemberg qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles spectacles de la puissance humaine; une vaste plaine & les Isles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence ressembloit plutôt à un Camp de plaisir qu'à la dureté de la guerre; une multitude innombrable de chevaux, de chameaux & de bufles (*a*); deux cens mille combattans en mouvement; des essains de Tartares qui côtoyoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire; le feu terrible des Assiégeans, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siege, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidele, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva; mais la crainte reparoissoit aussi-tôt. Kara-Mustapha,

(*a*) Les Turcs employent les Bufles à traîner l'Artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages; car ils ne se servent point de chariots.

avec tant de forces, pouvoit encore An. 1683. prétendre à un succès qu'il ne méritoit pas. Jean, qui examinoit ses dispositions, dit aux Généraux Allemands: *Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battrons.* Il ne faut pas prendre ce mot pour un oracle hasardé dans la vue de donner de la confiance. On sait que le Maréchal de Villars, occupé sans gloire dans les Cevennes, prophétisa la défaite de Tallard sur sa mauvaise position à la journée d'Hocshtet. Un Général qui ne sait pas prophétiser ainsi, doit quitter le commandement.

Le canon préluda de part & d'autre à la grande scene du lendemain. C'étoit le 12 Septembre, moment où il falloit décider si Vienne, sous Mahomet IV. auroit le sort de Constantinople sous Mahomet II. & si l'Empire d'Occident iroit se réunir à l'Empire d'Orient: peut-être encore si l'Europe resteroit Chrétienne.

Deux heures avant l'Aurore, le Roi, le Duc de Lorraine & plusieurs Généraux firent un acte de Religion peu pratiqué de notre tems. Ils s'adresserent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Eucharistie; tandis que les Turcs crioient au Dieu unique & solitaire d'Abraham, *Allah! Allah* (a)!

Ces cris redoublerent au lever du so-

(a) Mot Arabe qui répond à ceux d'*Elohim*, d'*Adonaï*, & de *Tetragrammaton*. Tous ces mots signifient l'Etre par excellence, l'Essence Divine.

An. 1683. leil, lorſque l'Armée Chrétienne deſcendit à pas lent & égal, preſſant les rangs, roulant du canon devant elle, faiſant alte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargiſſoit & prenoit de la profondeur, à meſure que l'eſpace augmentoit : vaſte amphithéâtre où les Turcs, dans le plus grand mouvement, conſidéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit obſerver au Viſir les lances ornées de banderolles dans la Gendarmerie Polonoiſe, en lui diſant : *Le Roi eſt à la tête ;* parole qui le remplit d'inquiétude (*a*).

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même tems il ordonne l'aſſaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de ſaiſon. Les Aſſiégés avoient repris courage, & les Janiſſaires irrités l'avoient perdu.

Cependant les Chrétiens continuoient à deſcendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La premiere ligne des Chrétiens, toute Infanterie, chargea avec tant d'impétuoſité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit poſte dans les intervalles des Bataillons. Le Roi,

(*a*) Journal du Siege, page 79.

Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie. Les deux autres lignes pressoient les premieres. Konski, aussi savant dans l'Art Militaire, qu'intrépide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie, qui tiroit à cartouche & de fort près. An. 1683.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus sur ce terrein inégal, se le disputerent avec acharnement jusques sur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir sur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci, chassés de collines en collines, se retirerent dans la plaine en bordant leur camp.

L'Armée Chrétienne, l'aîle gauche surtout, s'emportant & criant victoire, voulut les pousser sans relâche. Cette ardeur étoit belle, mais le Roi la jugea dangereuse. La Cavalerie Allemande, montée pesamment, se seroit bien-tôt mise hors d'haleine dans l'espace qu'il falloit parcourir. Une autre raison plus forte encore; c'est que tous les Corps ayant combattu, tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé nécessairement les uns sur les

An. 1683. autres, & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir, & la plaine devint le théatre d'un triomphe que la postérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre deux cens mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aîle droite, celui de Bude la gauche, le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées resterent immobiles quelque tems: les Chrétiens dans le silence, les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Dans ce moment terrible un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles; & à côté le grand Etendart de Mahomet consacré par la Foi Musulmane. Cette espece de *Labarum* ou d'*Oriflamme*, ce prestige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en inspire aux Chrétiens, ne joua pas son rôle dans cette grande occasion. Le Visir lui avoit ôté toute sa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoise, le sabre à la main, pousse droit au Visir, endroit marqué par l'Etendard. Elle enfonce les premiers rangs, elle perce jusqu'aux nombreux Escadrons qui environnent le Visir. Ce corps de Spahis dispute la victoire; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissai-

res mêmes ne marquent point de volon- An. 1683.
té: effet funeste de la haine & du mépris qu'on a pour le Général. Il veut rétablir la confiance en montrant du courage & de la bonté; il n'est plus tems. Il s'adresse au Bacha de Bude & à d'autres Chefs qui ne répondent que par un silence désespérant: *Et toi*, dit-il au Prince Tartare, *ne veux-tu pas me secourir?* Le Kan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en sont à leurs derniers efforts. La Cavalerie Polonoise les ouvre, les renverse. Le grand Etendard disparoît. Le Visir tourne le dos & répand la crainte en fuyant. Le découragement s'étend du centre vers les aîles, que tous les Corps de l'Armée Chrétienne pressent à la fois: Jablonowski la gauche, les Electeurs la droite, pendant que le Duc de Lorraine tombe sur le centre, le Roi animant tout par l'action & le commandement. La terreur ôte la réflexion & les forces à cette multitude, qui, sous un bon Chef, auroit dû, dans une vaste plaine, envelopper son ennemi; & sans la nuit qui vient couvrir les combattans, c'eût été une déroute totale; ce n'est qu'une retraite précipitée (*a*).

Jean tourne rapidement contre les Janissaires qui sont restés dans les travaux du siege. On ne les trouve plus, & Vienne est libre. Le Soldat victorieux veut

(*a*) Journal du Siege, pag. 79.

An. 1683. ſe jetter dans le camp des vaincus, où tant de richeſſes abandonnées l'appellent; tentation dangereuſe pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obſcurité, pouvoient revenir ſur leurs pas, & tailler en pieces une Armée que le pillage auroit laiſſée ſans défenſe. Un ordre, ſous peine de la vie, la retint toute la nuit ſous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le tems à pourſuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine: mais les Grands Hommes font des fautes, parce qu'ils ſont hommes; & ceux qui ont voulu le juſtifier, diſent que les Polonois, après une ſi longue marche, étoient accablés de fatigues, & ſans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie de s'aſſurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de priſonniers, on amena au Roi un Ecuyer Arabe, avec un cheval, armé & caparaçonné comme au tems des Amadis, pour un tournois. L'Ecuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Viſir. Les Arabes, qui comptent pour rien la nobleſſe des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénerent jamais lorſqu'on les ſoigne & qu'elles ſont ſans mêlange.

On amena auſſi quelques transfuges Polonois, qui, touchés de repentir, re-

venoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux, qui avoit trouvé de l'emploi dans la maison même du Visir, apportoit un étrier de vermeil, que son Maître avoit perdu en changeant de cheval dans sa fuite. *Prenez cet étrier*, dit le Roi à un de ses Officiers : *portez-le à la Reine*, *& vous lui direz que celui qui s'en servoit est vaincu*. La Reine aimoit la gloire & les présens ; celui-ci n'avoit pas de quoi l'éblouir : le tems amena tout. An. 1683.

Sur les six heures du matin le camp ennemi fut ouvert au Soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible. Des meres égorgées çà & là : quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne ressembloient pas à celles qui suivent les Armées Chrétiennes, courtisanes aussi funestes à la santé qu'à la vertu. C'étoient des épouses que les Turcs avoient mieux aimé sacrifier que de les prostituer aux Chrétiens. Ils avoient épargné les enfans. On en recueillit cinq à six cens que le bon Evêque de Newstatd, celui à qui Vienne devoit déjà beaucoup, fit nourrir & élever dans la Religion des vainqueurs (*a*).

Quand on entra dans les tentes du Visir, un autre objet de douleur & de joie fit oublier le pillage pour le mo-

(*a*) Journal du Siege, pag. 187.

An. 1683. ment. C'étoit l'Envoyé de Pologne chargé de fers. Le Visir lui avoit dit plus d'une fois: *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureusement le Visir ne fut instruit qu'au moment de la bataille, & il avoit trop d'affaires pour penser à tenir sa parole. Mais l'infortuné Troski avoit vu pendant deux mois le sabre levé sur lui. Les Souverains sentent-ils assez d'aussi grands sacrifices?

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, sont magnifiques à la guerre; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, est béni par le Seigneur*: mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons somptueux, & une foule de Marchands qui étalent dans une foire guerriere le luxe de l'Asie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublierent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens sur les guerriers. Nous lisons dans Homere que les Héros Grecs, après la victoire, partageoient le butin; & sans recourir à l'Antiquité Grecque, on sait qu'au tems de Charlemagne les dépouilles des Sarrazins en Espagne furent partagées entre le Roi, les Officiers & les

Soldats. Le Héros du jour eut ici sa part. Il écrivit à la Reine, que „ le „ Grand Visir l'avoit fait son héritier; „ & qu'il avoit trouvé dans ses tentes la „ valeur de plusieurs millions de ducats. „ Ainsi, ajoute-t-il, vous ne direz pas „ de moi ce que disent les Femmes Tar- „ tares quand elles voient rentrer leurs „ maris les mains vuides: vous n'êtes „ pas des hommes, puisque vous reve- „ nez sans butin “. An. 1683.

Parmi tant de choses qu'on s'appro- prioit, il y en eut deux qui fixerent les regards sans irriter la convoitise. Un grand étendart qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette cala- mité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran & la robe du Pro- phete. Cette Arche est portée sur un chameau qui marche devant le Sultan ou le Visir: & lorsque dans une bataille on déploie l'étendart, il y a un Officier de la race de Mahomet, le *Naikbul-Eschret*, qui veille au succès du combat; & pour peu que la victoire penche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vîte avec le sacré dépôt Le Visir, en cette occasion, accompagna cette fuite (*a*). Mais les Chrétiens, qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours cru

(*a*) Cantémir, tome 2. page 154.

An 1683. posséder le fameux Etendart; & les Historiens, les uns après les autres, sans en excepter le célebre Auteur des Annales de l'Empire, ont nourri l'erreur. L'autre dépouille sacrée, c'étoit un Tableau de la Vierge, trouvé dans la tente du Visir avec cette inscription Latine:

Per hanc Imaginem victor eris, Joannes.
Per hanc Imaginem victor ero Joannes.

Jean, par cette Image, tu vaincras.

Et Jean répond:

Par cette Image, je vaincrai.

Imitation du signe que Constantin vit en l'air lorsqu'il alloit combattre Maxence.

L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort singulier que le Visir eût dans sa tente un monument qui prophétisoit sa ruine, & qui auroit plutôt dû être déposé entre les mains de Jean. D'autres soutenoient qu'en fait de miracles, la critique doit être extrêmement circonspecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir, & le prétendu étendart de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées. Tout le canon resta à l'Empereur, & l'Empire aussi. Le Visir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute la décoration qu'il

destinoit à son entrée triomphale dans Vienne. Il avoit amené en magasins, en artillerie, en ouvriers de toute espece tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier la Place où il comptoit de résider jusqu'à la campagne suivante, qu'il regardoit comme la fin du regne de Léopold. Vienne prise, il enfermoit l'Italie par un double croissant, il n'y avoit jusqu'au Rhin aucune Place de résistance; & on ne voyoit plus que la fortune de Louis XIV. capable de l'arrêter. Avec des projets si vastes & des forces aussi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, sa marche rapide sur Vienne, feignant d'en vouloir à Raab. An. 1683.

Au reste, jamais journée aussi décisive ne fut moins meurtriere. Un Secretaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita sur toute sa route, & au Pontife même, qu'il avoit marché durant quatre lieues sur des corps morts. Cette fable étoit bonne pour amuser Rome; mais si le Secretaire exagéroit sans pudeur, un Auteur célebre qui par l'universalité de ses connoissances & la beauté de ses Ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue sans vraisemblance. Il estime la perte des Chrétiens à deux cens hommes seulement, & celle des

An. 1683. Turcs au-dessous de mille (*a*). Le Jésuite d'Avrigny, dans ses Mémoires, Ouvrage fort estimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juste en poussant la perte des Chrétiens jusqu'à six cens. (*b*). C'est ainsi que les erreurs se perpétuent. Du côté des Chrétiens, un seul Escadron Polonois perdit vingt-deux Gendarmes. Tous les Escadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on sçait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne resterent pas les bras croisés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Castellan Urbanski, le jeune Potoçki, Chef d'une grande Maison, l'intrépide Mondreoski, que la journée de Choczin avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu avant dans la malheureuse affaire de Pétronel, au jeune Prince d'Aremberg, & au Chevalier de Savoye, frere aîné du Prince Eugene. La mort de ce dernier eut quelque chose de bien déplorable ; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea

(*a*) Annales de l'Empire, tome 2. page 347.
(*b*) Tome 3. page 417.

ſur ſon cheval, en le ſerrant de telle force qu'il lui écraſa l'eſtomac. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troiſieme jour. Quant aux Turcs qui perdirent beaucoup de drapeaux, on ſait qu'on ne les rend qu'avec beaucoup de ſang, & à jetter un coup d'œil rapide ſur les deux Armées, qui d'abord ſe diſputent pied à pied, pendant ſix heures, un terrein coupé de hauteurs & de vignes, & qui enſuite viennent à un engagement général; tout cela ne ſe fait pas ſans une perte conſidérable: mais qui paroîtra toujours légere, & qui le fut en effet pour une ſi grande victoire. An. 1683.

Jean ſe fit un plaiſir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit, *qu'il croyoit devoir ſe réjouir par préférence, d'un ſuccès ſi avantageux à toute la Chrétienté, avec le fils ainé de l'Egliſe.* La puiſſance & les victoires du Monarque François rempliſſoient l'Europe. Jean n'avoit pu ſe défendre d'un peu de jalouſie. Il la marqua même l'année ſuivante, dans une de ces occaſions où les Rois comme les Sujets diſent franchement ce qu'ils penſent. La nouvelle de la priſe de Luxembourg arriva à Varſovie: nouveau triomphe pour les armes de Louis. Un Chirurgien François qui ſervoit le Roi de Pologne, & alors dans ſa chambre, s'écria: Ah! c'eſt un Roi, celui-là.... *Et*

An. 1683. *moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui ſuis-je donc*?... Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un ſi grand exploit avec ſi peu de forces, c'étoit lui faire ſentir qu'il n'étoit pas *le ſeul Grand*.

Le lendemain d'une victoire eſt encore un beau jour. Staremberg vint ſaluer le libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher ſans bleſſer l'Empereur. Il y entra par des ruines au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui ſe proſternoit, qui vouloir baiſer ſes pieds, qui l'appelloit ſon pere, ſon ſauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaiſir de délivrer des malheureux, & leur reconnoiſſance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean juſqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'auſſi flatteur. Les cris de joie le conduiſoient juſqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il apperçut ſur ce Temple un monument d'ignominie que le Grand Soliman y avoit fait placer (*a*), c'étoit *le Croiſſant*. Il le fit abbattre, & fouler aux pieds par le Peuple. Il entonna lui-même le *Te Deum*

(*a*) Condition ſous laquelle il leva le Siege de Vienne, qui commençoit à l'inquiéter, tandis que la Place étoit encore plus inquiette.

qui fut chanté. Dans cette cérémonie on ne vit aucun Magiſtrat. Les perſonnes même diſtinguées dans la Ville ne s'y trouverent qu'en petit nombre, tandis que le Peuple, ſans politique, chantoit les louanges de Dieu & celles du Vainqueur. Le Sermon qu'on entendit, avoit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé* JEAN. C'avoit été l'exclamation du Pape Pie V. un ſiecle auparavant, lorſqu'il apprit la fameuſe bataille de Lépante, que le célebre Bâtard de Charles-Quint, Dom Juan d'Autriche, gagna contre la flotte du Sultan Sélim. Il y avoit pourtant une grande différence entre cette victoire & celle de Jean Sobieski. La Chrétienté ne tira preſqu'aucun fruit de la premiere. Celle de Vienne a ſauvé l'Empire & la Religion. Vienne priſe, on eût vu, comme à Conſtantinople, les Egliſes Chrétiennes ſe changer en Moſquées ; & qui ſait où le Mahométiſme, qui couvre déjà tant de terres, eût fini ? An. 1683.

Léopold, qui comptoit triompher dans ſa Capitale ſans avoir combattu, arrivoit par le Danube, oſant à peine jetter les yeux ſur les ruines encore fumantes de tant de hameaux, de villages, de jardins, de maiſons de plaiſance, ruines ſi vaſtes qu'il fallut faire une nouvelle carte topographique : les lieux marqués dans celle de *Viſcher*, ne ſubſi-

An. 1683. ſtoient plus (*a*). A meſure qu'il approchoit, il entendit des ſalves de canon qui n'étoient pas pour lui. Son cœur fut profondément bleſſé ; & en ſe tournant vers le Compte de Sintzendorf, il lui dit : *La foibleſſe des conſeils où vous avez eu part, cauſe la honte que je reçois aujourd'hui.* Ces paroles dites avec ce ton de Maître qui écraſe toujours le Courtiſan, causerent au Miniſtre un ſaiſiſſement dont il mourut le lendemain (*b*) Un Miniſtre qui expireroit de douleur pour avoir conſeillé le malheur du peuple, mériteroit des larmes.

L'Empereur, pour n'être pas ſpectateur du triomphe de Jean, ſuſpendit ſa marche. Une difficulté de cérémonial l'arrêtoit auſſi : il s'agiſſoit de ſavoir ſi jamais un Roi Electif s'étoit trouvé avec un Empereur, & comment il avoit été reçu. Le Duc de Lorraine, qui n'entendoit en ce moment que le cri de la reconnoiſſance, répondit : *A bras ouverts, s'il a ſauvé l'Empire.* L'Empereur n'écoutoit que la Dignité Impériale, & il fit ſavoir à Jean qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut réglé qu'on ſe verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, paſſa devant les Bavarois. L'Electeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léo-

(*a*) Journal du Siege, page 16.
(*b*) Mémoires du Duc de Villars, tome 1. page 329.

pold une épée enrichie de diamans, dont An. 1683.
il venoit de faire un bon usage: cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la suite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoient gravées, non les actions de ses ayeux, mais les siennes; monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vêtu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois, de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit: *Mon Frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant; mais il apperçut le Prince Jaques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un Prince*, lui dit-il, *que j'éleve pour le service de la Chrétienté.* L'Empereur, sans dire mot, fit un signe de tête: c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire son gendre. A quoi devoi-

An. 1683. ent s'attendre les Palatins qui environnoient leur Roi? L'un d'eux s'avança pour baiser la botte de Sa Majesté Impériale, mais il s'attira une reprimande de la part de son Maître: *Palatin! point de bassesse;* & on se quitta. Personne ne fut plus blessé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean; & si on se rappelle que Jean lui avoit disputé & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainsi un rival.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir sauvé l'Empire, devoit naturellement penser à retourner dans ses Etats. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui même le souhaitoit, pour une raison qu'il se gardoit de manifester. Il savoit que les mécontens de Hongrie, ne comptant plus assez sur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jaques son fils. Ces mécontens étoient en armes; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne, pouvoit lui vendre chérement le service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pu justifier par les suffrages d'un peuple

ple qui reprenoit ſa liberté pour en diſ- An. 1683.
poſer, n'entroit point dans ſon ame ; il ne penſoit qu'à la cauſe commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il ſe flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ſes promeſſes. Le mariage d'une Archiducheſſe avec ſon fils, l'hérédité abſolue de la Couronne de Pologne dans ſa Maiſon : cette double eſpérance le ſoutenoit contre la hauteur Impériale.

Lorſque le Conſeil de Vienne eut pénétré ſes ſentimens, il réſolut de profiter encore des forces Polonoiſes pour enlever *Neuhauſel* aux Turcs. Cette Place, dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le ſiege au commencement de la campagne, eſt ſituée au Nord du Danube. Ce ſiege fourniſſoit le moyen de revoir les Turcs, qu'on ſe repentoit d'avoir laiſſé échapper avec ſi peu de perte.

Kara-Muſtapha, après ſa défaite, s'étoit retiré à Bude (*a*), où il attendoit ſon ſort. Sa qualité de gendre de Ma-

(*a*) Capitale du Royaume de Hongrie. On diſpute ſi c'eſt l'ancienne *Aquineum* où étoit la ſeconde Légion Romaine *Adjutrix*. Antonin, dans l'exemplaire du Vatican, à écrit *Aquineo*. Cette *Aquineo* ou *Aquineum*, n'eſt-ce point plutôt *Cépol* ſur le Danube ? D'autres encore prétendent que ce n'eſt ni Bude, ni Cépol, mais *Strigonie*. Ample matiere pour une belle Diſſertation qui ne prouvera rien.

An. 1683. homet le servit, & encore plus la S
tane Validé. Les Sultans ont un resp
tout particulier pour leur mere, au
même de ce que la nature prescrit.
sans la consulter, ils partageoient
lit avec une Sultane, l'Alcoran & la C
en murmureroient. Ils lui abandonn
une partie de la police du Serrail;
lui permettent d'entrer dans les Con
d'Etat; elle délibere, à face voi
avec le Visir & le Mouphti (*a*). Ma
met étoit pénétré de ce respect
pour sa Mere. Elle suborna des tém
qui cherchoient à s'avancer par une c
plaisance assez ordinaire dans les Co
Elle rejetta le désastre de Vienne
des têtes bien moins criminelles
celle de son Favori. Le Bacha de
de fut étranglé & regretté de tout l'E
pire. Il avoit fait des prodiges au
ge de Candie, appaisé une révolte
Egypte, augmenté le tribut de ce Roy
me sans fouler le peuple, mérité
confiance du grand Cuprogli. Il est
que dans l'occasion présente il avoi
vré le Visir aux armes des Chréti
défection qui n'arrive presque ja
qu'à un Général méprisé ou déte
faute pourtant inexcusable; il la pa
de sa tête. Trois autres Bachas e
rerent avec lui. Le Kan des Tart
fut déposé: déposition qu'il n'auroit
méritée sous un autre Visir.

(*a*) Cantémir, tome 2, page 151.

Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se r'ouvroit. An. 1683.

Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck pensoit à remener les troupes des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & son Corps d'Armée attendoit sa guérison. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juste ressentiment d'un Prince de sa maison. Si dans la même carriere il se trouve deux sujets d'un mérite éclatant, il est aussi dangereux de n'en récompenser qu'un, que de les oublier tous deux. Staremberg, outre une grande somme d'argent, avoit reçu la Toison d'Or & le Bâton de Feld-Maréchal. Ce dernier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg, qui l'avoit mérité en servant l'Empereur. Il lui fut refusé, & il refusa ses services en même tems que l'Electeur reprenoit ses troupes. La Garnison de Vienne & quelques autres Ré-

An. 1685. gimens, remplirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne se trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle passa le Danube au-dessous de Presbourg, sous le canon de Comore, faisant face à Neuhausel.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremberg, qui commandoit l'Infanterie, dépositaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne se concilioit pas toujours avec les dispositions de Jean. Un événement augmenta cette mesintelligence. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir sous ses pas. Il cherchoit un accomodement avec l'Empereur sous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conseil. Leurs propositions se réduisoient à six articles: la conservation de leurs privileges, la restitution de leurs biens, la convocation d'une Diete libre, une suspension d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremberg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & de bourreaux. Jean parla en Prince clément, puissant & armé, faisant sentir le respect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de sauver l'Empire. Les Impériaux répondirent avec

aigreur qu'ils n'avoient pas été ſimples An. 1683.
ſpectateurs de cette grande journée. Jean dès ce moment réſolut de leur apprendre qu'il pouvoit vaincre ſans eux, quoique pour eux.

Un Corps de ſix à ſept mille Turcs, tout Cavalerie, avoit paſſé le Danube ſur le pont de Strigonie pour en garder la tête. C'eſt-là où eſt le Fort de Barcan, ouvrage en terre, fraiſé & paliſſadé, peu conſidérable en lui-même, mais devenu fameux par les actions qui s'y paſſerent.

Cette Cavalerie Turque étoit commandée par un jeune homme qui avoit vu étrangler le Bacha de Bude, & ne craignoit point d'occuper ſa place. Ce jeune Bacha, *Kara-Méhémed*, né pour la guerre, plein de feu, de courage & d'ambition, vouloit mériter ſa fortune.

L'Armée Polonoiſe campoit toujours en avant. Jean ſe flatta d'écraſer cette poignée de Turcs & d'enlever le Fort de Barcan. Mais il ne vouloit pas que les Allemands euſſent part à cette victoire. Il leur déroba ſa marche. Cependant des eſpions revenant à lui, rapportoient que les ennemis étoient en grand nombre : *Ne nous informons pas*, dit-il, *combien ils ſont, mais où ils ſont.* Il les trouva trop tôt, quoique le nombre en fût réellement petit.

Le 7 Octobre fut un jour de ſang. Les Turcs s'étoient couverts d'un rideau. L'Avant-garde Polonoiſe ne s'en

An. 1683. croyoit pas ſi près. Ils fondent ſur elle ſans lui donner le tems de ſe mettre en bataille. Le trouble & la confuſion s'emparent des eſprits. L'Officier ne commande plus, ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Coſaques ſont renverſés; les Pancernes ne tiennent plus; les Dragons du Grand-Général ne remontent à cheval que pour ſe ſauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems, & ſont taillés en pieces. On ne voit que des gens qui fuyent, & des têtes qui tombent ſous le ſabre.

Jean arrive au milieu de ce déſordre avec le gros de ſa Cavalerie. Sa préſence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems de ſe ranger ſur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à ſon tour. Mais les Turcs ſe développant pour envelopper toute la ligne Polonoiſe, & pouſſés par cette fureur qui animoit les Mahométans ſous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towariſz qui dans le ſiecle paſſé avoient dit à leur Roi: *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances? Quand le Ciel tomberoit, nous le ſoutiendrions de leurs pointes.*

Dans ce trouble univerſel où chaque inſtant entaſſoit des mourans ſur des morts, où la retraite devenoit auſſi dan-

gereuse que la résistance, le grand Jablonowski pria le Roi de s'échapper avec son fils qui combattoit à côté de lui, ajoutant qu'avec quelques Escadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir sa personne sacrée. Le Roi savoit qu'il n'étoit sacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat jusqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & son fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Houssards jettoient leurs lances, les Cornettes leurs étendards; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les sillons avec les tymbales. Que personne ne se vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer sa vie pour conserver son Prince. Les Officiers, ces braves de profession, abandonnoient le leur à la merci de l'ennemi. Des Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi; ils répondoient que leur vie étoit leur premiere affaire; & que si le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on user de la force, ils menaçoient de sabrer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé sur sa tête. L'inégalité du terrein augmentoit encore le carnage. Des sillons fort creux culbutoient le Cavalier pour être écrasé par les siens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renversé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui An. 1683.

An. 1683. ſauveroit la vie. Un palfrenier les gagna en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bonheur. Démonté, percé d'une balle, il arroſoit un ſillon de ſon ſang. Un Turc lui coupa la tête.

Le Roi emporté par ſon cheval, ne voyoit plus ſon fils. Il le demandoit avec la derniere inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la pourſuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite ſe précipitoit à meſure. Chacun ſe trouvoit chargé de ſa propre conſervation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il ſe met en défenſe. L'un d'eux levoit le ſabre ſur cette tête ſi précieuſe à la Pologne, & ſi odieuſe à l'Empire Othoman. Un Reitre de la Garde Royale prévient l'Infidele & le renverſe d'un coup de mouſqueton. Ce Garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoiſſance de ſon Prince. L'autre Turc venge ſon camarade & pouſſe au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de ſon corps, en préſentant le piſtolet au Turc, qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. Cette terrible ſcene ſe paſſoit plus vîte qu'on ne peut la raconter. La fuite n'en étoit pas ſuſpendue.

La foule des fuyards qui croiſſoit autour du Roi, rendoit ſa ſituation plus

cruelle. Froissé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuisses brisées, embarrassé de sa taille puissante, hors d'haleine, presque suffoqué, il eut besoin de secours. Mateinski le soutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que son cheval, la bride sur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui, il apperçut à travers un nuage de poussiere un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le manteau. . . C'étoit son fils qui se débarrassa en abandonnant son vêtement, & fut poussé vers un Bois où il trouva un asyle. An. 1683.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine se couvroit de morts: encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, son Roi, ses Généraux & toute sa Cavalerie. L'Infanterie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la suivoit, l'Artillerie se disposoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de si grandes forces, retournerent sur le champ de bataille, dont ils resterent maîtres.

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vu pendant toute l'action le jeune Bacha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriser. Un peu

An. 1683. plus d'expérience, & il devenoit un des plus grands Capitaines.

On n'a jamais ſu au juſte la perte des Polonois. Ils ſaiſirent les premiers momens pour enterrer leurs morts, afin d'en dérober la connoiſſance.

Lorſque cette tempête de ſang eut ceſſé, le calme avoit quelque choſe de bien triſte encore. Le Roi accablé de laſſitude & de chagrin s'étoit jetté ſur du foin. On lui amena ſon fils qu'il ne comptoit pas inſtruire par le malheur; leçon utile, puiſqu'il lui apprenoit à le ſupporter. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baiſſés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne ſilence. Les Généraux Allemands compoſoient leur viſage pour la triſteſſe. Jean liſoit au fond de leurs cœurs: *Meſſieurs*, leur dit-il avec cette candeur qui ne ſe trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre ſans vous pour la gloire de ma Nation: j'en ſuis puni, j'ai été bien battu; mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'eſt de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence du cœur eſt peut-être au-deſſus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha, fier d'avoir triomphé d'un ſi Grand Roi avec des forces inférieures, penſoit de ſon côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nou-

veille de sa victoire. Le Grand-Visir, sans perdre un moment, fit marcher un Corps de vingt mille chevaux qui arriva le lendemain par le pont de Strigonie, la distance n'étant que de six lieues. Il écrivit en même tems à *Tekeli*, qui attendoit les événemens à la tête de trente mille hommes : „ que s'il avoit eu „ des raisons pour ménager le Roi de „ Pologne, elles cessoient à présent; „ que son Armée étoit entiérement dé- „ truite, & lui tué ou pris; qu'il n'étoit „ plus question que des Allemands, dont „ on auroit bon marché; & qu'il devoit „ faire la plus grande diligence pour se „ rendre à Barcan, où il assureroit sa „ Couronne, en méritant la protection „ de l'Empire Othoman, & en parta- „ geant sa gloire “. An. 1683.

C'est ainsi que Kara-Mustapha projettoit d'effacer sa honte, sans venir en personne prendre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la nuit avoit rendu des forces, donna toute la journée du huit à rassembler son Armée dispersée, à la consoler du malheur de la veille, à l'animer à la vengeance, à la combiner avec les Impériaux, & à régler l'ordre de bataille du lendemain. Sa lettre à la Reine, datée de ce jour, en lui apprenant son désastre, étoit glaçante. Il lui disoit qu'*il marchoit aux ennemis, & qu'elle devoit s'attendre à leur défaite ou à un éternel adieu.*

An. 1683. *Tékéli* n'étoit point arrivé le matin du neuf, lorſque l'action s'engagea. Tout autre que le jeune Bacha auroit évité l'engagement, ou du moins ne l'auroit pas cherché. On aura peine à croire que vingt-ſix mille Turcs, tous Cavalerie & ſans canons, aient oſé défier cinquante mille Chrétiens qui ne manquoient d'aucune force, Infanterie, Cavalerie, Artillerie. Si c'étoit témérité, le jeune Bacha fit encore une faute plus conſidérable. Il ſe mit en bataille dans un cul-de-ſac, le Danube à ſa gauche, une chaîne de montagnes à ſa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que ſon pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ſes Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau déſeſpoir a réuſſi quelquefois : la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne aſſez profonde avec des intervalles médiocres, mais elle étoit ſoutenue de trois colomnes de quinze Eſcadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colomnes ſont difficiles à rompre, ſe rallient aiſément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Siliſtrie & celui de Caramanie, menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en promettoit une autre, étoit au centre.

L'Armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de son front, mêlée par distribution égale de troupes Allemandes & Polonoises, afin que les deux Nations pussent partager les dangers, & la gloire, s'il y en avoit à vaincre avec tant de supériorité. Le Roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le Duc de Lorraine au centre. An. 1683.

Les Chrétiens s'ébranloient pour charger: les Turcs plus prompts arriverent sur eux avec des hurlemens & une impétuosité qu'on ne peut décrire. Un torrent qui se précipite d'une montagne, n'est ni plus bruyant, ni plus rapide. On les reçoit avec une fermeté qui laisse chacun dans sa place, & avec un feu épouvantable qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour respirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de Frise qui couvroient les Bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils sont au moment de réussir, & dix fois on les repousse. Jamais Escadrons ne manœuvrerent avec plus de légéreté & de promptitude. C'est-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs.

Après tant de tentatives aussi audacieuses qu'inutiles, ils changent l'ordre de l'attaque. Jusqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche; ils entreprennent également sur le centre & sur la droite; & si un Corps est repoussé,

An. 1683. l'autre qui a repris haleine ſe ſignale par des efforts au-deſſus de la valeur ordinaire. Ce n'eſt point par le feu, c'eſt par l'arme blanche dans une mêlée complette qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût paru en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands riſques.

Le Bacha de Siliſtrie perce dans la gauche, ſon cheval eſt tué ſous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il ſe défend à terre, ſoutenu de quarante de ſes domeſtiques, qui deſcendent de cheval pour le couvrir de leurs ſabres. Jablonowski touché de cet héroïſme, crie, *qu'on ſauve ces braves gens*. Les Allemands les mettent en pieces. Le malheureux Bacha, livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & ſe rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de ſang eſt pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainſi dire, de ſes deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il ſe fait jour dans le centre: mais enfin bleſſé de deux coups de ſabre, & ſentant l'épuiſement de ſes Troupes, il penſe à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premieres diſpoſitions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de ſa Cavalerie pour le prendre en flanc & lui couper ſa retraite. On voyoit déjà ſur le pont les premiers qui ſe retiroient. L'Armée

Chrétienne poussant de grands cris à son An. 1683.
tour ; double le pas, se déploie en croissant, atteint l'ennemi.

Ce n'est plus qu'un amas de foudres qui tombent sur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont ; mais ce pont de batteaux, balayé par le canon, & surchargé, s'enfonce sous le poids. Les autres courent vers le Fort, mais le Fort regorge & les repousse. On en voit se jetter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux ; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'osent tenter ce chemin dangereux, restent sur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine mesure de courage comme de force. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment, se laissent égorger comme un troupeau sans défense. Tenant encore leurs armes, ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie : on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *amman*, pardon ; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Les Janissaires du Fort regardoient cette boucherie en attendant leur destinée. Ils faisoient tous les signes d'un ennemi qui se rend. Ils arboroient le drapeau blanc ; & dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les

An. 1683. manches de leurs chemiſes, qu'ils préſentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. Leur mort étoit écrite ſur leurs paliſſades, au deſſus deſquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes ſanglantes de leurs Freres. La rage qui les ſaiſit leur coûta de nouvelles larmes, qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janiſſaires, ſur le point d'être forcés lorſqu'ils offroient de ſe rendre, firent une décharge fort meurtriere. Ce fut un coup de déſeſpoir & leur dernier moment. L'Hiſtorien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait eſt vrai, tout ſe réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejetter ſur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat eſt bien diſcipliné, il n'eſt que brave. Des vingt-ſix mille Turcs qui combattirent, deux mille ſeulement ſe ſauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la ſeconde victoire, ſi la valeur ſuffiſoit, étoit du nombre.

Tékéli ſe préſenta ſur une hauteur lorſque le ſang ceſſoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pu arriver à tems. Il diſparut. Il n'étoit ni aſſez Chrétien, ni aſſez Turc: moyen ſûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus ſanglante du

du fiecle, tout étonnoit : un jeune Guerrier qui, fans avoir jamais commandé, ofoit fe commettre avec d'anciens Généraux & défier le Héros du tems. Vingt-fix mille Infideles en bataille rangée contre cinquante mille Chrétiens qui fe virent au moment d'être battus. Ces mêmes Infideles, plus que des hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. Des Chrétiens qui fe baignent, après la victoire, dans le fang de dix-huit mille hommes qui demandent grace : vérité que je voudrois fupprimer, fi la fidélité de l'Hiftoire le permettoit. An. 1683.

Cette victoire, qui donnoit aux Chrétiens le Fort de Barcan, fit changer le plan des opérations. On devoit affiéger Neuhaufel : on fe décida pour Strigonie, qui fe trouvoit affoiblie par la prife du Fort. Cette Ville que les Allemands appellent Gran, baignée par la rive droite du Danube, a fa citadelle fur un rocher très-élevé. Staremberg, pour reconnoître la place, en fit deux fois le tour au petit pas, à travers les boulets qui le couvroient de terre. On le loua beaucoup pour cette intrépidité : on ne dit pas un mot des Ingénieurs qui l'accompagnoient. Strigonie étoit abondamment pourvue, & on s'attendoit à une longue réfiftance. Point de Nations qui foutiennent un fiege avec plus d'opiniâtreté que

An. 1683. les Turcs ; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui se rend. Si cette pratique s'établissoit dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes si rapides. Cette loi sévere ne produisit pourtant pas son effet dans cette conjoncture. Le Bacha brûla les fauxbourgs & la basse Ville ; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ses conditions qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne ; & qu'il seroit conduit à Bude, lui & sa garnison.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Toussaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le suivre en Pologne pour mettre sa tête en sûreté. Le Musulman répondit que sa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il aimoit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette résignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Visir n'ayant pas le courage de secourir la Place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête sur l'Empereur Ferdinand I. Frere de Charles-Quint. Elle revenoit à ses Maîtres.

La saison s'avançoit ; & le Danube avoit fait périr plus de Polonois, que la guerre n'en avoit détruit dans trois ba-

tailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne se plaignoit déjà, donnent la dyssenterie aux Etrangers. Cette maladie enleva le Palatin de Volhynie, Siéniawski. C'est lui qui avoit marché le premier au secours de Vienne. Grand-Enseigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carriere. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même; & ce Fils eut le bonheur de trouver une épouse digne de lui. Elle avoit une si grande considération en Pologne, que Louis XIV. entretenoit une correspondance avec elle. An. 1683.

La prise de Strigonie termina la campagne, & les Armées se séparerent. Les Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient cent lieues à faire par un pays coupé de rivieres & de montagnes, infesté des mécontens de Hongrie, semé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs; & la derniere chaîne de montagnes qui sépare la haute Hongrie & la Pologne, ne présentoit en cette saison que des neiges, des glaces & des torrens, à travers lesquels il falloit se chercher un chemin. Ces montagnes que les Anciens appelloient *Carpates*, les gens du pays les nomment *Krapack*. On en étoit encore bien éloigné, & jusqu'à ce qu'on y parvînt, les difficultés s'accumuloient. Le troisieme jour de la marche, le

1683. les Turcs ; parce qu'ordinairement il y
ya de la vie du Bacha qui se rend. Si cette pratique s'établissoit dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes si rapides. Cette loi sévere ne produisit pourtant pas son effet dans cette conjoncture. Le Bacha brûla les fauxbourgs & la basse Ville ; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ses conditions qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne ; & qu'il seroit conduit à Bude, lui & sa garnison.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Toussaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha le suivre en Pologne pour mettre sa têt en sûreté. Le Musulman répondit qu sa vie étoit entre les mains de Dieu du Grand-Seigneur, & qu'il aimoit mie mourir par leur ordre que de vivre pa des Infideles. Cette résignation n'é pas difficile. On a cru que le Visir yant pas le courage de secourir la ce, lui avoit commandé de la ren Il y avoit cent quarante-trois ans q Grand Soliman en avoit fait la con sur l'Empereur Ferdinand I. Fre Charles - Quint. Elle revenoit Maîtres.

La saison s'avançoit ; & le Da voit fait périr plus de Polonois, guerre n'en avoit détruit dans

tailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne se plaignoit déjà, donnent la dyssenterie aux Etrangers. Cette maladie enleva le Palatin de Volhynie, Siéniawski. C'est lui qui avoit marché le premier au secours de Vienne. Grand-Enseigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carriere. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même; & ce Fils eut le bonheur de trouver une épouse digne de lui. Elle avoit une si grande considération en Pologne, que Louis XIV. entretenoit une correspondance avec elle. An. 1683.

La prise de Strigonie termina la campagne, & les Armées se séparerent. Les François, pour revoir leur Patrie, avoient [illegible] lieues à faire par un pays coupé de [illegible] & de montagnes, infesté des [illegible] de Hongrie, semé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs; à la [illegible] chaîne de montagnes qui [illegible] la haute Hongrie & la Pologne, [illegible]

An. 1683. Comte de Forgaſte, Seigneur Hongrois, du parti de Tékéli, ſuivi de quatre cens chevaux de ſes propres troupes, vint ſe rendre à Jean, en le ſuppliant de ſolliciter ſa grace auprès de l'Empereur: Jean l'obtint. Forgaſte voulut la mériter dans l'occaſion même. Il ſuivit l'Armée juſqu'aux Monts Carpates, courant ſans ceſſe ſur ſes compatriotes. Ceux-ci, plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dreſſerent une embuſcade, où toute ſa troupe fut taillée en pieces. Le Chef, qu'une double trahiſon avoit rendu ſi odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main: il ſe ſauva.

Si Jean n'avoit voulu faire que ſa route, il ſe ſeroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tékéli, qui vouloit toujours le ménager, auroit aiſément contenu ſes Hongrois; mais il vouloit marcher en conquérant, & ſoumettre à l'Empereur toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Epéries ſe défendit trois jours, Sabine un peu plus. Lévochi ouvrit ſes portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laiſſoit des garniſons dans toutes. L'exemple de Forgaſte, rentré en grace, ſéduiſoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanaï, beau-frere de Tékéli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque

chose pour eux de la Cour de Vienne, An. 1683.
parce qu'il y auroit eu du danger à lui tout refuser. Et dans le fait le service qu'il rendoit à l'Empereur par la force & la douceur de sa médiation, étoit bien plus grand que s'il lui eût livré les Rebelles; leur sang, que Vienne étoit toujours disposée à répandre, auroit nourri la révolte, & l'eût fortifiée des armes du désespoir.

La grace que le Comte Humanaï & quelques autres transfuges venoient d'obtenir, leur servit peu. Ils retomberent entre les mains de Tékéli, qui leur fit trancher la tête, sans épargner son beau-frere.

Jean traversa les Carpates au mois de Décembre, c'est-à-dire, au tems des plus grandes horreurs, dont ces montagnes sont hérissées; & il rentra en Pologne vers les fêtes de Noël. Il trouva sur les frontieres l'Armée de Lithuanie qui marchoit au secours de Vienne dès le mois de Juillet: étrange dissonance, lorsque dans un même Etat il y a deux Corps d'Armée qui n'obéissent pas au même Chef. La Reine attendoit son auguste Epoux à Cracovie: la victoire & l'amour conjugal, en l'embrassant, terminerent ses allarmes.

Ainsi finit cette fameuse campagne, le salut de Vienne & de l'Empire. Dans cette grande scene qui fixa les yeux de

An. 1683. l'Europe & de l'Asie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs services, ou dans la suite, eurent à se plaindre de l'ingratitude de Léopold.

Il refusa durement à l'Electeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de sa Maison. Il abandonna le fils, Auguste II. Roi de Pologne, aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de son regne il pensoit à mettre au ban de l'Empire, l'Electeur de Baviere; son Successeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potocki*, fît élever une pyramide à son fils sur le terrein de Vienne, que ce jeune Héros avoit arrosé de son sang.

Nous avons vu avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre sa Capitale. Il lui disputa encore quelques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris: ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hiver dans un pays qu'ils avoient sauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que son intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Léopold. Innocent XI. né son sujet, institua une fête, où l'on voyoit sur un Drapeau la figure de l'Empereur & la sienne: mais tout le monde ne parloit que de celle qu'on ne voyoit pas. La Reine Christi-

ne, alors à Rome, écrivoit au Vainqueur „ qu'il lui avoit fait ſentir pour An. 1683.
„ la premiere fois la paſſion de l'envie;
„ qu'elle lui envioit le titre glorieux de
„ Libérateur de la Chrétienté ".

La ſcene finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares dépoſé, quatre Bachas ſacrifiés d'abord après la journée de Vienne, ne ſuffiſoient pas pour appaiſer les cris de l'Empire Othoman. Tékéli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Conſtantinople. Kara-Muſtapha, chargé principalement des malheurs publics, accuſé même d'avoir voulu ſe former dans Vienne, & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut ſon arrêt à Belgrade. La réſignation Muſulmane étonne toutes les Religions, excepté la Japonoiſe. Il eſt écrit dans l'Alcoran, qu'*il n'y a point de martyre plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans.* Kara-Muſtapha ſe proſterna devant cet ordre de mort, le baiſa, embraſſa le Kiahia qui l'apportoit, tira de ſon ſein le Sceau de l'Empire qu'il remit à l'Aga des Janiſſaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l'étranglerent. Sa tête fut portée à Conſtantinople. Que ceux que la faveur éleve jettent les yeux ſur ce Viſir, & qu'ils tremblent d'être heureux.

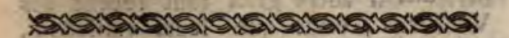
Tout le profit de l'expédition fut pour

An. 1683. Léopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans les interregnes, adressoient, *inclytæ Reipublicæ*, à la célebre République. La Cour de Vienne sur-tout étoit rigoureuse sur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, est devenue *Sérénissime:* mot vuide de sens, qui ne vaut certainement pas la célébrité: mais les mots dans l'étiquette des Cours sont au-dessus des choses.

Fin du sixieme Livre.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE VII.

JEAN passa l'hiver à Cracovie, où il reçut les félicitations de l'Europe. An. 1684. Mais aux yeux de la République il n'avoit rien fait, s'il ne reprenoit Kamnieck. C'étoit le vœu général dans toutes les Dietes. La conjoncture paroissoit favorable. Les Turcs étoient occupés en Hongrie avec les Impériaux qui venoient de mettre le siege devant Bude, & il leur naissoit de nouveaux ennemis. Les Moscovites & les Vénitiens demandoient à entrer dans la ligue. La Moscovie avoit fait, en différens tems, des pertes considérables en se mesurant avec les forces Othomanes. Venise se plaignoit aussi. Cette République, qui au commencement du cinquieme siecle n'étoit qu'une retraite de Pêcheurs & de quelques fugitifs, avoit fondé sa grandeur par terre & par mer sur son Commerce, & au tems des Croisades, au-

An. 1684. lieu de se consumer dans cette maladie épidémique, elle s'étoit enrichie par la conquête de l'Isle de Candie, du Péloponnese, & des meilleurs pays de la Grece. La Patrie des *Periclès*, des *Sophocle*, & des *Platon* auroit pu recouvrer quelque lustre; mais le Turc en chassant les Vénitiens, l'avoit replongée dans la barbarie. Un autre grief tout récent des Vénitiens, étoit que leurs vaisseaux, pendant le siege de Vienne, avoient été insultés dans le Port de Constantinople. Ils espéroient donc, ainsi que les Moscovites, réparer leurs pertes, en s'alliant avec Jean, dont la conduite & la valeur paroissoient enchaîner les succès. Leurs Ambassadeurs arrivés à Varsovie, traiterent avec lui, & en même tems avec l'Empereur, qui sembloit prédestiné à cueillir les principaux fruits de la ligue.

L'Armée Polonoise s'étoit affoiblie par ses victoires. Le Grand-Général Jablonowski n'avoit rien oublié pour la rétablir: mais, malgré ses soins, elle restoit moins forte que dans la campagne de Vienne. Elle regrettoit encore le Petit-Général *Sieniawski*. Celui qui prit sa place, André Potoçki, Castellan de Cracovie, la consola. Ce premier personnage dans le Sénat, se disposoit à devenir le premier dans l'Armée. Les Polonois joignirent les Lithuaniens sur la fin de Juillet. Ceux-ci n'avoient plus

à leur tête le Grand-Général Paç. La mort avoit fini son Généralat, & il laissoit à la Pologne des regrets que le Roi ne partageoit pas. On connoissoit d'autres *Paç*, parmi lesquels on auroit pu lui choisir un successeur ; mais Jean avoit résolu d'abaisser cette Maison. L'aîné des Sapiéha fut revêtu du suprême Commandement, & en même tems du Palatinat de Wilna. An. 1684.

Jean avoit toutes sortes de raisons apparentes pour se dispenser de faire cette campagne. Les travaux éclatans de la derniere & de tant d'autres, sembloient lui permettre un repos honorable. Le succès du siége qu'on alloit former avec des forces médiocres, étoit très-incertain. Les Maîtres du Monde choisissent ordinairement leur tems pour marcher à la gloire. Celle qui se présentoit, n'offroit rien d'assez éblouissant. Ce n'étoit plus contre Mahomet en personne, comme en 1672, que Jean alloit combattre. Ce n'étoit pas même contre un Grand-Visir, revêtu de toute la puissance du Sultan. C'étoit contre un simple Séraskier qui commandoit plus de Tartares que de Turcs. Un tel adversaire ne flattoit point l'orgueil du Trône; & enfin le Roi pouvoit confier l'expédition au Grand-Général Jablonowski, dont il connoissoit les talens, & qui auroit bien voulu faire quelque chose sans son Roi.

An. 1684 Tous ces motifs ne purent le retenir dans les plaisirs de Varsovie. Il se mit à la tête de l'Armée, & s'avança sur Jaslowiecz. C'étoit la seconde Ville de la Podolie, avant que les Turcs se fussent emparés de cette belle Province. Ils avoient brûlé la Ville, ne conservant que le Château : Château de défense extrêmement massif, composé de huit grosses tours, situé sur un rocher, dont la riviere de Janowf fait une presqu'isle. Au pied du rocher on voyoit une enceinte de murailles peu élevées avec plusieurs tours quarrées de la même hauteur. Ce fut principalement la bombe qui emporta ce Fort, où il y avoit cinq cens trente Janissaires & treize pieces de canon. Les objets hors de la vue grossissent au gré de l'imagination. Le bruit de cet exploit retentit dans toute l'Europe. A peine en eût-on parlé, sans le grand appareil qui l'environnoit, toutes les forces de la République en mouvement, la présence du Roi & de sa Cour; la Reine elle-même, témoin de ce premier succès, croyoit en partager la gloire. Son ame s'allumoit au feu guerrier de son époux. La campagne finit là pour elle.

Il s'agissoit de Kaminieck; ce n'étoit plus un amusement de Reine. Le Roi, continuant sa marche, côtoya le Niester, dans le dessein d'y jetter un pont, d'entrer dans la Moldavie, pour couper tou-

te communication des Turcs avec Kaminieck, & d'hiverner dans cette Province, au cas que la Place fît toute la défenſe dont elle étoit capable. Ce projet, qui ôtoit à la Place tout moyen de ſe rafraîchir, l'auroit tenue bloquée pour la réduire à ſe rendre dans ſix mois ſans effuſion de ſang : manœuvre trop humaine pour être glorieuſe. An. 1684.

La grande diligence de l'ennemi dérangea tout le plan. A peine commençoit-on à travailler au pont, que vingt mille Turcs, & un plus grand nombre de Tartares parurent ſur l'autre bord du fleuve. Mahomet avoit perdu dans la campagne de Vienne dix-ſept Bachas de mérite, il ne lui en reſtoit que trois de réputation. *Soliman* en étoit un ; né en Boſnie, Province qui nourrit des gens de tête, il cherchoit à ſe ſignaler pour monter au Viſiriat, que la ſuite des évémens lui donna. Au premier bruit de la marche du Roi, il s'étoit avancé dans la Moldavie & la Valaquie, où les deux Cantacuzenes régnoient, *Démétrius* & *Serban*. On les avoit vus Jouailliers à Conſtantinople, où un de leurs ancêtres avoit porté la Couronne Impériale. Serban avoit des qualités, mais il entretenoit des correſpondances ſuſpectes avec Vienne & Moſcou : *Je ſais tout*, lui dit Soliman, *tu ſeras obſervé*. L'autre, indigne de ſon nom, étoit un Prince foible, ſans talens, & peu propre à com-

An. 1654. mander dans un tems de crise; il le déposa & donna la Couronne de Moldavie à Cantémir, qu'il croyoit attaché aux intérêts de la Porte: c'étoit ce brave qui avoit sauvé les Sultanes devant Kaminieck. Après cet arrangement il se présentoit au Niester lorsqu'on l'en croyoit encore bien éloigné, & cette célérité fut soutenue d'une contenance ferme.

Il ne fut pas possible de jetter un pont en sa présence. Les Tartares n'en eurent pas besoin pour venir aux Polonois. Cette Nation que rien n'arrête, qui vit de peu, & qui sait tout souffrir, seroit encore la plus redoutable de la Terre, si elle avoit la Discipline Européenne. Telle qu'elle est, on craint plus ses ravages que ses armes. La Hongrie, en ce moment, se trouvoit très-heureuse d'en être débarrassée. Ils envelopperent l'Armée Polonoise, en la harcelant de tous côtés, sans vouloir engager une action, aussi prompts à fuir qu'à se présenter, toujours prêts à repasser le fleuve, s'ils s'y trouvoient forcés.

On voyoit parmi eux une Horde qui se distinguoit par l'audace & l'acharnement; c'étoit de ces Tartares *Lipka* qui avoient vécu sous les Loix de la Pologne en Lithuanie, & qui étoient retournés à leur origine par la Paix de Zurawno. Cet article du Traité fut plus funeste à la Pologne, qu'il ne lui parut d'abord. Elle perdoit des cultivateurs

& des Soldats qu'elle avoit inquiétés sur la Religion Mahométane; car malgré la Loi de tolérance établie dans la République, il se trouve quelquefois des zélés puissans qui abusent de leur pouvoir. Les persécutés devinrent ses ennemis les plus dangereux. Ils joignoient la ruse à la haine & au courage. Habitués en Lithuanie depuis trois siecles, rien ne les distinguoit plus des Polonois. Ils en conservoient l'habillement, les armes & la langue. Ils n'avoient perdu que ce qui auroit pu servir à les faire reconnoître, cette laideur naturelle aux Tartares, ces petits yeux, ce nez écrasé, ce teint basané, fruits du climat d'où ils étoient sortis. Polonois en tout, excepté dans le cœur, ils avoient surpris le Fort *Mienzibow*, d'où ils étendoient leur course dans la Russie Noire. Ils se glissoient avec facilité dans les Villages, dans les Châteaux de la Noblesse, dans les Maisons Religieuses, faisoient par-tout de grands dégats & beaucoup d'esclaves. L'occasion présente augmentoit leur ardeur. Ils entroient dans le camp Polonois de nuit, & quelquefois de jour; ils enlevoient des équipages, ils se mêloient aux Fourageurs & les sabroient. Il étoit défendu de leur faire quartier, mais on se trouvoit rarement dans le cas de cette sévérité. An. 1684.

Pendant cette petite guerre, qui ne laissoit pas de fatiguer les Polonois, les

An. 1684. Turcs, sur le bord opposé du fleuve, se contentoient d'empêcher le passage. Les deux Armées se regardoient sans décider. Un Tartare distingué, qui avoit été autrefois à la Cour de Pologne pour traiter de la rançon de son frere, cria qu'il souhaitoit de voir encore le grand Roi. Jean fit répondre qu'il lui enverroit non seulement une escorte, mais des ôtages. Le Tartare repliqua que sa seule parole valoit mieux que tous les ôtages, & qu'il viendroit le lendemain. On a ignoré ce qui rompit cette entrevue.

Cependant Kaminieck, l'objet de cette campagne, restoit à couvert; & l'Armée Polonoise souffroit beaucoup dans un pays entiérement désert. Lorsque Cuprogli, en 1672, avoit conquis la Podolie, Province si belle & si féconde alors, il avoit permis aux Polonois de se retirer avec tout ce qu'ils pourroient emporter avec eux. Ce n'étoit pas un ordre; mais il ne vouloit point de mécontens sous les loix de la Porte. La Noblesse, le Clergé & les Maisons Religieuses donnerent l'exemple de la retraite; le Peuple suivit: conduite peu sage pour une Province qui pouvoit espérer de rentrer un jour sous la domination Polonoise. Les vainqueurs brûlerent donc les Villes & les Villages désormais inutiles, & toute la Podolie n'existoit plus que dans la seule Ville de Kaminieck. Un seul terrein cultivé s'étendoit l'espace de trois

lieues

eues depuis les glacis de la Place jusqu'aux ruines de Zwanieck, Ville autrefois considérable. L'Armée Polonoise consomma tout ce qu'elle pût; le feu détruisit le reste jusqu'aux portes de Kaminieck. C'étoit faire du mal à l'ennemi, mais ce n'étoit pas le soumettre. An. 1684.

Un siege en forme d'une Place aussi forte où il y avoit une garnison de dix mille hommes, & en présence d'une Armée supérieure, devenoit impossible.

Jean voulut du moins élever une citadelle contre Kaminiek pour en préparer la chûte dans un tems plus favorable. Il choisit à une lieue de distance, un rocher isolé, baigné par la même riviere qui passe à Kaminieck, & peu éloigné du Niester. Il occupa son Infanterie & ses Dragons à le fortifier. Les Turcs ne virent pas ces travaux d'un œil tranquille; ils passerent le Niester pour les troubler. C'est ce que Jean souhaitoit, dans l'espérance d'amener une bataille; mais le Séraskier n'étoit pas de cet avis. Il se contenta d'escarmoucher sans cesse avec la Cavalerie Polonoise. Jean alloit souvent à lui, mais le Séraskier se retiroit incontinent sous le canon de la Place. Le Fort de la Trinité, (ce fut le nom de l'ouvrage qui s'élevoit.) s'acheva en six semaines. Ce Fort où l'on mit une garnison, incommoda beaucoup la Place tout le tems qu'elle resta encor au pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvoit

An. 1684. plus recevoir ſes convois qu'en tirant le ſabre.

La ſaiſon s'avançoit. Jean prit le parti de ſe rapprocher de Léopol, où la Reine l'attendoit; mais en ſe retirant, toujours aſſiégé par les Tartares, il tâcha de les attirer dans quelque piege où il pût les battre. Il les tenoit dans une gorge, mais les Généraux objecterent la fatigue de la marche & l'approche de la nuit. Ils propoſerent un Conſeil de Guerre au moment précieux qu'il falloit charger. Quelque grand qu'un Roi de Pologne ſoit dans la Guerre, il n'y eſt jamais abſolu. Les Tartares échapperent, & frémiſſant du danger qu'ils avoient couru, ils rallentirent leur pourſuite.

Cette campagne des Armées Chrétiennes ne reſſembloit pas à la précédente, qui avoit été couronnée par la Victoire. Les Moſcovites & les Vénitiens n'avoient encore rien tenté, & tandis que les Polonois manquoient Kaminieck, les Impériaux levoient le ſiege de Bude, après y avoir perdu vingt-huit mille hommes & cinq cens des meilleurs Officiers. Les aſſiégés, au milieu de leur joie, pleuroient leur Gouverneur tué ſur la breche, ce jeune Bacha qui avoit eu la gloire ſinguliere de battre le Roi Jean dans la plaine de Barcan. Il y avoit un mois que le ſiege étoit levé, lorſque Walſtein, Ambaſſadeur de Vienne, débitoit à la Cour de Pologne qu'on

avoit seulement renvoyé les malades & les blessés ; fausse politique qui se démasque bien vîte, & qui ne sert communément qu'à ôter la confiance des Alliés pour la suite d'une guerre. Le Duc de Lorraine & le Roi Jean venoient d'apprendre qu'avec de grands talens on n'est pas toujours heureux : c'étoit le Visir *Ibrahim* & le Séraskier de l'Armée de Kaminieck, *Soliman*, qui emportoient toute la gloire de cette campagne. Ce dernier préférant la prudence à l'éclat des batailles, avoit barré tous les projets de Jean. An. 1684.

Si on se rappelle que Kaminieck, outre le droit de conquête, droit si sacré dans le Code des Souverains, avoit encore été assurée aux Turcs par le Traité de Zurawno, on sent que la justice étoit de leur côté. Le succès y fut aussi : exemple sur lequel on ne doit pas toujours compter.

Jean, peu content de son expédition, pensa du moins à faire jouir la Pologne des biens de la paix, au milieu d'une guerre dont on ne prévoyoit pas la fin. Au-lieu d'aller aux amusemens de la Capitale, il n'abandonna plus les frontieres; & pendant qu'il contenoit les Tartares, milice toujours prête aux incursions, le Noble jouissoit de sa fortune, le Marchand faisoit son commerce, les Terres étoient cultivées, & le Paysan vivoit. La Cour regrettant peut-être les délices

An. 1684. de Varſovie, tâchoit de ſe conformer au Prince dans cette vie guerriere. Les Ambaſſadeurs le trouvoient toujours botté. Il en arriva un ſous un habit Religieux. Un Religieux, ſujet peu digne de l'Hiſtoire, peut cependant y trouver place, lorſqu'il entre dans les affaires d'Etat. C'étoit le Jéſuite *Vota*, Savoyard de naiſſance, Autrichien d'inclination. Sans avoir le caractere d'Ambaſſadeur, il en apportoit l'eſprit. Il ſe couvroit du titre ſpécieux de Miſſionnaire député par l'Empereur en Moſcovie pour la réunion des Schiſmatiques. Il en revenoit, en diſant que le Czar n'avoit pas voulu écouter la premiere ouverture; mais qu'il ſe flattoit que le Ciel lui déſilleroit les yeux dans un autre voyage. On eût dit qu'il ne faiſoit que paſſer à la Cour de Pologne. Il étoit tout propre à s'y faire retenir.

Les Rois qui regnent ont beſoin de délaſſement plus que les Sujets. Jean n'avoit pas le talent de s'amuſer des hiſtoriettes de Cour, ni de ce jargon élégant qui ſe joue ſur des riens, en laiſſant l'ame toujours vuide Il falloit à la ſienne des nourritures ſubſtantielles. Au milieu des travaux de la guerre il aimoit les Arts de la paix, la Muſique, la Peinture, la Poëſie, l'Éloquence. La Pologne peut-être auroit eu des *Lully*, des *le Brun*, des *Corneilles* & des *Boſſuet*, ſi ſon Regne avoit été moins agité de fac-

tions & de guerres. Il ſe repoſoit dans le ſein de l'Hiſtoire & des Sciences. En liſant, il avoit toujours le crayon à la main, & tous ſes coups de crayon ſur les marges étoient autant de traits de génie ou des remarques utiles. Qu'on me cite un grand homme qui n'ait pas aimé & protégé les Lettres, on l'aura trouvé dans les Annales des Tartares ou des Goths. Parlant cinq à ſix langues dès ſa jeuneſſe, il avoit encore appris l'Eſpagnol à cinquante ans. Tant de diſcours qu'il faiſoit au Sénat ou dans les Dietes, la plupart étoient en Latin, & le moyen dont on ſe ſervit pour engager Charles XII. enfant, à l'apprendre, fut de lui dire que le Héros de la Pologne le ſçavoit. An. 1684.

Le Jéſuite Vota, comme lui, outre les langues ſavantes, s'énonçoit facilement en François, en Allemand & en Italien. La Philoſophie ancienne & moderne, la connoiſſance des tems, des lieux & des Empires, les Religions, les Généalogies, mille anecdotes piquantes, gravées dans une mémoire heureuſe, tout cela, à quoi l'on fait peu d'attention dans la plupart des Cours, le rendoit intéreſſant aux yeux d'un Prince éclairé. Léopold avoit voulu le donner pour Précepteur à ſon fils, l'Archiduc Joſeph, mais il l'avoit jugé plus néceſſaire dans la négociation. Jean, mécontent de la Cour de Vienne, ſe refroidiſſoit dans la

An. 1684. ligue ; il falloit l'y conſerver. C'étoit le véritable objet de la miſſion du Jéſuite ; ſuccès plus facile que la converſion des Ruſſes. Un Négociateur ſans caractere a les coudées bien plus franches. Vota n'exigeoit rien & ſe prêtoit à tout, même aux plaiſanteries des Courtiſans. Avide du commerce des Grands & de leurs careſſes, il ne paroiſſoit point fâché lorſqu'elles lui manquoient. Avide ſur-tout de la confiance du Maître qui devenoit ſujet à des inſomnies, on l'a vu cent fois coucher ſur le parquet d'une antichambre pour être toujours à portée de charmer ſes ennuis. Souple & inſtruit, nourri dans la Politique Italienne, ſavant dans les maneges du Négociateur, il apportoit des talens. Il commença par être agréable, il finit par ſe rendre néceſſaire au point que les Ambaſſadeurs & les Miniſtres de Pologne ne perçoient dans le Cabinet de Jean que lorsqu'il leur en ouvroit la porte. Le Grand-Chambellan même qui, ſans être en Pologne une des ſix grandes Charges, a la belle prérogative d'entrer à toute heure, n'entroit plus avec la même facilité. Rien n'irrite plus les Grands, & ne jette plus de mépris ſur le gouvernement, que lorſqu'on voit le Cloître en crédit à la Cour. Un Palatin, Martin Matczinski, fit faire un tableau qui repréſentoit une longue Proceſſion, dont la marche étoit fermée par un Jéſuite qui battoit la meſure. Ce

Religieux étoit suivi d'un Roi: deux autres Jésuites tenoient devant lui un Livre de Musique sur lequel il paroissoit fort attentif. An. 1684.

Vota n'indisposoit pas seulement les Polonois. Il donna des ombrages à Versailles; car si Léopold vouloit retenir Jean dans la ligue, Louis XIV. aspiroit à l'en détacher. Le Marquis de Béthune arriva, non plus avec le titre d'Ambassadeur, comme autrefois, mais sous prétexte de venir faire sa cour à la Reine sa belle-sœur. Il venoit pour détruire ce que le Jésuite édifioit.

Il y avoit long-tems que la Pologne n'avoit vu la Cour de ses Rois aussi brillante: des Seigneurs étrangers qui voyageoient pour la connoître, des Ambassadeurs extraordinaires qui venoient former des alliances, de jeunes Princes qui vouloient apprendre la guerre sous un Héros, des Savans même qui cherchent toujours les Rois instruits. Jean étoit digne de les entendre: c'étoit surtout à sa table. Il aimoit tous les plaisirs de la société, mais assaisonnés par la saine Philosophie, sans laquelle la société n'a point de charmes durables. L'instruction en tout genre avoit coûté à Jean beaucoup d'application, de réflexions & de veilles. Il en cueilloit les fruits dont la douceur étoit souvent mêlée d'amertume. C'est la condition des

choſes humaines, quel que ſoit le rôle que l'on joue.

An. 1685. La Diete dont je vais rendre compte, l'aigrit à l'excès. Il l'indiqua à Varſovie pour le mois de Février. La Loi la vouloit à Grodno en Lithuanie. Jean avoit expliqué dans les Univerſaux la raiſon de cette infraction, fondée ſur le grand éloignement de Grodno aux frontieres, où il ſeroit impoſſible d'arriver à tems pour entrer en campagne. Les Lithuaniens peu touchés de cette raiſon s'aſſemblerent entr'eux à Grodno, créerent un Sénat & une Chambre des Nonces, tandis que les Polonois ſe rendoient à Varſovie. Ce ſchiſme pouvoit déchirer la République. Il y eut un mois de négociation. Jean fit propoſer à l'aſſemblée de Grodno de faire élire un Lithuanien pour Maréchal de la Diete, & de donner le nom de Diete de Grodno au Conſeil de la Nation tenu à Varſovie. Les Lithuaniens conſentirent. C'eſt ainſi que la politique concilie quelquefois les hommes par des mots en place des choſes.

La Diete de Grodno s'ouvrit donc à Varſovie, mais la paix n'y régna pas. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, *Paç*, étoit mort depuis peu. Un autre Paç (*a*), qui avoit déjà vu le Grand-Généralat ſortir de ſa Maiſon pour honorer

(*a*) Paul-Michel, Staroſte de Samogitie, le ſeul Staroſte qui ait place au Sénat.

celle des *Sapieha*, s'étoit flatté du moins An. 1685.
d'obtenir cette autre dépouille. Il eſt vrai que Jean qui commençoit à craindre de trop élever les Sapieha, les avoit oubliés en cette occaſion, mais ce n'étoit point en faveur de Paç. Il avoit nommé à cette place éminente *Oginski*, Palatin de Troki; & cela dans un Conſeil Privé à Javorow, Lieu de plaiſance qui lui appartenoit dans la Ruſſie Rouge. Cette nomination étoit illégale. Elle auroit dû ſe faire en pleine Diete; uſage ſalutaire, parce qu'un Roi craint bien plus de faire un mauvais choix en face de la Nation, que vis-à-vis de ſes Complaiſans & de ſes Miniſtres.

Cette diſcuſſion fermenta parmi les Lithuaniens. Les uns rejettant Oginski, demandoient un autre Chancelier. Tous vouloient du moins une nouvelle nomination du même; & qu'il prêtât ſerment à la Diete, afin de conſerver le reſpect qui étoit dû à la Loi. Paç, comme le plus intéreſſé, fut le plus véhément. Son éloquence fut ſi audacieuſe, que le Roi s'oubliant encore plus que lui, porta la main ſur la poignée de ſon ſabre, & le tirant à moitié, lui dit: *Ne m'obligez pas à vous faire ſentir la peſanteur de mon bras.* Paç, le moins patient des hommes & le plus haut, répondit par un geſte pareil, qu'il accompagna de ces paroles: *Souvenez-vous qu'au tems de notre égalité vous avez ſenti vous-même*

An. 1685. *ce que je savois faire en ce genre.* Réponse qui faisoit allusion à un combat singulier où ils s'étoient mesurés dans leur jeunesse, ou peut-être à quelque Diétine où ils avoient argumenté à coups de sabre.

Quand on se représente cette scene publique entre le Roi & le sujet, on frémit de l'audace du sujet : malheur aux Nations libres qui ne savent pas distinguer la liberté de la licence !

La Séance continua, & toujours dans la même obstination des esprits contre la volonté du Roi. Il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé. On lui opposoit le bouclier de la Loi avec lequel il avoit fait reculer autrefois le Roi Michel son prédécesseur : mais emporté par le pouvoir Souverain, il ne pouvoit se résoudre à reculer lui-même. Ce n'est pas qu'il ne connût les Loix, & ordinairement il les respectoit. C'étoit la Reine qui, abusant de la tendresse conjugale, l'avoit jetté dans ce précipice. Elle imagina un moyen de l'en tirer. Elle fit demander aux Nonces Lithuaniens par quelle autorité leurs Diétines préliminaires à la Diete avoient été convoquées ; & comme ils ne purent disconvenir que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chancelier dont ils contestoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces si ce Magistrat n'étoit pas légitime. Les Nonces

vouloient rester Nonces. Quand on An. 1685. prend les hommes par leur intérêt, on est sûr de réussir. La contestation alloit finir à la satisfaction du Roi : mais Oginski, saisissant ce moment où les volontés se rapprochoient, voulut, pour rendre sa nomination plus stable, prêter un nouveau serment à la République ; ce qui déplut à la Cour.

La Reine montra encore dans cette Diete ce que peut la ruse où la force manque. La Charge de Vice-Chancelier du Royaume étoit vacante ; elle vouloit en revêtir l'Evêque de Varmie (*a*), *Radziowski*, parent du Roi. Les deux places étoient incompatibles selon les Loix. Elle fit déclarer l'Evêché vacant ; & Radziowski, quelques jours après, se retrouva Evêque de Varmie & Vice-Chancelier. La Loi étoit éludée. Mais tout cela indisposoit une Nation qui aime mieux ses Loix que ses Rois. Au reste, la place dont il étoit question, seroit à peine regardée par un homme de qualité dans d'autres Etats de l'Europe. Radziowski étoit cependant proche parent du Roi ; c'est qu'en Pologne tout ce qui a rapport à la grande administration publique n'est au-dessous de personne.

(*a*) Varmie est une Province enclavée dans la Prusse. La Ville Episcopale est Hiersberg. L'Evêque prend le nom de la Province dont il est Prince Souverain, comme Chef du Chapitre dans lequel réside la Souveraineté.

An. 1685. Il y avoit une négociation épineuſe avec la France, qu'il falloit enfin terminer. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Vitry, avoit été inſulté dans ſon Hôtel. Des Domeſtiques qu'on voulut faire paſſer pour yvres, (ils l'étoient peut-être) y avoient tiré quelques coups de piſtolet. Jean ne ſe preſſoit pas de réparer l'outrage. Louis XIV. qui, pour de pareilles inſultes, avoit obligé l'Eſpagne, Rome & la République de Genes à des ſatisfactions ſolemnelles, en vouloit une de la Pologne. Le Marquis de Béthune, chargé ſecrettement de la pourſuivre, eut beaucoup à travailler. Il avoit affaire à des Républicains. Point de Grand qui voulût ſe prêter au perſonnage de l'excuſe. Il s'en trouva un enfin. Ce fut le Grand-Chancelier de la Couronne, *Wielopolsky*, qui avoit épouſé une Sœur de la Reine. Il fut reçu à Fontainebleau avec pompe, comblé de marques d'eſtime, & il emporta dans ſa Patrie le portrait du Monarque François enrichi de diamans. Tout cela donnoit du goût pour l'excuſe à quelques Particuliers, mais la République ſe croyoit humiliée.

La campagne qui s'ouvroit, fit diverſion à ce mécontentement. Jean dans un Conſeil reprit le projet de l'année précédente; c'eſt-à-dire, d'entrer dans la Moldavie pour forcer le Hoſpodar à ſe déclarer en faveur de la Pologne, &

ſe ſervir avantageuſement de lui pour ſoumettre Kaminieck. Le recouvrement de ce boulevard auroit fait oublier à la Nation tous les maux d'une guerre ſi longue. L'Armée s'aſſembloit déjà. Une maladie arrêta le Roi. La Cour de Vienne y trouva du myſtere. Elle crut que le Marquis de Béthune l'emportoit ſur ſon Jéſuite, & que Jean vouloit rendre ſa diverſion moins redoutable aux Turcs, en ne ſe mettant pas à la tête des troupes. Vienne ſe trompa, la maladie étoit réelle. An. 1685.

Le Grand-Général Jablonowski ſe chargea volontiers des événemens; car toutes les fois qu'un Roi, tel que Jean, commandoit, il étoit tout naturel à l'Europe de ne voir que lui, & les Généraux s'étoient plaints plus d'une fois qu'il leur ôtoit tout l'honneur des expéditions.

Tandis que l'Armée marchoit, Jean reçut une nouvelle qui le conſterna. L'Archiducheſſe, promiſe par Léopold au Prince Jaques, épouſoit l'Electeur de Baviere; & il auguroit de-là ce qu'il devoit attendre de l'autre promeſſe qui regardoit l'aſſurance de la Couronne de Pologne dans ſa Maiſon par les intrigues, l'argent & la puiſſance de la Cour de Vienne. Naturellement vif & bouillant il ſe fit violence pour diſſimuler juſqu'à la fin de la campagne, & prendre ſon parti ſelon le tems. Jablonowski avoit dans ſon Armée quelques François

An. 1685. qui venoient apprendre le métier de la Guerre. Le Marquis de Souvré, second fils de Mr. de Louvois, en étoit un. L'apprentiſſage fut dur. Le Grand Général, au-lieu de tenter le paſſage du Nieſter à la hauteur de Choczin, comme le Roi avoit fait dans la campagne derniere, ſans y pouvoir réuſſir, paſſa le fleuve en remontant vers la ſource à Halicz (*a*); & il entra par la Pokucie dans la Bucovine, Forêt de trente lieues de longueur ſur autant de largeur, depuis les Monts Carpates juſqu'au Nieſter. Avant les guerres des Turcs & des Polonois, elle étoit peuplée & cultivée dans les vuides que l'on voit encore. Si on y joint la Pokucie & la Podolie, Provinces limitrophes, on a près de cent lieues de ruines, monumens déplorables de la fureur des hommes qui ne peuvent ſe ſouffrir ſur une terre où ils ont ſi peu de tems à reſter. Une branche détachée des Carpates s'avance dans la Bucovine, & y verſe des eaux abondantes. Les rivieres, les marais & la montagne y forment des défilés extrêmement difficiles.

L'Armée avoit déjà franchi les deux tiers de la Forêt, & campoit ſur un terrein découvert, lorſque les coureurs vinrent annoncer que l'ennemi paroiſſoit. On entendit bien-tôt les gros tambours

(*a*) Cette Ville autrefois conſidérable & Capitale du Royaume d'Halicz, eſt à préſent très-petite avec un Château fort ſur le Fleuve.

des Janissaires, doubles des nôtres en tout sens. Ils les battent par les deux bouts, de la main droite avec la baguette ordinaire, & de la gauche avec une houssine. De jeunes gens accompagnent avec deux especes d'assiette d'un métal fort sonore, qu'ils frappent en cadence l'une contre l'autre. Ce mêlange forme un bruit de guerre très-éclatant. An. 1685.

Les deux Armées se mirent en bataille, un défilé entre deux. La partie n'étoit pas égale. Quarante mille Turcs & autant de Tartares devoient écraser trente mille Polonois. Ceux-ci n'osoient passer le défilé devant cette multitude; mais ils souhaitoient qu'elle le passât pour en venir aux mains. Le Séraskier Soliman avoit un autre projet. Il éleva des redoutes sur le bord du défilé avec des lignes pour joindre les ouvrages. Il détacha trente mille Tartares pour s'emparer des derrieres par où les Polonois pouvoient se retirer. Des abbatis d'arbres embarasserent tous ces passages, déjà très-difficiles par eux-mêmes. Les Tartares s'étoient dérobés insensiblement à la faveur des bois & de la nuit, en sorte que les Polonois ne s'apperçurent de leur situation qu'au moment du désespoir. Une Armée en face, une autre derriere, une riviere bordée de rochers sur la droite, (le Pruth,) des marais & un côteau fort élevé sur la gauche, côteau que l'ennemi occupoit: c'étoient

An. 1685. des *Fourches Caudines* où Soliman comptoit bien les faire passer sous le joug. Chaque jour consumoit les vivres & augmentoit la terreur. Quelques Soldats encore plus effrayés que les autres passerent le Pruth, gagnerent à toutes jambes la frontiere où ils répandirent l'allarme, en criant que tout étoit perdu. La consternation fut générale. On voyoit déjà les Tartares où ils n'étoient pas. Les habitans de la campagne se sauvoient dans les Villes, & les Villes s'attendoient à être forcées. Ce bruit grossissant comme un torrent, parvint jusqu'au Roi qui rétablissoit sa santé à Zolkiew, non loin de la frontiere. Encore foible il se mit à la tête de la Noblesse des Provinces voisines & de quelques troupes Lithuaniennes, qui, venant de fort loin, n'avoient pu joindre l'Armée. Il n'eut pas le tems d'arriver à la catastrophe.

Jablonowski, après quinze jours, sentant encore plus toute l'horreur de sa situation, tant de braves gens qui n'avoient à choisir que la mort ou l'esclavage, sa Patrie sans Armée, son nom sans gloire, fit un mouvement qui mit un grand Bois entre l'ennemi & lui. Ce n'étoit encore rien. Dans cette nouvelle position, il imagina une retraite qui paroissoit impratiquable. Il avoit à dos un Bois d'aunes, dont le fond étoit un marais tout propre à engloutir hommes & chevaux. Il fit prendre la coignée; les

les arbres tomberent à côté les uns des autres, les branchages par dessus; deux ponts s'établirent à passer cinq chariots de front. Les équipages commencerent à défiler à l'entrée de la nuit du 8 au 9 Octobre. La Cavalerie les suivit de près. Il n'en restoit que quinze Escadrons à passer lorsque le jour parut. L'Infanterie & les Dragons avec une partie du canon fermoient la retraite. Cette arriere-garde étoit commandée par un homme qu'on ne surprenoit jamais. C'étoit Konski, ce Général d'Artillerie, que la bataille de Vienne avoit déjà tant illustré. Il avoit tenu son Infanterie & ses Dragons en bataille toute la nuit An. 1683.

Les Turcs déboucherent du grand Bois qui faisoit face aux Polonois. Ce fut d'abord de la Cavalerie qui vint charger avec son impétuosité ordinaire; mais elle fut si maltraitée qu'elle rentra dans le Bois pour laisser le champ de bataille à d'autres Escadrons tout frais. Ces charges de Cavalerie, réitérées dix à douze fois, se succédoient si rapidement, qu'à peine les Polonois avoient-ils le tems de recharger. Les hommes & les chevaux tomboient de part & d'autre, & le carnage ne faisoit que commencer. Les combattans avoient peut-être besoin d'un ame plus ferme que dans un pays découvert. L'éloignement des terres habitées, la Forêt qui obscurcissoit le jour, les cris

An. 1685. des Tartares & des Turcs mêlés au bruit du canon, que la nature du lieu enfloit & multiplioit, tout redoubloit l'horreur de cette vaste solitude, où les bêtes sauvages étoient moins cruelles que les hommes.

Il y eut quelques minutes d'inaction. Les Janissaires, qui n'avoient pas encore combattu, se flattoient de terminer en se baignant dans le sang. Le Cavalerie qui les soutenoit, frémissoit de tant de résistance de la part d'une petite troupe. C'est ici où les Polonois invoquerent le désespoir, souvent plus actif que la gloire même. L'arme à feu n'étoit plus comptée. Le sabre du côté des Turcs & la hache-d'armes dans les mains Polonoises, alloient décider. La Cavalerie de la République, comme celle de toutes les Nations se sert du sabre. L'Infanterie & les Dragons se battoient avec la hache-d'armes: les Romains en faisoient usage; fer extrêmement tranchant, avec un manche long de cinq pieds; non seulement tranchant, mais pointant. Jamais peut-être on n'inventa une arme plus meurtriere dans une mêlée. Le Soldat s'en servant à deux mains, faisoit sauter autant de bras & de têtes qu'il en pouvoit atteindre. La tête même d'un cheval se partageoit sous le coup. On dit que dans la fameuse victoire que *Procope le rasé*, successeur de Zisca, gagna contre l'Empereur Sigismond, au quinzieme siecle, ses Soldats se servirent de

ces ſortes de haches, nouveauté qui leur An. 1685.
donna la victoire. Ce fut auſſi avec cette arme que les Polonois triompherent. Il y eut de part & d'autre autant de fureur que de bravoure: plus de conduite du côté des Polonois. Les Janiſſaires, perdant plus qu'eux, furent enfin obligés de regagner le Bois, & le combat finit. Onze à douze mille hommes s'étoient battus pendant dix heures contre quarante mille.

Sans parler du courage, trois choſes avoient ſauvé la petite Armée. D'abord le terrein, qui ne permit pas aux Turcs de préſenter un front plus étendu que celui des Polonois: enſuite la mal-adreſſe du Général de l'Artillerie Turque, qui, au lieu d'amener ſon canon ſur le bord du Bois d'où il auroit foudroyé l'ennemi, s'aviſa de le placer ſur un côteau fort élevé. Le canon pointé du haut en bas, ſi le boulet touchoit, il entroit d'abord en terre, & ne faiſoit aucun bond; mais ces avantages devenoient inutiles ſans la capacité de Konski. Il avoit couvert ſes Bataillons de chevaux-de-friſe; il s'étoit fait un rempart de chariots; il avoit placé ſon canon au point du plus grand effet. Tous les Corps ſe ſoutenoient les uns les autres, comme les baſtions d'une fortereſſe mobile. On eût dit que toute cette arriere-garde n'étoit qu'un ſeul Bataillon qui faiſoit des évolutions dans un camp de plaiſir.

An. 1615. Le peu de Cavalerie qui ſe trouvoit-là, ſans être ſous ſes ordres, s'y livra d'auſſi bonne grace que l'Infanterie & les Dragons. Jamais perſonne n'eut une valeur plus froide. L'Officier & le Soldat lui crioient de ſe ménager pour le ſalut général: *Je ne ſuis pas bleſſé*, répondoit-il, *& j'en vois parmi vous qui combattent avec des bleſſures.* Cette journée laiſſa dans la Nation une ſi haute idée de lui, qu'à la mort du Roi *Jean* elle le mit au rang des Candidats pour le Trône, où ſes vertus civiles le portoient auſſi. Il ſe contenta de vivre & de mourir premier Sénateur. Les lauriers dont il venoit de ſe couronner, ne ſe flétriront jamais.

La nuit approchoit. L'ennemi ne reparoiſſant plus, la retraite s'acheva. On rejoignit la Cavalerie, qui, pendant toute l'action, s'étoit tenue en bataille dans une petite plaine au-delà du Bois d'aunes, toujours expoſée à être attaquée par les Tartares qui l'obſervoient. Au reſte ſi Konski avoit l'honneur de cette fameuſe retraite, Jablonowski avoit celui de l'avoir imaginée, lorſqu'elle paroiſſoit impoſſible.

L'Armée, en ſe retirant, trouva d'abord devant elle ce foſſé ſi connu, que l'Empereur Trajan fit creuſer lorſqu'il ſoumit les Daces (*a*). L'ouvrage s'étend depuis les Carpates juſqu'au Nieſter,

(*a*) Aujourd'hui Hongrois, Valaques & Moldaves.

en traverſant la Bucovine. C'étoit une borne de l'Empire Romain du côté des Sarmates, & Trajan ſembloit dire à ſes Succeſſeurs : *Ne la paſſez pas.* An. 1685.

A peine fut-on au-delà que l'ennemi reparut comme pour tenter une action déciſive. Les Polonois, encouragés par le ſuccès, revinrent au foſſé & ſe formerent en bataille. Ils n'eurent à eſſuyer que du canon, auquel ils répondirent par le leur. Tous les jours que l'on employa encore à ſortir de la Bucovine, reſſemblerent, ou peu s'en fallut, à celui-là. On alloit de défilé en défilé, ſuivi, harcelé ſans ceſſe, mais ſans être battu. La fin de la Forêt termina la pourſuite.

Néanmoins Jablonowski tint encore la campagne pendant trois ſemaines, pour empêcher les incurſions des Tartares, qui dûrent être fort mécontens. Le butin eſt l'unique ſolde qu'ils reçoivent du Grand-Seigneur : ils retournerent les mains vuides pour être traités par leurs femmes de lâches, d'hommes efféminés & indignes de porter les armes : humiliation domeſtique qu'ils redoutent plus que les dangers de la guerre.

Les armes Polonoiſes remportoient beaucoup de gloire, mais nul avantage. Le Moldave n'étoit point ſoumis. Kaminieck reſtoit aux Turcs. Tout l'objet de l'armement étoit manqué.

Il n'en alloit pas de même des autres

An. 1685. Puiſſances de la Ligue Chrétienne. Tandis que la Pologne occupoit une partie des forces Othomanes, le célebre *Francesco Morosini* attaquoit l'ennemi commun dans la Grece. On l'avoit accuſé en plein Sénat d'avoir trahi Veniſe, en capitulant pour la Ville de Candie. Ces accuſations, quelquefois injuſtes, conſervoient les Grecs & les Romains dans la vertu. L'accuſé avoit été défendu avec véhémence, & il ſe juſtifioit encore mieux en prenant la Morée, ce pays autrefois ſi fameux ſous le nom de Péloponneſe, lorſque Corinthe, Argos, Sparte produiſoient des hommes. Veniſe, à l'imitation des vrais Romains, appella ſon Héros *le Péloponnéſiaque.*

Vienne gagnoit encore plus que Veniſe. Le Duc de Lorraine avoit battu devant Strigonie le Viſir Ibrahim, Général d'un plus grand mérite que ſon prédéceſſeur Kara-Muſtapha, ſans être plus heureux. Neuhauſel, l'un des boulevarts de l'Empire Turc en Hongrie, fut emporté d'aſſaut. Il s'y paſſa des excès de barbarie, que les Turcs reprocheront éternellement aux Chrétiens. De toute cette malheureuſe Ville il ne reſta qu'une trentaine de Janiſſaires, qui s'étoient cachés lorſqu'ils virent que tout étoit perdu. Le Kiaïa qui les commandoit, fut mené à Vienne, où, après avoir tenté ſans ſuccès de forcer ſa Garde, il ſe tua d'un coup de piſtolet. Sur

la fin de l'assaut, que la Ville ne repoussoit plus, on n'épargna pas même les Esclaves Chrétiens que les Assiégés avoient forcés à prendre les armes. Les premiers Guerriers qui s'aviserent d'avaler leur or, ont occasionné bien des forfaits pour la suite des siecles. On voyoit les femmes de l'armée Allemande éventrer des Turcs encore palpitans pour chercher la fortune dans leurs entrailles. Des Princes François (*a*), qui s'étoient échappés de la Cour de Louis XIV. pour faire cette campagne, en remporterent autant d'horreur que de gloire. L'Abbé de Savoie, qui renonçoit à la France, ne revint pas avec eux. Il commençoit alors cette belle carriere qui l'a immortalise sous le nom de Prince Eugene. An. 1685.

Jean achevoit de rétablir sa santé à Zolkiew, non en s'abandonnant à ces ménagemens outrés qui entretiennent la foiblesse, mais en se livrant à l'exercice de la chasse. On a toujours dit que la chasse est l'image de la guerre. Cette image, en Europe, est assez généralement petite. La Pologne l'aggrandit à l'exemple de l'Asie, où les Souverains chassent avec une Armée. Jean entretenoit cinq cens Janissaires, vrais Turcs, pris dans les combats, conservant leurs armes & leurs vêtemens. On leur mar-

(*a*) Les Princes de Conti, de la Roche-sur-Yon, & de Turenne, celui qui fut tué à la bataille de Steinkerque.

An. 1685. quoit une enceinte dans une Forêt; ils tendoient les filets en laiſſant une ouverture qui répondoit à la plaine. Des chiens tenus en leſſe formoient un croiſſant à une aſſez grande diſtance. Derriere eux, le Roi, les Veneurs & les curieux décrivoient une même ligne. Le ſignal donné, d'autres chiens perçoient dans la Forêt, & chaſſoient indifféremment tout ce qui ſe rencontroit. Bientôt on voyoit ſortir des Cerfs, des Elans, des *Aurox*, Taureaux ſauvages d'une beauté, d'une force & d'une fierté ſinguliere, des Loups-Cerviers, des Sangliers, des Ours, & chaque eſpece de chiens attaquoit la bête qui lui étoit propre. La bête ne pouvoit ni rentrer dans la Forêt, ni s'arrêter aux filets, parce que les Janiſſaires y veilloient. Les Veneurs ne ſe mêloient du combat que lorſque les chiens étoient trop foibles. Cette multitude d'hommes, de chevaux, de chiens & d'animaux ſauvages, le bruit des cors, la variété des combats, tout cet appareil de guerre, orné d'une magnificence convenable, étonnoit les curieux du Midi; & la République ne murmuroit point de cette dépenſe, parce qu'elle n'étoit point à ſa charge.

An. 1686. La Chaſſe ne fut pas le ſeul amuſement du Prince. Comme la Nation ne s'aſſembloit pas cette année, & qu'il étoit incertain ſi elle reprendroit les ar-

mes, il avoit du loisir. Une Nation jouit, lorsqu'un Roi laborieux se délasse. Il se livra au plaisir de bâtir. Il choisit une situation charmante sur les bords de la Vistule, à deux lieues de Varsovie. Villanow sortit de terre, & l'Architecture de l'Italie vint embellir le Nord. Jean se plaisoit à voir élever cet édifice, sans oublier son ressentiment contre Léopold. Il éclata, prêt à quitter la ligue. Léopold sentit qu'il falloit lui présenter quelque nouvel appât pour l'y retenir. Il lui fit proposer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie pour en mettre la Souveraineté dans sa Maison, lui promettant un Corps de Troupes Allemandes, qui s'avanceroit des bords du Danube pour lui prêter la main. Ces deux Provinces Chrétiennes, autrefois dépendantes du Royaume de Hongrie, sont devenues de véritables Fiefs de l'Empire Turc sous le victorieux Soliman. Ses successeurs en vendent la Principauté au plus offrant. Le Hospodar Duca, qui est mort prisonnier en Pologne, avoit été domestique d'un Marchand d'Yassi, avant que d'être assez riche pour se faire Prince. La Valaquie a eu aussi des Hospodars dont la naissance ne valoit pas mieux. Cette double Couronne tentoit Jean. An. 1686.

D'un autre côté Mahomet, qui essuyoit perte sur perte, lui fit offrir, pour le détacher de la ligue, la restitution de

An. 1686. Kaminieck avec des sommes considér
bles pour dédommager la Pologne d
frais d'une guerre si longue.

Jean, placé entre la République &
Maison, ne fut pas assez grand pour fai
un bon choix. Entraîné par les insinu
tions du Jésuite Vota, par les sollicit
tions de la Reine, & par la voix du san
il se détermina pour sa Maison, laissa
à la fortune les intérêts de la Pologn
Il colora pourtant son expédition du bea
prétexte de ne conquérir que pour elle
& de lui rendre Kaminieck avec plus d
gloire en coupant tous les secours que
Place ne recevoit que par la Moldavie.

Il y avoit longtems que la Pologn
n'avoit vu une Armée aussi belle & aus
nombreuse. Elle approchoit de quarant
mille combattans. Les Généraux avoien
bien servi le Roi, ce qui ne leur arriv
pas toujours. Le Prince Jaques, rega
dant déjà un Trône qu'il falloit mériter
tâchoit de se faire un nom, en partagean
les travaux de la guerre, & c'étoit pou
lui qu'on alloit conquérir: projet qui n'é
toit su que de peu de personnes; car l
multitude, Officiers ou Soldat, ignor
toujours pourquoi elle se bat, & ne s'en
bat pas moins bien.

Les difficultés effrayantes qu'on avoi
éprouvées dans la derniere campagne
dont celle-ci étoit une répétition, n'em
pêcherent pas de reprendre la mêm
route. La seule différence que Jean

mit, ce fut d'établir en marchant, des postes fortifiés de distance en distance depuis la frontiere de Pologne jusqu'à la capitale de la Moldavie. Ces Forts avoient pour objet d'assurer les Couriers & les Convois qui devoient arriver de si loin. An. 1686.

Quand l'Armée traversa la Buçovine, où elle s'étoit vue au moment de périr dans la campagne précédente, on jetta des ponts sur tous les passages qui pouvoient retarder la marche ou empêcher le retour. On se trouva sur ce théâtre de sang où Konski avoit si bien mérité de la République, & où il reçut encore les remercîmens du Roi & de l'Armée. On y voyoit encore des tas d'ossemens qui rappelloient à l'un son ami, à l'autre son frere ou son pere, & qui faisoient souhaiter l'occasion de les venger. Le Roi s'assura de ce défilé par une redoute bien palissadée & garnie de troupes. De-là, poursuivant sa marche en côtoyant le Pruth, il entra dans les vastes plaines de la Moldavie. C'étoit au mois de Juillet. L'Armée y souffrit excessivement de la chaleur. Le Ciel, depuis trois ans, refusoit de la pluie à ce climat, déjà chaud par lui-même. Les étangs & les lacs étoient presque à sec. Le Bahilouf, riviere grande comme la Marne, n'avoit plus de cours. Les terreins marécageux montroient des crevasses qu'on auroit prises pour des gou-

An. 1686. tres. Mais un phénomene étonnoit. La terre, malgré cette aridité, étoit couverte d'une herbe haute de deux pieds, très-épaisse & excellente. On n'y appercevoit point de troupeaux. Il y en avoit eu autrefois, parce qu'il y avoit eu des hommes: mais la guerre, ce métier si glorieux, avoit tout détruit. On ne trouvoit que des Villes dont les ruines hérissées de chardons & d'orties, servoient de retraite aux serpens. Telles étoient *Pérérita*, *Chocava*, *Sorock*, *Stefanouf*, *Felki*, *Gallaez*, & beaucoup d'autres. La plupart devinrent des Places d'armes pour favoriser l'expédition. On comprend quelle devoit être la difficulté de vivre dans un Pays sans habitans & sans culture. Les Armées du cœur de l'Europe devroient demander à celles du Nord comment elles font pour subsister par-tout. Cela suppose un grand ordre dans les Convois, une grande sobriété dans l'Officier & le Soldat, beaucoup de modestie dans les équipages qui embarrassent & affament une Armée. Entre deux Nations qui se font la guerre, il y a tout à parier pour celle qui pratique la frugalité.

Si toute la Moldavie eût ressemblé à la partie orientale qu'on traversoit, on eût marché à la conquête d'un désert. Mais la partie occidentale étoit bien peuplée & bien cultivée; terre excellente que le Laboureur ne fait que remuer

une fois ſans aucun engrais pour voir An. 1686.
croître la plus belle moiſſon.

Le Prince de Moldavie ſe nommoit *Conſtantin Cantémir*, celui que Soliman avoit ſubſtitué en 1684. au foible *Cantacuzene*. C'étoit l'ayeul de ce Prince Cantémir, que nous avons vu Ambaſſadeur de Ruſſie en France, après l'avoir été en Angleterre. Il n'attendit pas que l'Armée fût aux portes de ſa Capitale pour ſe ſoumettre. On ſortoit à peine de la Bucovine, lorſqu on vit arriver un Seigneur de ſa Cour. Cet Envoyé dit à Jean, que ſon Maître s'applaudiſſoit de ſe voir bien-tôt délivré du Joug Otthoman pour paſſer ſous les Loix de la Pologne; qu'il étoit faché de ne pas venir lui-même ſaluer un ſi grand Roi; & que s'il avoit pris le parti de l'attendre dans ſa Capitale, c'étoit pour empêcher le peuple de fuir.

Jean, charmé de conquérir ſans faire verſer des pleurs, précipita ſa marche juſqu'à la plaine de Cetzora, où il s'arrêta. Cette plaine lui montroit le ſang & les lauriers de ſon ayeul maternel: les retranchemens où le fameux Zolkiewski avec trente mille Polonois avoit repouſſé une Armée de cent mille Turcs & Tartares: la pyramide encore ſubſiſtante où les mânes de ce Héros diſoient aux paſſans: *Apprenez de moi combien il eſt doux & glorieux de mourir pour la Patrie.* Cette maxime étoit gravée dans le cœur de

An. 1686 Jean dès sa plus tendre jeunesse. On ne compte que six lieues de la plaine à la Capitale: un détachement de huit mille hommes en alla prendre possession sans la moindre résistance; les moissons étoient sur pied: tenir l'Armée dans l'éloignement, c'étoit ménager la Ville.

Jassi, riche par son commerce avec l'Asie, est une grande Ville toute ouverte, sans portes & sans murailles; mais on y voit une douzaine de vastes Châteaux bien fermés & flanqués de tours terrassées. Tous ont du canon & des magazins d'armes pour se défendre. Ce sont autant de Monasteres, où des Moines Grecs font leur salut sous la protection du Turc. Le Christianisme n'a point de Moines aussi anciens. Saint Basile fut leur Patriarche au quatrieme siecle; mais il y avoit longtems que les Perses & les Indiens, au sein de l'Idolâtrie, avoient des Moines. L'Occident s'est livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'est dans ces Forteresses Basiliennes que le Peuple cherche un asyle, lorsque les Tartares viennent à passer. On ne voit peut-être nulle part autant de Moines rassemblés; car le même spectacle se montre sur un côteau en face de la Ville. Cette grande quantité d'hommes qui consomment & ne produisent rien, diminue les richesses de la Ville & les revenus du Hospodar. L'ignorance où ils vivent doit

moins s'attribuer à leur pareſſe, qu'aux bornes de leur eſprit, qu'à l'eſclavage ; & on s'apperçoit en général qu'on tireroit un grand parti des Moldaves du côté des Armes, des Arts & des Sciences, ſi on les mettoit en liberté. Comme le Prince qui les gouverne achete cette Souveraineté, c'eſt enſuite au Peuple à rembourſer l'Acquéreur. Yaſſi avoit donc à gagner en changeant de domination. An. 16..

Jean, s'approchant en perſonne, vit venir au devant de lui l'Evêque, le Clergé, les premiers de la Ville & le Peuple ; mais il fut étonné de ne pas voir l'Hoſpodar. La ſituation du Cantémir étoit des plus critiques. Il avoit un fils en ôtage à Conſtantinople avec quatre Barons du Pays, pour répondre de ſa fidélité ; & il voyoit une Armée Chrétienne prête à fondre ſur lui, ſans rien eſpérer, pour le moment, de l'Armée Turque, encore trop éloignée pour le défendre. Il prit le parti d'une ſoumiſſion apparente, pour engager le Vainqueur à ménager ſes Etats ; & pour ſe diſculper auprès de la Porte, il ſe ſauva avec ſa famille & ſes richeſſes dans l'Armée Turque, qui campoit vers les bouches du Danube. Sa fuite ne déplut pas à Jean. Il ſe trouvoit débarraſſé d'un perſonnage incommode dans une conquête qu'il vouloit garder ; mais il étoit fâché qu'il eût conduit ſes troupes à l'ennemi. Il apprit des Moldaves mêmes,

An. 1686. que c'étoit le plus méchant Prince qui les eût dominés depuis longtems; qu'ayant payé sa Couronne fort cher, il exerçoit l'usure avec une dureté excessive; & que le moment de sa fuite avoit été marqué par des exactions qui surpassoient ses brigandages ordinaires. Jean trouva dans son Palais d'assez beaux appartemens peints en mosaïque. Il ménagea la Ville comme son bien propre. Les boutiques resterent ouvertes, les marchés libres, & tout fut payé par le Vainqueur comme par le Bourgeois. Les Soldats dispersés dans les Monasteres, n'en troublerent point l'ordre; & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées.

Pendant que cela se passoit, les Valaques n'étoient pas tranquilles. La crainte, & encore plus l'humanité du Conquérant, dont la renommée faisoit grand bruit, les soumit. Ils obligerent leur Hospodar à lui faire une députation pour lui déclarer que leurs portes étoient ouvertes. Sans-doute Serban Cantacuzene, à qui Soliman avoit conservé la Principauté, malgré les soupçons qu'il avoit sur sa conduite, ne s'étoit pas corrigé. Un autre occupoit sa place: c'étoit *Constantin Brancovan*, qui ne se prêtoit à cette soumission apparente que pour éloigner le danger présent.

Jean, se voyant maître de la Moldavie,

&

& de la Valaquie, étendit ses vues. Il avoit devant lui l'ancienne Bessarabie, aujourd'hui le Budziac (a), & tout ce vaste Pays qui est renfermé entre le le Danube & le Niester jusqu'à la Mer Noire. La Crimée même piquoit son ambition. Il se faisoit un plaisir de châtier les Tartares sur leur propre terrein; & sembloit vouloir s'ouvrir un passage jusqu'à Constantinople, par des chemins qu'on jugeoit impraticables. Il reprit donc sa marche sans s'éloigner du Pruth, dont les eaux lui étoient si nécessaires au milieu d'une sécheresse si grande; eaux salutaires d'ailleurs, qui calmoient une maladie dont les troupes étoient attaquées. Le Soldat brûlé par la chaleur se jettoit sur des concombres, des melons & d'autres fruits qui portoient la dyssenterie dans les entrailles. L'eau du Pruth en étoit le remede. La nécessité de le suivre dans ses sinuosités doubloit la fatigue. On étoit déjà fort avancé, & aucun ennemi ne paroissoit encore, ni Turc ni Tartare. An. 1686.

Mahomet apprenant la marche de Jean dans une Contrée si éloignée de la Po-

(a) Les Tartares de Budziac sont une branche des Tartares de Crimée. Ils obéissent jusqu'à un certain point à leurs *Murses*, c'est-à-dire, aux Chefs de leurs différentes Hordes. Quoique la Porte les appelle ses Esclaves, la Terre n'a point de Peuple plus libre. Ils sont dans un état de guerre presque continuelle, & tandis qu'on les traite de Brigands, ils se nomment Guerriers.

An. 1686. logne, avoit donné ordre à ſon Général de ne point ſortir des Iſles du Danube, & aux Tartares de ne pas ſe préſenter en-deçà du Nieſter juſqu'à ce que l'Armée Polonoiſe fût fort enfoncée dans le Pays. Son deſſein étoit de la faire périr dans ces mêmes plaines où Darius I. Empereur des Perſes, s'étoit repenti d'avoir apporté la guerre pour punir les Scythes, ancêtres des Tartares que Jean venoit chercher dans leurs foyers.

Le danger augmentoit avec la marche. Quand on fut à Gallacz, Ville peu éloignée de l'embouchure du Bruth, dans le Danube, la plaine ſe couvrit de Tartares en confuſion; & les Turcs parurent bientôt en bon ordre. Jean regardoit du côté du Danube, d'où il attendoit le ſecours que l'Empereur lui avoit promis: mais Léopold, ne penſant qu'à lui même, pouſſoit ſes ſuccès en Hongrie. Jean ſe voyant trompé ſentit tout le danger où il s'étoit jetté. Il y avoit trois mois qu'il marchoit; & il falloit paſſer ſur le ventre à des troupes fraîches, ſupérieures en nombre de plus de moitié. Le ſeul parti qui lui reſtoit c'étoit celui de la retraite; & quelle retraite encore? Une tempête qui pouvoit durer deux mois avant que de regagner le port. Voilà de ces occaſions où un Roi qui ne feroit pas Général, ne verroit plus qu'un abîme pour s'y précipiter avec les compagnons de ſes

travaux. Le Soldat regardoit ſon Roi & ſe raſſuroit. Il jetta un pont ſur le Pruth qu'il mit entre l'ennemi & lui. Heureuſement les fourages étoient également abondans ſur cette autre rive, & le bois n'y manquoit pas. Le Pruth vit diſputer ſes eaux par deux Armées pendant vingt jours. On n'en puiſoit qu'en répandant du ſang. C'étoit, de part & d'autre, une révolution journaliere de campemens & de décampemens à la même hauteur ; & le canon ne repoſoit pas. An. 1686.

Cependant les Tartares paſſerent le Pruth à la nage pour gagner les devans de l'Armée Polonoiſe ; & ils entreprirent de la détruire ſans l'approcher. Ils s'étoient apperçus que les herbes qui couvroient la plaine, deſſéchées par le Soleil, s'enflammoient aiſément, ils y mirent le feu ; & on ne voyoit plus que des flammes à traverſer. Cette Armée d'incendiaires donnoit pluſieurs inquiétudes à la fois. Elle conſumoit les fourages ; elle obligeoit une partie de la Cavalerie Polonoiſe d'être à cheval la nuit auſſi bien que le jour, pour écarter les boute-feux ; elle retardoit la marche, parce qu'il falloit donner le tems aux flammes de s'amortir. Mais quand on venoit à paſſer ſur ces terres brûlées, l'air qu'on reſpiroit étoit auſſi brûlant. Les cendres qui s'élevoient ſous les pieds des hommes & des chevaux engloutiſſoient l'Armée dans un nuage noir. La

An. 1686. ſueur qui couvroit tous les viſages y attachoit la cendre; & au lieu de Polonois on eût cru voir des Ethiopiens. Les Déſerts qu'on parcouroit, n'offroient que des fruits, les convois n'arrivoient que difficilement. Le Roi, le Prince Jaques & les Généraux enſeignoient à ſouffrir. Quelques Officiers François qui faiſoient cette campagne, étoient étonnés de la patience & de la ſobriété Polonoiſe. On ſe rapprochoit d'Yaſſi; & on trouvoit ſur la route une quantité d'élevations de terre, faites de mains d'hommes. Ce ſont autant de tombeaux où repoſent des Guerriers qui ont péri dans tant de batailles, dont la Moldavie, compriſe dans l'ancienne Dacie, fut le théâtre. On en voyoit un qui avoit cent vingt pieds de hauteur. Il donna matiere aux Diſſertations. Les Moldaves le nomment *Rébéa*. De-là on concluoit que c'étoit le Mauſolée d'un Prince de ce nom. Jean, qui ſe piquoit d'érudition, jugea que c'étoit celui de *Décébale*, Roi des Daces. Un Roi qui ne ſeroit que ſavant, rempliroit mal les devoirs du Trône; mais s'il étoit à la fois le Défenſeur, l'Econome & le Philoſophe de la Nation, ce ſeroit le prodige du dix-huitieme ſiecle.

Yaſſi revit ſon vainqueur avec joie: mais, ſi l'on en croit l'Hiſtorien Cantémir, fils du Hoſpodar, les larmes coulerent bien-tôt. Il dit (*a*) que „ le Roi

(*a*) Tome 2, page 118.

„ abandonné par Léopold, & trop foi- An. 1686
„ ble pour conſerver ſa conquête, livra
„ la Ville au pillage, qu'il enleva juſ-
„ qu'aux Vaſes Sacrés & aux Châſſes des
„ Saints, enrichies de pierreries; qu'on
„ le vit lui-même le flambeau à la main,
„ mettre le feu à deux Monaſteres qui
„ refuſoient de livrer leurs tréſors, que
„ le meurtre & le viol mirent en fuite
„ les habitans de la Ville & de la cam-
„ pagne, ce qui jetta ſon Armée dans
„ une grande diſette ". Les Polonois nient toutes ces horreurs; & l'Hiſtorien peut [illegible] être ſuſpect, puiſqu'on envahiſſoit la Souveraineté de ſon pere. Toutes les Nations en guerre s'accuſent de cruauté les unes les autres; & dans le têms même de l'accuſation, ceux qui ne ſont pas ſur les lieux ſont fort embarraſſés pour démêler la vérité. Qui eſt-ce qui prononcera dans l'éloignement & un ſiecle après?

Quoi qu'il en ſoit, le Roi reprit ſa marche vers la Pologne; & les Tartares s'appercevant qu'il prenoit ſa route par Cornar, empoiſonnerent le Lac qui fournit la Ville d'eau. „ Je ne doute
„ point, dit Cantémir (*a*), que ce que
„ je vais dire ne paroiſſe incroyable à
„ ceux qui ne l'ont pas vu, & même
„ après en avoir été témoin oculaire;
„ je ne puis cacher la ſurpriſe qui m'en

(*a*) Tome 2. page 166.

An. 1686. „ eſt reſtée. Les Tartares ont un ſecret „ qui n'eſt connu que de trois ou quatre de la Nation : c'eſt la connoiſſance d'une herbe ſi venimeuſe, que jettée dans l'eau dormante ou courante, „ elle tue ſans remede les hommes & „ les bêtes “. Si Cantémir a bien vu, ces trois ou quatre empoiſonneurs ſont les maîtres de la vie de toute la Nation & de tout ce qui peut leur nuire.

Le Roi, ſoit ſoupçon, ſoit fortune, changeant d'avis, quitta le plat-pays pour aller camper ſur le Séret, & delà juſqu'aux frontieres de ſes Etats, il rafraîchit toutes les Villes ruinées où il avoit laiſſé des troupes, il perfectionna tous les Forts qu'il avoit élevés. Si toutes ces précautions ne devoient pas lui aſſurer ſa conquête, il en réſulta du moins pour le pays même un bien qui ſe montra dès l'année ſuivante. Ces Villes déſertes depuis ſi longtemps commencerent à ſe repeupler ſous la protection des armes Polonoiſes. Les Villages circonvoiſins ſe rétablirent. Les Marchands Grecs & Arméniens qui paſſent ſans ceſſe de l'Europe en Aſie, ſe féliciterent d'y trouver des entrepôts ſûrs. Les Juifs y chercherent auſſi un aſyle. Des Polonois même, je parle des payſans, pour ſe dérober à la ſervitude où la Nobleſſe les réduit, vinrent jouir des droits de l'humanité dans la nouvelle conquête. La Pokucie que

l'on traversa en achevant la retraite, An. 1686.
Province Polonoise aussi dévastée que la Moldavie Orientale, participa aux mêmes avantages.

Jean dans cette expédition jouissoit d'une gloire bien rare; il se trouvoit le bienfaiteur des Peuples vaincus. Léopold, en exposant son Allié, avoit gardé toutes ses forces pour les employer à son propre avantage. Il sentoit chanceler sa Couronne de Hongrie, tant qu'il n'auroit pas Bude. Le Duc de Lorraine, qui en avoit levé le siége en 1684, avoit repris son projet avec plus d'ardeur que la premiere fois. Le Bacha *Apté* défendoit la Place, très-forte par elle-même. Le Visir Soliman tenoit la campagne avec une grande Armée. Le Duc triompha de tout, emporta Bude d'assaut, & poussa le Visir jusques derriere la Drave. Ce Visir, homme de réflexion, éprouva ce qu'il avoit dit cent fois lui-même, que les succès du second rang n'assurent pas ceux du premier. Le Bacha Apté ne fut pas témoin de cette honte, il étoit mort sur la breche. Le Prince Eugene laissoit entrevoir ce qu'il seroit un jour.

En même temps les Armées Turques essuyoient une autre disgrace dans la Morée. Les Vénitiens qui s'y étoient établis dès l'année précédente, s'y fortifierent par la prise de Calamata, Navarrin, Modon & Napoli de Romanie,

An. 1686. (*a*) après avoir battu les Turcs en plusieurs rencontres.

Si Jean n'en avoit pas triomphé dans cette campagne, il les avoit du moins tenus en échec avec des forces inférieures. Il se rendit à Léopol au mois de Novembre, où les Ambassadeurs de Moscovie l'attendoient. Les deux Czars, *Iwan* & *Pierre* qui régnoient alors sur un même Trône, dont un seul étoit digne, n'avoient encore rien fait pour la ligue. Ils vouloient auparavant s'assurer des Villes & Seigneuries Polonoises qu'ils tenoient en dépôt; *Smolensko* (*a*), *Kiovie* (*b*), *le Palatinat de Czernicovie, & le Duché de Sévérie.* La Pologne, dans une guerre si longue, avoit besoin de forces & d'argent. Les Ambassadeurs offrirent des troupes, remirent un million comptant, & en promirent un autre. La cession fut faite.

Jean, dans ce Traité, consulta plutôt l'autorité qu'il avoit acquise par ses vertus, que les Loix. Les terres de la Ré-

(*a*) Cette Ville que Ptolomée nomme *Nauplia navale*, parce qu'elle fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimone, est un Port de Mer dans un Golphe de l'ancienne Argie, *Sinus Argolicus*. Les Mosquées, les Synagogues, les Eglises Chrétiennes y ont pris la place des Temples Grecs sans chercher à se nuire, & les Commerçans de toutes Nations y trouvent à servir Dieu, chacun à leur maniere.

(*a*) Ville située sur le Borysthene.

(*b*) Kiovie ou Kiow, sur le bord occidental du même Fleuve.

publique ne peuvent être aliénées que par elle-même dans une Diete. Elles le furent dans un Sénatus-Consulte. Les Polonois en murmurerent, croyant d'ailleurs trop acheter les secours d'une Nation qu'ils regardoient alors avec mépris. Les tems ont bien changé. Ce siecle a vu la Moscovie faire leur destinée, en leur donnant des Rois. An. 1686.

Dans la même assemblée du Sénat le Roi se porta à une autre transgression qui fit pousser les hauts cris à la République. Pour entendre la plainte, il faut savoir que la Pologne ne permet rien aux enfans des Rois qui puisse leur faire regarder le Trône comme un bien de succession ; & pour leur faire sentir l'égalité Républicaine, pendant que leur pere tient le sceptre, ils sont justiciables du Sénat. Quelques-uns d'eux, comme Albert & Ferdinand fils de Sigismond III. ont ambitionné d'être Sénateurs ; le Sénat les reçut sous condition expresse de prêter serment à la République. Jean, dans l'occasion dont je parle, tenta bien plus pour le Prince Jaques ; il le fit asseoir sur le Trône à ses côtés, en donnant audience aux Ambassadeurs Moscovites. C'étoit en quelque façon le désigner Roi, attentat contre la liberté de la Nation.

La Reine, dans cette circonstance, s'arrogea aussi une prérogative de la Royauté. La Pologne voulant tenir ses

An. 1686. Reines éloignées de affaires publiques, ne leur a pas permis de donner audience aux Ambaſſadeurs. Les Moſcovites, ſéduits par les careſſes de celle-ci, lui demanderent audience, & l'obtinrent aiſément. Ce fut un mécontentement général : enſorte que perſonne ne goûtoit une joie pure, que les Ambaſſadeurs qui furent traités avec des diſtinctions extraordinaires. Ils ne trouverent pas les mêmes agrémens à la Cour de Vienne, où ils allerent cimenter le Traité de ligue. Encore ſauvages alors, & ſentant les paſſions ſans en connoître le frein, ils enleverent de jeunes filles ; & des peres même vinrent réclamer leurs fils, ſcandale énorme dans une Cour décente & auſtere. Léopold ſe preſſa de ſerrer l'alliance, & renvoya ces effrénés à leur patrie & à leurs mœurs.

Jean, après leur départ, mêla l'Apoſtolat à la Royauté. Quoique le Catholiciſme ſoit la Religion dominante en Pologne, les Provinces du Midi, la Ruſſie Noire, la Pokucie, la Podolie, la Volhinie & l'Ukraine montroient dix Schiſmatiques Grecs pour un Catholique. Leurs Evêques étoient ſoumis au Patriarche de Moſcovie, comme les Monaſteres Baſiliens dont on les tiroit. Leur dogme le plus ſacré, c'eſt une haine immortelle pour Rome. Jean crut ſervir Dieu & l'Etat, en les rappellant à la Communion Romaine. Les Evê-

ques Schiſmatiques s'étoient rendus à la Cour pour des intérêts temporels ; il les ſatisfit au-delà de leurs demandes : enſuite il les fit conſentir à examiner le point du Schiſme. Des conférences s'établirent, & il y aſſiſtoit pour modérer l'aigreur théologique. Les argumens firent peu d'impreſſion ſur eux, mais la douceur & la bienfaiſance du Roi prêterent de la force aux raiſons. Pluſieurs de ces Paſteurs errans députerent à Rome pour rentrer dans le Bercail de *Pierre* avec leurs troupeaux. An. 1686.

Mais tandis que Jean travailloit pour Rome, il étoit à la veille de ſe brouiller avec elle. Il s'agiſſoit de ſavoir s'il y auroit des Capucins en Pologne, ou du moins ſi la France auroit le privilege de les fournir, ou l'Italie. Innocent XI. ne vouloit accorder que des Italiens. On s'obſtinoit, on s'aigriſſoit de part & d'autre, & cette aigreur pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites ; car les petiteſſes des Princes deviennent ſouvent des affaires d'Etat. Enfin, Capucins pour Capucins, Jean aima mieux recevoir le préſent de l'Italie, que de reſter les mains vuides.

Il eſt difficile de concilier le zele du Pape pour la ligue, & le peu de ménagement qu'il avoit pour celui qui en étoit le Héros. Il y avoit huit ans que Jean avoit nommé au Cardinalat l'Evêque de Beauvais, *Forbin*, qui avoit rempli deux Ambaſſades à ſa Cour. Innocent XI.

An. 1686 après avoir laissé périr presque tout le Sacré College, le ressuscita par une promotion de quarante-quatre Cardinaux, & dans ce grand nombre on ne voyoit point le nom de l'Evêque de Beauvais: mais on y comptoit deux Polonois, auxquels le Roi n'avoit pas pensé: l'Evêque de Varmie, *Radziowski*, son parent, & l'Abbé d'*Henoff*, son Envoyé extraordinaire à Rome. Il est vraisemblable que le Pape qui avoit eu plus d'un démêlé avec la France, avoit voulu mortifier Louis XIV. dans la personne de l'Evêque de Beauvais, sans se soucier du ressentiment de Jean. Jean, aussi fâché de ce qu'on lui donnoit que de ce qu'on lui refusoit, ne voulut pas prêter sa main Royale à la cérémonie de la Barette. L'Abbé d'Henoff, sortant de Pologne pour n'y plus rentrer, courut la chercher à la source. Cette aventure donna naissance à une constitution qui exclud les Ecclésiastiques du Ministere auprès du Pape. L'Evêque de Varmie reçut la Barette sans bruit & sans éclat de celui même qui l'apportoit; & à peine fut-il revêtu de la Pourpre, qu'il prétendit prendre le pas sur les enfans de son Maître. Ainsi l'ordonnoit Rome, par l'organe du Nonce *Palavicini*.

C'est au siecle de Charles-Quint, que les Cardinaux avoient pris un vol si élevé. On voyoit dans presque tous les Royaumes, un Cardinal pour premier

Miniſtre; *Giminès* en Eſpagne, toujours An. 1686.
vêtu en Cordelier, mais plus haut que la hauteur Eſpagnole; *Duprat*, en France; *Wolſey*, en Angleterre; *Granvelle*, en Flandres; *Martinuſius* en Hongrie; & Charles-Quint lui-même, après avoir renvoyé Ximenès, avoit pris pour premier Miniſtre ſon Précepteur, le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape. Il n'eſt pas difficile à des Rois ſubalternes d'envahir des honneurs. La Pologne n'étoit pas accoutumée aux prétentions de la Pourpre Romaine.

Jean piqué au vif défendit au nouveau Cardinal Radziowski & au Nonce de ſe montrer devant lui, juſqu'à ce que le Pape l'eût ſatisfait ſur l'Evêque de Beauvais, & il fit porter à Rome les plaintes les plus ameres. La Cour de France y joignit les ſiennes. Innocent XI. les entendit avec joie, ſans ſe laiſſer fléchir; & ce ne fut qu'après ſa mort que les deux Couronnes virent un Cardinal de *Janſon*.

Ces mortifications aigriſſoient des dou- An. 1687.
leurs qui minoient la ſanté de Jean. Une ancienne bleſſure qu'il avoit reçue à la Bataille de Bereſtesk, ſous le regne de Caſimir, lui avoit laiſſé des impreſſions qui devenoient plus fâcheuſes avec l'âge. La gravelle, plus dangereuſe encore, l'avertiſſoit qu'il étoit mortel. Les Médecins lui conſeilloient de s'abſtenir du commandement des Armées &

An. 1687. d'une application trop ſuivie au Gouvernement : *Pourquoi ſuis-je Roi* ? leur diſoit-il ; *ſi vous me guériſſez, ce ne ſera pas dans le repos.*

Tandis que l'on conſultoit ſur ſa guériſon, il apprit la mort du *Grand Condé*, que la goutte avoit enfin conſumé. Tous deux, dès leur premiere jeuneſſe, avoient montré de grands talens pour la Guerre. Ils avoient ſauvé leur Patrie plus d'une fois. Ils avoient brigué & mérité la même Couronne, ils s'étoient écrits ſur leurs victoires. Ces rapports lui rendoient cette perte plus ſenſible. Une différence entr'eux, c'eſt que Condé avoit quitté les Champs de bataille à cinquante-cinq ans ; Jean parvenu au même âge, & ſentant auſſi les atteintes du mal & du dépériſſement, penſoit encore à combattre. Il quitta Léopol pour Zolkiew.

Ce changement le mettoit ſur la frontiere, au milieu des quartiers d'hiver, dans une ſaiſon où les Guerriers un peu fortunés ne cherchoient qu'à ſe délaſſer dans la Capitale. La Reine le preſſoit de s'y rendre. Des députations de la Nobleſſe, arrivées de toutes les Provinces, appuyoient cette priere. On lui repréſentoit combien ſa ſanté étoit néceſſaire à l'Etat, combien la Pologne perdroit en le perdant. Ces diſcours, pures flatteries pour la plupart des Rois, ne contenoient que l'expreſſion de la vérité &

du ſentiment. Mais Jean n'étoit pas né sur le Trône ; il en ignoroit la molleſſe & les ménagemens, toujours trop délicats, ſouvent inutiles. Il réſiſta, & il avoit ſes raiſons. Il craignoit les excurſions des Tartares, que l'hiver n'arrête point. Il falloit rafraîchir & ſoutenir les poſtes qu'il avoit établis depuis le Nieſter juſques dans le cœur de la Moldavie ; & il ſavoit que les choſes ſe font toujours mieux lorſque l'œil du Maître les éclaire : maxime encore plus vraie, ſi le Maître eſt éclairé lui-même. Il étoit encore bon. An. 168

Kaminieck renfermoit des priſonniers Polonois, ou plutôt des Eſclaves dont le ſort l'affligeoit. La République avoit auſſi des priſonniers Turcs. Il envoya l'Officier même qui me fournit ces Mémoires (*a*) pour traiter de l'échange.

La Pologne met des bornes ſi étroites au pouvoir de ſes Rois, qu'elle ne leur permet pas de repréſenter en rachetant leurs ſujets. C'eſt au nom du Grand-Général que ſe font les échanges. Dans celui-ci le nom du Roi trouva ſa place. Les Captifs que le Roi répétoit, étoient des Gendarmes & des Pancernes, deux Corps de Cavalerie compoſée de Gentilshommes. Les Turcs qu'il tenoit en ſa puiſſance, étoient des Officiers de Spahis & de Janiſſaires, & les deux Ba-

(*a*) Dupont.

An. 1687. chas, l'un de Siliſtrie, l'autre de Caramanie, qui avoient été pris en 1683 à la bataille de Barcan. Le Roi les avoit donnés au Grand-Général, qui attendoit encore leur rançon (*a*). Il y avoit auſſi dans les fers de part & d'autre de ſimples Soldats, dont l'échange n'avoit rien d'embarraſſant. Dès la premiere ouverture, le Bacha Huſſein, Gouverneur de Kaminieck, déclara les intentions du Grand-Seigneur. „ Si ton Maître, dit-il „ à l'Envoyé Polonois, veut ſe contenter de l'échange des ſimples Soldats, „ pars, emmene les, & qu'on me renvoye les Spahis & les Janiſſaires captifs. Je lui rendrai même ſes Gentils- „ hommes pour de l'argent: mais quant „ aux Officiers du Grand-Seigneur qui „ ſe ſont laiſſé prendre, les deux Bachas „ ſur-tout, dis-leur qu'ils ne ſe flattent „ pas de revoir la ſublime Porte. Un „ véritable Muſulman, portant les armes, doit périr mille fois, plutôt que de „ tomber dans l'eſclavage; & ſi ceux „ qui commandent avoient cette fierté „ d'ame, ceux qui obéiſſent, ſuivroient „ l'exemple ".

La Négociation traîna en longueur. Huſſein n'avoit point d'argent à donner: celui qu'il devoit recevoir des Polonois n'étoit pas prêt. Il eſt naturel de s'attendrir

(*a*) Les deux rançons étoient de deux cens bourſes, la bourſe valant cinq cens Piaſtres. Somme toute, 700000 livres de notre monnoie.

drir ſur la deſtinée des deux Bachas An. 1687.
dont les fers ſe reforgeoient, ſi on ſe rappelle leur courage dans la ſanglante journée de Barcan. Ils n'avoient été pris que couverts de bleſſures, & épuiſés de ſang au plus fort de la mêlée. *La Porte* ne ſe relâcha de ſa ſévérité que huit ans après. Pendant cette longue captivité, le Grand-Général, maître de leur ſort, les traita comme ſes freres.

La Loi vouloit une Diete cette année. Le Sénat ſurſit, pour épargner la dépenſe dans un tems où la continuation de la guerre en demandoit tant: mais la Nation, ſans être aſſemblée, ſe ſouleva contre les projets du Chef. Dans la campagne qui ſe préparoit, il méditoit d'aſſurer ſa conquête de la Moldavie, en pouſſant ſes armes victorieuſes juſqu'à la Mer Noire, où il comptoit emporter les Fortereſſes de Kilia & de Bialogrod. Sur ce plan il lui convenoit, malgré ſon mécontentement de Léopold, de reſter attaché à la Ligue, afin que le Turc attaqué de toute part fût plus aiſé à dépouiller du côté de la Pologne. Mais la Pologne commençoit à ſoupçonner que ces grands projets regardoient plutôt ſa Maiſon qu'elle-même; & ceux qui ne s'en doutoient pas, diſoient avec amertume, qu'il ſeroit encore plus difficile de conſerver que de conquérir; que c'étoit nourrir une guerre qui ne finiroit plus;

An. 1687. qu'on alloit à des objets éloignés, tan-
dis qu'on laiſſoit ſubſiſter l'ennemi aux
portes de la République, dans une For-
tereſſe qu'il étoit honteux de ne pas re-
prendre. Jean ne pouvoit pas ſe diſſi
muler la juſtice de ces plaintes. Le
bombardement de Kaminieck fut réſolu
La Milice Polonoiſe, dont la principale
force conſiſtoit en Cavalerie, n'étoit
gueres propre aux ſieges, encore moin
à celui-ci, où il s'agiſſoit d'une Plac
bien en état de ſe défendre. Les Turcs
depuis la priſe de Kaminieck, en avoi
ent conſidérablement augmenté les for
tifications; & dix mille hommes, tan
Janiſſaires que Spahis, étoient réſolus
y vendre chérement leur vie. On pre
noit donc le parti de l'écraſer de bom
bes; & comme on étoit perſuadé qu'el
le attendoit un convoi abſolument né
ceſſaire, on ſe flattoit, en l'intercep
tant, de prendre la Place par la fa
mine, ſi le feu de la bombe ne ſuffi
ſoit pas.

L'Armée marcha vers la fin de Juir
Le Roi languiſſant ſe traînoit à l'expé
dition. Son ame n'avoit rien perdu d
ſon feu, mais les forces du corps l'
bandonnerent à Jaſlowiecz, où il fu
obligé de quitter le commandement
Le Prince Jaques le prit avec toutes le
marques du pouvoir. Lorſque les Ro
de Pologne ſont à la tête de l'Armée

où porte devant eux une lance ornée d'une queue de cheval, signal qui désigne la présence du Maître, & se nomme *Bontchouk*. Les quatre Généraux, Polonois & Lithuaniens, ont aussi leurs bontchouks, mais qui s'abbaissent devant le Roi. Ils s'abbaisserent donc en présence du Prince Jaques; & les Généraux, qui n'obéissent qu'au Roi seul, reçurent les ordres de son fils. La chose étoit sans exemple, & d'une grande conséquence dans un jeune Prince qui affectoit la Royauté. Les Généraux, par une singularité plus grande, n'en parurent point blessés. Ils craignirent de desobliger un Roi qui subjuguoit la fierté même par ses vertus. An. 1684.

Le Prince Jaques prenant donc la foudre des mains de son pere, s'avança sur Kaminieck, où il arriva le 10 Juillet. Les Turcs ont une confiance que nous n'avons pas. La Place étoit déjà investie, lorsqu'ils renvoyerent des prisonniers Polonois dont on venoit de payer la rançon. Nous craindrions, en pareil cas, de mettre à découvert les défauts de la Place. Les Turcs estiment que la surprise ne peut réussir contre des gens prudens; mais cela ne les empêche pas de veiller aux intelligences suspectes. Ils avoient laissé l'exercice public de la Religion Chrétienne dans une Eglise desservie par

An. 1687. deux Jésuites. Ils l'appelloient la Mosquée d'*Issevi*; Issévi est dans leur langue le nom de Jésus. Les Turcs regardent les Chrétiens comme des Idolâtres, & les protegent dans leur Empire: protection dont les deux Jésuites abuserent. Ils donnoient avis aux Polonois des dispositions qu'ils voyoient dans la Place. Leurs lettres furent interceptées. Ils attendoient la mort. Le Bacha les fit conduire au Prince Jaques, en leur laissant, de leurs effets, tout ce qu'ils pourroient emporter. Le reste fut déposé dans l'Eglise, portes scellées, jusqu'aux ordres du Grand-Seigner. Cette douceur étonna les coupables & l'Armée Chrétienne.

Le bombardement dura six jours avec un fracas épouvantable. Les Assiégeans tiroient avec cinquante pieces de canon & seize mortiers. Les Assiégés répondoient avec trois cens bouches à feu. Le Bacha *Hussein* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet de la bombe; & il n'en étoit pas de la Place, dans cette circonstance, comme au tems où Mahomet la prit. Elle étoit remplie alors de toute la Noblesse de Podolie. Cette Noblesse, qui craignoit les dernieres extrémités, les femmes sur-tout & les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris, portoient la frayeur & le trouble dans le sein de

la garnison, & ne parloient que de se rendre. La Place dans la crise présente ne renfermoit que des Soldats. An. 1674

L'Armée Polonoise s'apperçut bien-tôt qu'elle brûloit sa poudre assez inutilement; elle rallentit son feu lorsqu'elle vit les Tartares passer le Niester pour venir à elle, & peu de jours après, le Séraskier se présenta avec vingt-cinq mille Turcs, menaçant de passer aussi. Le Prince Jaques desiroit passionnément d'en venir aux mains. C'étoit la premiere fois qu'il commandoit, & il brûloit de montrer qu'il en étoit digne. Mais le Séraskier, qui avoit déjà fait ses preuves, ne vouloit recevoir la bataille que de la nécessité; & voyant l'ennemi s'éloigner à une lieue de la Place, il se contenta d'observer sans passer le fleuve.

Pendant qu'on se regardoit, le Roi qui étoit à Jassowiecz, pensoit plus aux opérations de l'Armée qu'à sa santé. Il n'avoit pas voulu quitter ce poste, afin d'être à portée de ce qui se passoit, & d'agir de la tête lorsque la main se refusoit. La position n'étoit pas sans danger. Il n'étoit qu'à dix lieues des Tartares, troupes vagabondes & rapides, & il n'avoit pour sa garde qu'un petit Camp de deux mille hommes. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit sa Cour qui l'avoit suivi. L'allarme s'y étoit répandue au moment que les Tartares avoient passé le Niester. La Reine,

An. 1687. la Princesse de Pologne, la Marquise de Béthune & les Filles d'honneur pouvoient devenir la proie de ces barbares. Toutes n'étoient pas des femmes fortes : il y en eut qui tomberent malades de frayeur. Ce ne fut pas la Reine. Entraînée par la curiosité, elle eut l'audace de s'avancer jusqu'aux bords du fleuve : des Bateliers avoient été pris le même jour dans ce même endroit. Un Envoyé Tartare qui vint à la Cour le lendemain, dit au Roi que ses compagnons ne portoient pas des sonnettes.

Cependant rien ne se décidoit entre les deux Armées. On se canonoit à travers le fleuve avec peu de perte. La campagne s'acheva sans autre exploit que la ruine de quelques maisons dans Kaminieck & la mort de trois ou quatre cens Tartares, qui donnerent dans une embuscade : petit effet d'une grande cause.

La Ligue avoit des succès ailleurs, mais ils ne vinrent pas des grandes forces qui devoient naturellement les produire. Le Prince *Galiczin*, Favori de la Régente de Moscovie, Premier Ministre & Généralissime, s'étoit avancé, par l'Ukraine, vers la Mer Noire, avec trois cens mille hommes de pied & cent mille de Cavalerie. Celui qui devoit les aguerrir, *Pierre le Grand*, étoit encore enfant. Galiczin se pro-

posoit d'envahir la Crimée, cette presqu'Isle, d'où étoient sortis tant d'essains de Tartares pour porter la terreur jusques dans Moscou. En les exterminant il auroit affoibli la Puissance Turque. Lorsque son Armée, qui dévoroit tous les pays qu'elle traversoit, eut passé la Samara, petite riviere qui termine l'Ukraine, elle ne vit plus qu'un désert fumant de cinquante lieues. Les Tartares avoient tout brûlé jusqu'à Précop, Forteresse qui défend l'Isthme de la Crimée. Galiczin, arrêté par la faim & la maladie, vit périr une grande partie de ses Soldats, sans avoir vu l'ennemi. An. 1687.

Morosini, plus heureux & plus sage, avec de petites forces, après avoir pris les Dardanelles, Lépante, Castelnuovo, Portoléone & l'ancienne Attique, achevoit la conquête du Péloponnese, qui valoit mieux que Candie. Les bombes Vénitiennes détruisirent, dans cette expédition, des monumens que les Turcs avoient épargnés. Le fameux Temple d'Athenes, dédié *au Dieu Inconnu* (*a*), fut du

(*a*) Des Savans assurent que l'inscription totale que Saint Paul avoit vue, étoit celle-ci : *Aux Dieux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, aux Dieux inconnus & étrangers.* Et c'est le sentiment très positif de St. Jérôme *Comm. in epist. ad Titum*, *c.* I. Cependant St. Paul, dans sa prédication aux Aréopagites, renferme toute l'inscription dans ces deux mots, *ignoto*

An. 1687. nombre. Cette Ville, dont les ruines ſont encore ſi reſpectables, Epidaure & Corinthe, ſembloient ſe réjouir de retourner à des Maîtres qui connoiſſoient les Arts & les talens.

Mais le Général qui portoit les plus grands coups à l'Empire Othoman dans cette campagne, c'étoit le Duc de Lorraine. Ce défenſeur de la Maiſon d'Autriche, après avoir défait le Viſir Soliman ſur les bords de la Drave, pris ſon Camp tout tendu, paſſé le pont d'Eſſek avec les fuyards, s'étendoit le long de cette riviere vers l'Eſclavonie, ſans perdre de vue ce qui reſtoit à ſubjuguer dans la haute Hongrie. *Agria* que les Turcs appellent *l'inexpugnable*, pouvoit réſiſter. Le Viſir voulut la faire ravitailler par douze mille Spahis, qui refuſerent d'obéir. Cet eſprit de révolte, paſſant d'une troupe à l'autre avec une agitation convulſive, fit frémir le Viſir, qui chercha un aſyle à Belgrade. L'Armée ſans Général s'en choiſit un; &, au-lieu de s'oppoſer aux progrès du Duc de Lorraine, elle marcha droit à Conſtantinople pour changer de Maî-

Deo, au Dieu inconnu. St. Jérôme prétend qu'il en uſoit ainſi pour donner plus de force à ſa prédication. On a de la peine à ſe perſuader que la foi d'un ſeul Dieu eût beſoin de ce petit avantage pour être prêchée avec ſuccès.

tre. Mahomet IV. qui avoit enlevé Candie & d'autres Isles aux Vénitiens; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie aux Polonois, la Hongrie à la Maison d'Autriche, touchoit au moment d'être dépouillé lui-même de toute sa puissance par ses propres esclaves. Son regne, depuis la fatale expédition de Vienne, où Jean arrêta ses victoires, n'avoit plus été qu'un enchaînement de disgraces. An. 1687.

Lorsque l'Armée révoltée fut aux portes de Constantinople, il lui fit demander ce qu'elle vouloit de son Empereur. Il s'étoit déjà exécuté, pendant la marche, sur certains points qui excitoient, depuis longtems, les murmures publics. Il avoit ôté des impôts extraordinaires auxquels la dissipation des finances l'avoit forcé; il avoit vendu ses joyaux, réformé ses écuries & ses équipages de chasse, diminué la dépense de ses jardins, congédié du Serrail un grand nombre de Sultanes qui entraînoient après elles un nombre encore plus grand d'esclaves. Il s'étoit détaché de *Kulogli*, passion que la nature & l'Alcoran condamnoient également: ce Page de sa Musique étoit vêtu comme lui, toujours à ses côtés, plus riche qu'aucun Bacha, & n'ayant pas le tems de desirer. Le sacrifice qui lui avoit le plus coûté, c'é-

An. 1687. toit dépoſer quatre Favoris, dont deux l'avoient aidé à ruiner l'Empire ; les deux autres n'avoient été que malheureux. L'Armée demanda leurs têtes. Il les envoya ; celle du *Teſterdar*, Tréſorier de l'Empire ; celle du *Giurumchi-Bachi*, Receveur des Domaines ; celle du Viſir *Ibrahim*, diſgracié depuis deux ans. Soliman, ſon Succeſſeur, devenoit en ce jour un exemple formidable des revers de la fortune. Il s'étoit ſignalé dans vingt combats ; eſtimé & chéri tant qu'il n'avoit pas eu dans ſes mains la toute-puiſſance de ſon Maître. Sa tête fut apportée la derniere ; & les ſéditieux tout en ſe réjouiſſant de la voir abbattue, ſembloient encore la reſpecter.

Juſqu'à ce moment l'Armée n'avoit point franchi les barrieres de Conſtantinople. Les Janiſſaires montrerent l'exemple en criant dans les rues qu'il falloit dépoſer l'indolent & l'infortuné Mahomet. L'*Uléma*, c'eſt-à-dire, les Gens de Loi & de Religion s'aſſemblerent dans la Mosquée de Sainte Sophie. Son procès s'inſtruiſit en peu d'heures. Il y avoit trop longtems qu'il étoit malheureux pour ne pas le charger de tous les maux de l'Empire. Il ſe repentit de n'avoir pas uſé, à l'égard de ſes freres, de la loi cruelle de Bajazet ; car on rapportoit au Serrail qu'on penſoit

à couronner son frere Soliman. Il n'étoit plus tems de s'en défaire. Le Bostangi Bachi gardoit en force l'appartement des Princes. On lui arracha donc les rênes de l'Empire pour les remettre à Soliman, qui languissoit dans une prison depuis quarante ans. Lorsque le Caïmacan, le Shérif de la Mosquée de Sainte Sophie, & le Nakib, Garde de l'Etendart de Mahomet, lui annoncerent qu'il falloit descendre du Trône, & que tel étoit le vœu de la Nation, il répondit: *La volonté de Dieu soit faite, puisque sa colere doit tomber sur ma tête. Allez dire à mon frere que Dieu déclare sa volonté par la bouche du Peuple.* On voit, par cette réponse, que ces Sultans, si despotiques, reconnoissent, dans la Nation, un pouvoir au-dessus du leur; & les Gens de Loi dans cet Empire enseignent que ce pouvoir est inhérent à tous les Peuples du Monde. An. 1687.

Mahomet avoit des fils, mais trop jeunes pour régner. Les Turcs ne prennent des Maîtres que dans le sang Othoman; mais ils ne pensent pas que la ligne directe & le droit de primogéniture doivent couronner un enfant, un imbécille ou un méchant: fils, freres, oncles, ils choisissent; & le choix leur a souvent réussi. Au reste, comme Mahomet avoit épargné la vie de ses freres, il finit sa carriere au gré

An 1687. de la nature ; & il ne fut point empoisonné, comme le bruit en courut dans Constantinople (a). C'est par-tout que le Peuple suppose les Grands aussi méchans qu'ils peuvent l'être : supposition qui ne fait pas honneur à leurs mœurs.

Pendant que les Turcs se déchiroient entr'eux, le Duc de Lorraine achevoit de réduire la Hongrie. Il y avoit une femme forte qui s'y défendoit encore. Fille du malheureux Sérini, veuve de Ragotski, femme de Tékéli, elle avoit voué une haine éternelle à la Maison d'Autriche. Elle combattoit, depuis deux ans, dans Mongatz, Forteresse ou Tékeli avoit renfermé ses trésors, ses archives & ses enfans avec une forte garnison. Pour lui, errant dans des Provinces éloignées, il ne pouvoit secourir sa Femme. Affiégée par la famine, elle subit enfin le sort de la Hongrie, &, conduite à Vienne, elle se vit réduite à dire son rosaire dans un Couvent, tandis qu'on lui arrachoit ses fils pour les confier aux Jésuites de Prague. Le comble de sa douleur fut de voir couronner Roi de Hongrie l'Archiduc Joseph sans élection. Léopold, victorieux, ne voulut point d'autre Traité avec les Hongrois, qu'un échafaud

(a) Cantémir, tom. 2, page 134.

dans la Ville d'Epéries. Le ſang coula depuis le mois de Mars juſqu'en Décembre, & la Couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire par la Nobleſſe même du Pays en préſence des bourreaux. Il eſt bien affreux pour les Peuples que ce moyen terrible ait réuſſi. An. 1687.

Une ſatisfaction manquoit à Léopold, c'étoit d'avoir Tékéli en ſa puiſſance. Les Turcs, qui l'avoient remis en liberté, ne l'abandonnerent pas ; ils lui aſſignerent les Terres & Villes de Widin, de Caranſibes & de Lugos, qu'il changeoit contre la Couronne de Hongrie.

Jean, en apprenant les horreurs qui ſe paſſoient en Hongrie, ſe repentit de n'avoir pas mis cette Couronne ſur la tête de ſon fils, lorſque les Hongrois, touchés de ſes vertus, l'en preſſoient après la journée de Vienne. Miné à préſent par la maladie, il penſoit du moins à lui transmettre celle qu'il portoit, & il vouloit profiter de la Diete prochaine pour faire entrer les Polonois dans ſes vues.

Fin du Septieme Livre.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par MR. L'ABBÉ COYER.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
MDCCLXII.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

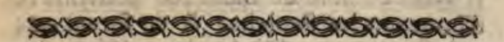
[illegible]

MAG[illegible] A

[illegible]

[illegible]

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE VIII.

LA Diete qui auroit dû s'assembler à Grodno l'année précédente, se trouvoit fixée au même lieu pour celle-ci. Le Roi l'auroit mieux aimée à Varsovie, où il espéroit d'en tirer un meilleur parti ; mais les Lithuaniens s'attacherent fortement à la Loi, & Grodno fut indiqué pour le 25 Janvier. Le Roi avec sa Cour s'y rendit, sans délai. Le Prince Jaques, qui se flattoit d'y jouer un grand rôle, prévint le jour. Il venoit de commander l'Armée, il s'étoit assis sur le Trône à côté de son pere en 1686. C'étoit autant de pas vers la Royauté, mais il en restoit un plus délicat & plus marqué : s'il avoit essayé le Trône, ce n'avoit été que dans un *Senatus-consulte*, sans l'aveu de la Nation assemblée ; il s'agissoit à ce moment d'y monter sous ses yeux : c'est ce que le Roi desiroit fortement en lui tendant la main. Lorsque An. 1688.

An. 1688. dans un Gouvernement abſolu le Prince agit contre la Loi, les Grands ſe taiſent, parce qu'ils ont tout à perdre, leur liberté même. En Pologne ils parlent, parce que le Prince ne peut rien leur ôter.

Néanmoins Jean ne devoit pas attendre l'oppoſition du côté d'où elle vint. Il avoit comblé de biens, de pouvoirs & d'honneurs les Sapieha; & ce furent eux qui ſe crurent obligés de préférer les Conſtitutions de Pologne à la reconnoiſſance. Ils s'étayerent du Miniſtre de l'Empereur & de celui des Czars, ſans oublier le Nonce du Pape. L'autorité d'un Nonce en Pologne étonne avec raiſon les autres Etats. Il a une Juriſdiction & un Tribunal dans une République aſſez fiere pour ne pas ménager ſes Rois.

Cette union contre les projets de la Cour gagnoit tous les jours des partiſans. On crioit que les Loix n'étoient donc plus reſpectées; qu'on vouloit donner un Roi à la Pologne ſans ſon aveu; qu'elle ne pouvoit diſpoſer de ſon Trône que lorſqu'il étoit vacant. On menaçoit de rompre la Diete, & de prendre des meſures vigoureuſes pour aſſurer le Droit de la Nation, ſi le Prince Jaques ne ſortoit pas ſur le champ de Lithuanie. Dure extrémité pour le fils d'un Roi à qui la Pologne devoit tant! Quand les Puiſſances ſont obligées de plier ſous la volonté des Nations, elles cherchent du moins à

pallier ces fâcheux inſtans de foibleſſe. An. 1688.
Le Prince Jaques eut envie de faire ſes dévotions au Mont de Pazzi, célebre Monaſtere, & de chaſſer aux environs de Vilna. La chaſſe le conduiſit hors de la Lithuanie.

Cette complaiſance de la Cour rétablit le calme, & déjà les délibérations de la Diete prenoient une forme avantageuſe : mais la Reine, vivement bleſſée du refus & de l'affront fait à ſon fils, intrigua pour rompre la Diete. Elle ſe ſervit d'un de ces hommes qui ont de l'audace, des poumons & une éloquence turbulente; *Dombroski* par ſes clameurs & un *Veto* ôta l'activité au Tribunal de la Nation. Si la Reine oſoit tant, c'étoit une ſuite de l'aſcendant que le Roi lui avoit laiſſé prendre.

Le Roi, qui n'étoit pas dans le ſecret, & qui vouloit mettre en délibération des objets importans pour la campagne prochaine, crut remédier au mal dans un *Senatus-Conſulte* où ſe trouvoit tout le premier Ordre de l'Etat ; mais le vent de la diſcorde ſouffloit de tout côté ; & d'abord le nouveau Cardinal Radziowski fut la pierre de ſcandale. Il étoit Sénateur en qualité d'Evêque, & comme tel perſonne ne lui diſputoit ſa place au Sénat; mais il étoit encore Cardinal, & ſous ce titre il prétendoit au premier fauteuil. Cependant les Loix de Pologne ne donnent aucun rang, aucune préſéan-

An. 1688. ce à la Pourpre Romaine; c'eſt pourquoi on n'y avoit vu juſqu'alors que trois Cardinaux: un *Oſius*, un Radziwil, & un fils de Roi, le Prince Caſimir, avant que d'être Roi. On s'étoit tiré d'affaire avec eux le mieux qu'on avoit pu. Mais la plupart des Polonois penſoient à peu près comme les Grecs au tems du dernier Empereur de Conſtantinople: *Nous aimons mieux*, diſoient ces Grecs, *voir ici un Turban qu'un Chapeau de Cardinal.* Radziowski, embarraſſé de ſa Dignité dès le jour qu'il l'avoit reçue, avoit évité toutes les rencontres délicates; la Cour où il auroit fallu, ſelon le ſyſtême de Rome, diſputer le pas à la Famille Royale, le Sénat où les Evêques, ſes confreres, ne vouloient rien céder. Il n'y avoit qu'un événement qui pût trancher la difficulté, c'étoit de réunir dans ſa perſonne la Primatie avec la Pourpre. La mort l'avoit ſervi promptement. L'Archevêque de Gneſne avoit diſparu du nombre des vivans, & Radziowski, par la grace du Roi, ſe trouvoit Primat, exemple frappant d'une belle fortune. Né d'une Sobieska, il avoit fait ſes études à Paris, où il étoit obligé de vivre dans une médiocrité bien au-deſſous de ſa naiſſance: étant donc devenu, après ſon Maître, le premier Perſonnage de la République, il ne doutoit plus de la préſéance dans le Sénat: mais les Evêques lui objectoient qu'il n'avoit pas

encore reçu ſes Bulles. Nouvel incident, d'autant plus épineux qu'il étoit imprévu. Après bien de la chaleur & des débats, l'Evêque de Cracovie fit ſentir à ſes Pairs que les Bulles regardoient uniquement les fonctions ſpirituelles, & Radziowski s'aſſit au premier rang, où le Roi le vit avec plaiſir, comptant bien de s'en aider dans la conjoncture même ; mais le Primat, homme plein d'obſcurité & d'artifice dans ſa conduite, le croiſoit ſourdement, & les cœurs étoient trop aigris. An. 1688.

Au-lieu de s'occuper des moyens de pouſſer la guerre avec plus de vigueur, ou de faire une paix avantageuſe, les premiers qui parlerent, n'ouvrirent la bouche que pour ſe plaindre de la préſomption du Prince Jaques, de l'influence de la Reine dans le Gouvernement, de la réſidence ſuſpecte du Marquis de Béthune en Pologne, des menées de la France, de l'inutilité de tant d'expéditions contre le Turc, & de la honte qui ſe trouvoit à laiſſer encore Kaminieck ſous ſa puiſſance. Ceux-là envelopperent du-moins leurs plaintes dans des termes reſpectueux : mais le Palatin de Siradie, créature & penſionnaire du Roi, (exemple qui dégoûteroit de la bienfaiſance, ſi les ames nobles ne ſavoient pas qu'il eſt beau de faire des ingrats); ce Palatin s'exhala ſans retenue contre ſon bienfaiteur. Il le

An. 1688. traita en face de violateur des Loix, d'oppresseur du Peuple, d'ennemi de la Patrie (*a*).

Jean, qui avoit appris avec Paç dans la Diete de 1685, que lorsqu'un sujet s'oublie, le Roi, image de Dieu, doit se posséder, répondit à toutes les accusations, comme si elles eussent regardé un autre que lui. Il distingua les déclamations outrées de ce qui avoit quelqu'apparence de raison. Il ne prétendit pas n'avoir fait aucune faute. Il se défendit avec cette dignité & cette modération qui confondent la calomnie & diminuent les torts. Toute la vengeance qu'il tira du violent Palatin, ce fut de ne lui pas faire l'honneur de lui adresser la parole. Il se justifioit auprès de la Nation, sans s'y être préparé. L'habitude qu'il avoit cultivée de parler en public, & la connoissance profonde des affaires d'Etat, le dispensoient, quand il vouloit, de s'énoncer par la bouche d'un Chancelier. Il fut lui-même son organe : c'est ce que les Polonois appellent parler *ex Throno*

Pendant que cela se passoit dans le Sénat, une satyre bruyante, contre le Roi & la Reine, couroit dans Grodno; satyre si affreuse, que les Mémoires du tems n'ont pas jugé à propos de nous la transmettre; & un Prédicateur s'é-

(*a*) Zaluski, tome 2, pages 1059 & 1090.

chauffant ſur la Confeſſion, en préſence de la Reine, oſa dire que *les Rois confeſſoient les petits péchés & n'accuſoient pas les grands; qu'on connoiſſoit un Prince qui ne croyoit pas ſans-doute que ce fût un crime de vendre les Charges de la République, & d'immoler la Patrie à ſa complaiſance aveugle pour une épouſe.* L'enthouſiaſte en fut quitte pour ſe rétracter dans la Chaire, où il avoit ſcandaliſé ceux même qui penſoient comme lui; & le libelle fut condamné au feu, ſans rechercher l'Auteur (*a*). An. 1688.

Au milieu du trouble, Jean ne pouvoit ſe diſſimuler que la Reine lui aliénoit bien des cœurs. Il l'éloigna ſans lui ôter le ſien. Elle partit à regret pour Varſovie, pleine de reſſentiment contre ceux qu'elle ſoupçonnoit d'avoir donné ce conſeil au Roi.

Pour lui, après avoir calmé les eſprits autant qu'il fut poſſible, il les tourna ſur la continuation de la guerre, pour laquelle on régla des ſubſides fort au-deſſous du néceſſaire; & il mit fin au Sénatus-conſulte, en proteſtant que, malgré le fiel dont on l'abreuvoit, il n'abandonneroit point la République, & que la foibleſſe de ſa ſanté ne l'empêcheroit pas de commander l'armée, content s'il expiroit en laiſſant la Pologne triomphante & heureuſe. Il de-

(*a*) Zaluski, tome 2. pages 1059 & 1060.

An. 1688. voit être ulcéré contre les Sapieha : cependant il honora de sa présence la pompe funebre du Grand-Ecuyer de Lithuanie, leur frere. Les Polonois sont aussi fastueux dans les funérailles que dans les Dietes. Ce faste & toutes les prieres qu'il faut acheter, auroient donné du pain à plusieurs Gentilshommes qui étoient au service du Seigneur défunt. Un grand festin où l'on s'enivra selon la coutume termina la douleur.

En même tems une scene de joie se préparoit pour Jean. Vilna, Capitale de Lithuanie, qui n'avoit jamais vu son Roi, soupiroit pour lui rendre ses hommages. Les Peuples n'entroient point dans les démêlés d'Etat. Ce qui les frappoit, c'étoit la gloire & la bonté naturelle de leur Maître; & ils laissoient aux Grands à discuter ses torts. Il fut reçu sur sa route & dans cette grande Ville avec ces acclamations, ces fêtes qu'on ne commande point à des gens libres.

De-là il se rendit à Varsovie où la Reine brûloit de le revoir, autant pour le plaisir de gouverner avec lui, que pour l'amour qu'elle lui portoit. Elle l'engagea à souffrir des remedes avant que de reprendre les armes; elle l'occupa du mariage du Prince Jaques avec une puissante Veuve que toute l'Europe convoitoit. C'étoit cette même héritiere de la Maison de Radziwil, que le

Prince Jaques avoit déjà voulu épouser An. 1688.
en 1680 ; & que l'Electeur de Brandebourg lui avoit arrachée pour la donner à son fils, le Prince Louis. Ce jeune Epoux n'avoit gueres joui de sa conquête ; & la Cour de Pologne négocioit à Berlin pour s'en emparer avec plus d'espérance que la premiere fois. Déjà la négociation étoit avancée, & l'Envoyé de Pologne écrivoit que la présence du Prince Jaques étoit nécessaire pour assurer le succès. Le Prince vole à Berlin, y entre *incognitò*, s'abouche avec le Ministre de France qui avoit ordre de son Maître de favoriser l'alliance, dans la vue de détacher le Roi Jean des intérêts de la Maison d'Autriche. Il voit la jeune Veuve dans l'ombre du mystere. Il en tire une promesse en bonne forme d'épouser dans huit mois, terme de son deuil, & cela sous une peine bien exprimée de la perte de ses biens. Les présens de noces sont donnés & reçus des deux parts. Après quoi il reprend le chemin de Varsovie, en s'applaudissant de sa fortune. Ce mariage le mettoit en possession de quatre Duchés dans le sein de la Pologne, lui donnoit des forces personnelles, l'acheminoit au Trône.

La nouvelle, arrivée à Varsovie, remplit la Cour d'allégresse, le Roi sur-tout qui aimoit tendrement son fils, & qui avoit un si grand besoin d'ouvrir son cœur

An. 1688. à la joie. Courte joie que l'amertume ſuivoit à pas précipités ! Tandis que le Prince Jaques n'apportoit qu'une promeſſe, un rival heureux épouſoit réellement à Berlin. C'étoit le Prince Charles de Neubourg, troiſieme fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Impératrice. L'Electeur de Brandebourg, à qui Léopold montroit une Couronne Royale, avoit favoriſé cette trahiſon, ſi on peut appeller trahiſon les mauvais offices que la politique a conſacrés dans la morale des Souverains. C'étoit donc encore Léopold qui croiſoit toutes les vues de Jean ſon Allié.

Ce coup de foudre fut entendu à la Cour de Pologne avec tous les tranſports de la douleur & de la vengeance. Dans le premier étourdiſſement, le Marquis d'Arquien, qui avoit quitté la France ſans ſe défaire de la vivacité Françoiſe, propoſa d'envoyer le Prince inſulté à Hambourg avec le Comte de Maligny ſon Oncle & un troiſieme Champion pour y appeller en duel le Rival heureux. Le Prince Jaques goûtoit ce parti : mais le Roi conſidérant que, ſi ſon Fils venoit à ſuccomber, ce ſeroit une perte bien ſupérieure à celle qu'on déploroit, & que dans le cas de la victoire il étoit fort douteux que la Princeſſe diſputée voulût épouſer le meurtrier de ſon mari, écarta cette ſcene tragique. Jean n'auroit pas été offenſé dans la perſonne de

ſon fils, s'il eût eu les forces de Léopold ou de Louis XIV. Il prit le ſeul parti qui lui reſtoit, celui de la foibleſſe & de la raiſon. Il fit examiner la promeſſe de la Princeſſe infidelle, & la peine qu'elle avoit acceptée. Les Juriſconſultes Polonois déciderent que Jean étoit en droit de confiſquer tous ſes biens. Mais pour prononcer la confiſcation il falloit le Tribunal de la Nation aſſemblée; & la Nation, en ce moment, ne penſoit qu'à combattre. La négociation de Berlin & la langueur du Roi avoient rejetté au mois d'Août l'ouverture de la campagne: compagne malheureuſe. An. 1688.

Jean ne pouvoit ſe détacher de ſes vues ſur la Moldavie & la Valaquie, deux Couronnes qu'il vouloit du-moins laiſſer à ſa Maiſon, ſi celle de Pologne en ſortoit. Ce grand objet lui fermoit les yeux ſur Kaminieck, & la Pologne continuoit ſes murmures. Elle marchoit pourtant ſous ſes drapeaux, plus conduite par le reſpect qui eſt dû aux talens héroïques, que par la conviction de ſon propre intérêt. Il mena l'Armée comme en 1686. par la Pokucie & la Bucovine. Arrivé à Pérérita où il avoit laiſſé des troupes & des ouvriers, il vit les maſures de cette Ville déſertes changées en maiſons, les villages voiſins repeuplés, & les terres cultivées. Ce fut le ſeul plaiſir qu'il goûta dans cette expédition. Il ſe hâta de paſſer le Pruth pour s'aſſu-

An. 1688. rer de la Valaquie, dont il n'avoit encore reçu que des soumissions vagues, conseillées par la crainte. Il n'y avoit encore établi ni postes, ni troupes comme dans une partie de la Moldavie. Il la regardoit pourtant comme une conquête facile.

Mais un événement tout contraire à la longue sécheresse qui avoit tant incommodé son Armée en 1686, le jetta dans un embarras plus grand. Des pluies aussi opiniâtres qu'abondantes, changerent en peu de jours les ruisseaux en torrens, les rivieres en fleuves, & la terre dissoute en un vaste bourbier. Cependant on se traîna jusqu'à la riviere de Chocava, qu'on passa avec des difficultés incroyables. Mais quand on arriva au Séret, il fut impossible d'en tenter le passage. On erra sur ses bords en changeant de camp tous les jours, pour ne pas s'appesantir dans la fange, & pour distraire le Soldat d'une trop grande attention à ses peines. Six semaines s'écoulerent dans ce déluge, mais le déluge ne s'écouloit pas. Les Turcs & & les Tartares disoient que le Ciel prenoit leur défense, & ne se montrerent pas. L'Armée battue par les élémens reprit le chemin de la Pologne, en perdant plus de chevaux & d'équipages que si elle eût vu l'ennemi. La grosse Artillerie fut enterrée dans la Bucovine

pour la reprendre dans un tems commode. An. 1688.

Les succès abandonnoient la Ligue Chrétienne en plus d'un endroit. Les Moscovites avoient repris leur projet sur la Crimée, & *Galiczin*, qui avoit manqué cette conquête, commandoit encore l'expédition. Précop vit deux cens mille combattans devant ses murs & quazorze cens pieces de canon. Les Tartares se crurent perdus, mais le Kan ne désespéra pas; c'étoit le brave *Selim-Gierai*, que les Turcs avoient déposé après la journée de Vienne, & qu'ils avoient remis sur le Trône à cause de la supériorité de ses talens. Il amusa le Général Russe, en proposant un accommodement qui épargneroit l'effusion du sang. Il disputoit comme quelqu'un qui veut se rendre, & qui cherche seulement à diminuer un peu ses malheurs. Pendant les pourparlers, délais souvent funestes au plus fort, le foible se fortifioit sur ses derrieres, & Galiczin s'affoiblissoit en consumant ses vivres: piege qu'il n'apperçut que lorsqu'il fallut reculer pour en chercher; & dans cette retraite le Kan tailla en pieces son arriere-garde. C'est ainsi que la ruse & le courage sauverent les Tartares sans humilier les Moscovites. Galiczin ayant regagné les bords de la Samara après une marche de trois semaines, dépêcha des couriers à Moscou & à Varsovie pour

An. 1688. donner avis qu'il avoit battu les Tartares, & qu'il les avoit pouſſés juſqu'au-delà de Précop. Les deux Capitales firent des réjouiſſances publiques, lorſqu'elles auroient dû ſe couvrir de deuil; & le Général, avant que de rentrer en Moſcovie, reçut des complimens de la Régente, & des récompenſes pour ſon Armée: pratique aſſez familiere à l'Empire Ruſſe, ſi on excepte le regne de Pierre le Grand.

Les Vénitiens avoient mis le ſiege devant Négrepont, l'ancienne Chalcis dans l'Eubée. Cette Iſle, la plus agréable de l'Archipel, leur avoit été enlevée par Mahomet II. à qui rien ne réſiſtoit. Moroſini ſe rappelloit les malheurs de ſes citoyens au tems de cette perte; le brave Erizzo ſcié en deux, ſa fille poignardée en défendant ſa vertu, tout ſexe, & tout âge au-deſſus de vingt ans dévoués à la mort. Il vouloit venger tant d'outrages & de ſang, & rendre à ſa patrie un de ſes anciens domaines. Ses efforts étonnerent; la réſiſtance fut encore plus grande; & ſon projet échoua.

Il n'y avoit que l'heureux Léopold, qui, ſans quitter ſon cabinet, pouſſoit les Turcs d'une perte à une autre. Le nouveau Sultan Soliman III. n'étoit pas un ennemi redoutable. Il avoit paſſé quarante ans dans une priſon à méditer l'Alcoran, & perſonne ne l'égaloit en

pratiques religieufes. Les Dévots le louoient à l'excès. Le Divan en faifoit peu de cas. Les gens de guerre le méprifoient. Sentant du moins fa foibleffe, il fit faire à Léopold des propofitions très-avantageufes par fon Ambaffadeur *Mauro Cordato*, ce Médecin de Padoue, dont la premiere maxime en négociation, étoit ce mot du Poëte *Saadi; qu'un menfonge qui fait l'affaire, vaut mieux que la vérité qui l'embrouille.* La maxime, s'il l'employa dans cette occafion, ne lui réuffit pas. Léopold rejetta tout avec fa hauteur ordinaire, que la profpérité augmentoit encore. Il n'étoit pas plus guerrier que Soliman; mais avec une profonde politique & de la fermeté, il trouvoit des Généraux dans tous les Princes de l'Europe. Il tranfporta fa faveur du Duc de Lorraine au jeune Electeur de Baviere, dont il venoit de faire fon Gendre. Il le chargea du commandement de l'Armée & du fiege de Belgrade. Cette Place importante fut prife d'affaut à la vue du Vifir. An. 1688.

Léopold étoit à la veille de chaffer les Turcs de l'Europe, mais il entreprit trop à la fois. Il entra, contre Louis XIV. dans la fameufe Ligue d'Ausbourg, qui partagea fon attention & fes forces. Cette nouvelle Ligue mit Innocent XI. dans un cas fingulier. Il béniffoit de la même main les coups portés au Turc, & ceux qu'on préparoit au Roi Très-

An. 1688. Chrétien. Il devoit être étonné de sa fortune : fils d'un Banquier Milanois, il secourut contre les Turcs l'Empire & la Pologne de son argent, les Vénitiens de ses galeres ; & s'il fut bravé dans Rome même par Louis XIV. ce ne fut qu'après avoir eu la force de l'outrager.

Louis XIV. de son côté, travailloit plus que jamais à détacher Jean de l'alliance de l'Empereur, tandis que Jean croyoit avoir une raison pour s'y attacher plus fortement. La prise de Belgrade avoit répandu l'allarme dans la Valaquie, qui venoit de se mettre sous la protection de l'Empereur ; & Jean se flattoit de la recevoir de ses mains, selon le Traité secret fait entr'eux. Cet heureux événement auroit rempli l'objet de la campagne infructueuse qu'il venoit de faire. Mais l'Empereur ne faisoit que montrer la Valaquie sans envie de la donner.

En arrêtant sa vue sur le Roi Jean, on plaint un Prince qui, avec de grandes qualités & peu de forces, se trouve le jouet d'une Puissance supérieure. Il étoit destiné à l'être de plus d'une façon. Il l'éprouva dans la Diete dont je vais rendre compte.

An. 1689. La Pologne, lassée d'une Ligue ruineuse dont Vienne tiroit tout le fruit, vouloit une paix particuliere avec le Turc. Un Envoyé Tartare étoit venu offrir la médiation du Kan avec des conditions avantageuses. Cette paix séparée dé-

déplaisoit souverainement à l'Empereur. An. 1689.
Jean ne la goûtoit pas non plus pour les raisons que nous avons exposées. Mais Léopold craignoit que la République ne l'emportât sur le Chef.

Un autre point qui devoit s'agiter dans la Diete, l'inquiétoit encore. C'étoit la confiscation des grands biens de la Princesse de Neubourg en faveur du Prince Jaques. Il voyoit avec douleur que son Beau-frere, le Prince de Neubourg, resteroit avec l'Héritiere de la Maison de Radzivil sans héritage.

Pour éviter ces deux écueils, il y avoit un parti à prendre : rompre la Diete au moment qu'elle pourroit nuire ; & c'est celui qu'il prit. Il fit entrer dans ses vues l'Electeur de Brandebourg, qui avoit intérêt de le ménager pour se faire Roi, & qui semoit l'or dans Varsovie. Il gagna les Sapieha, dont le crédit étoit grand dans le Sénat & dans l'Ordre Equestre. Les choses étant ainsi disposées, la Diete s'ouvrit.

Les délibérations roulerent d'abord sur la prétention du Prince Jaques. Les Jurisconsultes avoient décidé que les biens de la Princesse qui lui avoit manqué de foi, lui étoient dévolus ; que la peine étoit juste, puisqu'elle s'y étoit soumise elle-même par un acte libre. Le parti contraire repliqua par des raisons qui jetterent au moins du doute. D'autres Sénateurs affectant la neutralité qu'ils ne sen-

An. 1689. toient pas, s'écrierent que ce n'étoit pas le tems de penser aux intérêts de la Maison Royale, tandis que la République en avoit de si grands à traiter. *Accepteroit-on la paix particuliere offerte par le Turc, ou continueroit-on la guerre avec plus de vigueur* ? Ceux-ci vouloient la paix, ceux-là s'échauffoient pour la guerre. Ce dernier sentiment étoit celui du Roi. Mais une autre discussion vint se jetter à la traverse. On lui reprochoit le Traité de 1686. avec la Moscovie. Il lui avoit cédé deux Villes, un Palatinat & un Duché. Cette cession qui enlevoit des biens certains pour des avantages incertains, n'avoit été faite que de l'avis du Sénat. Il falloit que la Diete ratifiât; le devoit-elle contre le bien commun (*a*)?

Ce reproche fait au Roi lui en attira subitement un autre. La Reine passoit toujours pour l'avoir poussé à tout ce que la République pouvoit desapprouver. Le Palatin de Posnanie, Raphaël Lesczinski, grand par lui-même (*a*), plus grand encore dans un Fils que la Pologne a regretté & que la Lorraine adore, ne craignit point de déplaire à la Cour pour

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1125.

(*b*) Son mérite soutenu d'une illustre naissance l'éleva aux grandes Places de la République. Il fut Maréchal de la Diete de Ligue contre le Turc, en 1683. Ambassadeur à Constantinople, Grand-Trésorier, & Général de la Grande Pologne. Il avoit épousé la Fille du Grand-Général Jablonowski. Tel étoit le Pere du Roi Stanislas.

servir la République. Il savoit que la An. 1689.
Reine intriguoit fortement pour remettre
sous les yeux de la Diete la confiscation
des biens de la Princesse de Neubourg,
question qui portoit le trouble avec elle.
Il se tut sur le Roi, il s'expliqua sur la
Reine. Il dit : „ Qu'elle avoit une ame
„ & des connoissances au-dessus de son
„ sexe ; mais qu'elle étoit au niveau par
„ l'intrigue & les détours. A quoi sert
„ l'esprit, ajoutoit-il, s'il n'aboutit qu'à
„ semer la discorde dans tous les Or-
„ dres ? Elle se plaint souvent de la foi-
„ blesse de sa santé ; elle la doit, cette
„ foiblesse qui nous afflige, à sa trop
„ grande application aux affaires publi-
„ ques dont l'Etat la supplie de se dis-
„ penser ". La Reine venoit de perdre
une confidente dont la mort réjouissoit la
Ville & la Cour même. Le Palatin n'é-
pargna pas sa mémoire en lançant de
nouveaux traits sur la Reine (a). Il y
eût eu moins de danger à offenser le
Roi que la Reine, qui disoit hautement
qu'elle n'aimoit pas les diseurs de véri-
tés. Mais les Loix en Pologne mettent
les Sujets à couvert de la colere des
Princes.

C'est ainsi que les séances s'écouloient
dans un passage rapide d'un objet à un
autre, sans s'arrêter sur aucun. Ces dis-
sensions publiques en occasionnoient dans

(a) Zaluski, tome 2. page 1124. & 1147.

An. 1689. Le ſeul objet qui parut les fixer, ce fut le jugement d'un Gentilhomme Lithuanien. Lyſinski (c'étoit ſon nom) ſorti des Jéſuites, vivoit dans le commerce des Lettres, ſe communiquant peu, & faiſant du bien. Ami de la vérité dans le culte, il avoit jetté du ridicule ſur quelques ſuperſtitions Polonoiſes. On lui eût peut-être pardonné cette hardieſſe, mais il avoit une fortune conſidérable; & le délateur, ſelon les Loix, devoit la partager avec le Fiſc. Un homme en charge, Brzoska, l'accuſa d'Athéiſme. Le plus fort témoignage fut une note de la main de Lyſinski dans un Livre de l'Exiſtence de Dieu. L'Auteur Allemand de cet Ouvrage, avec la meilleure intention de prouver une vérité qui n'eut jamais beſoin de preuve, la détruiſoit. Lyſinski appercevant la fauſſeté des raiſonnemens, avoit mis à la marge, *ergo non eſt Deus*, donc il n'y a point de Dieu. Les Evêques, depuis la derniere nomination au Cardinalat, prenoient du goût pour cette Dignité. Celui de Poſnanie cherchoit une occaſion de ſe rendre agréable à Rome. Il crut l'avoir trouvée. Il ſaiſit l'accuſation, il remua toute la machine de la Diete, le Corps Epiſcopal ſur-tout; & Lyſinski, après avoir été fouetté par un Evêque & abſous pour l'autre Monde, fut brûlé dans celui-ci. Le décret de mort portoit (choſe ſinguliere!), que le

blaſphémateur avoit non ſeulement nié l'Exiſtence de Dieu, mais encore la Trinité des perſonnes, & la maternité divine de la Vierge Marie (*a*). Différens ſiecles avoient montré en Pologne des Gentilshommes perturbateurs, raviſſeurs, aſſaſſins, incendiaires; mais comme la Loi ne permet pas d'arrêter un Noble avant qu'il ſoit condamné, les coupables avoient toujours eu le tems d'échapper au ſupplice. La Loi ſe tut, & Lyſinski fut arrêté auſſitôt qu'accuſé. Rome, en voyant la procédure, deſapprouva ce terrible décret, & le Roi ſe reprocha plus d'une fois de n'avoir pas arrêté ce zele dévorant. An. 1689.

On comptoit déjà trois mois depuis l'ouverture de la Diete, & on n'avoit terminé que cette affaire. Lorſqu'on voulut reprendre celles qui intéreſſoient la Maiſon Royale ou la République, la faction de l'Empereur ſuſcita le Nonce Sulkowski, qui proteſta & diſparut. La Diete ſans activité ſe raſſembla le lendemain, & ce fut députation ſur députation pour ramener Sulkowski. Le Roi lui même le fit chercher dans la maiſon du Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, où l'on ſavoit qu'il avoit paſſé la nuit. Sapieha répondit ſéchement qu'on ne lui avoit pas donné Sulkowski en garde. Cette réponſe apportée à la Diete affligea le Roi & tous ceux qui aimoient la

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1120.

An. 1689. Patrie. Le Grand-Tréſorier de Lithuanie, frere du Grand-Général, parut touché, & vouloir remédier au mal. Il quitta ſon fauteuil, & ſortit en diſant qu'il ne rentreroit pas ſans ramener Sulkowszi & rendre l'activité à la Diete. La Diete reſpira, mais ce fut pour tomber dans une convulſiom mortelle. Le Grand-Tréſorier lui-même ne reparut plus. Le Caſtellan de Samogitie fit une derniere tentative, il ſe leva & paſſant du côté de Dambrowski, Nonce ou Tribun accrédité, il le conjura au nom de la *Patrie* de reſſuſciter la Diete, en lui rendant Sulkowski, ſon collegue & ſon ami. *Au nom de la Patrie!* reprit le Tribun: *dites au nom du Roi; vous ne connoiſſez que lui.* Ces paroles envenimées par le ton, violoient la Dignité Sénatoriale dans la perſonne du Caſtellan. L'Evêque de Vilna crut devoir la venger par une reprimande haute & ſévere: mais le Tribun ſe hériſſant, maltraita plus l'Evêque que le Caſtellan, leva même la main pour le frapper, & par ce geſte ſacrilege il empêcha Varſovie d'entendre la Meſſe pendant trois jours; car le Cardinal Primat mit toutes les Egliſes en interdit, calamité qui auroit duré plus longtems, ſi le fougueux Tribun n'eût fait une réparation à l'Evêque inſulté. Les Egliſes ſe r'ouvrirent, mais la Diete ſe ferma & ſe ſépara pour porter dans les Provinces l'animoſité des factions. Le

lendemain, le Roi reçut un billet que le An. 1689.
Miniſtre de Brandebourg avoit perdu. On y liſoit que les Sapicha avoient bien fait leur perſonnage, & qu'ils méritoient la récompenſe promiſe (*a*).

Si on réfléchit ſur l'eſprit de diſcorde qui agita la Nation dans cette Diete, la condition des hommes paroît bien à plaindre. Livrez-les au gouvernement abſolu d'un ſeul, ils ſe plaignent ſans ceſſe ſous le joug. Laiſſez-les dans les bras de la liberté, ils ne ſavent pas en uſer pour ſe rendre heureux.

La Diete n'ayant rien ſtatué ni ſur la paix, ni ſur la guerre, & les négociations avec le Turc ſe rallentiſſant, la guerre continua en vertu du Traité de ligue, mais foiblement. Ce ne fut pas Jean qui commanda. Jablonowski étoit le héros le plus capable de le repréſenter, mais l'Armée étoit peu nombreuſe & mal payée. Ne pouvant rien tenter de grand à force ouverte, il projetta de ſurprendre Kaminieck. Ses meſures étoient bien priſes: mais les Turcs, attentifs au moindre mouvement, les rompirent.

Les ſuccès de la ligue étoient toujours pour l'heureux Léopold. La maxime de l'ancienne Rome, qu'il étoit beau de compoſer avec ſes ennemis dans le ſein de la victoire, n'étoit pas la ſien-

(*a*) Zaluski, tome 2. pag. 1131.

An. 1689. ne. Les Turcs étoient venus demander la paix à Vienne, comme à Varſovie; il avoit rejetté leurs propoſitions. L'Europe abondoit alors en Généraux, la France & l'Empire ſur-tout. Le Prince Louis de Bade porta l'Aigle Impériale dans la Servie & dans la Bulgarie, où, après avoir défait les Turcs dans trois combats, il leur enleva deux Places importantes, Niſſa & Vidin.

Les Infideles échapperent cette année aux coups des Vénitiens. Moroſini ſe préparoit à leur en porter encore, une longue maladie l'en empêchoit; & la République qui venoit de l'élire pour Prince, ne vouloit confier ſes forces qu'à lui. Ce nouveau Doge, auſſi grand dans l'Armée que dans le Sénat, ne craignoit pas la menace qui avoit été faite à un de ſes prédéceſſeurs. Mahomet II. entendant parler aux portes de Veniſe de la cérémonie dans laquelle le Doge épouſe la Mer Adriatique, avoit dit qu'*il l'enverroit bientôt au fond de la mer conſommer ſon mariage.* Moroſini, malade, ſe faiſoit encore redouter.

Quant aux Moſcovites, agités de troubles inteſtins, dont la Régente & Galiczin furent les auteurs & les victimes, ils ne ſortirent pas de leur pays, & la ligue n'en tira aucun ſecours. Nouveau chagrin pour Jean, qui ſe voyoit en bute aux courſes toujours renaiſſantes des Tartares. Une calamité plus grande lui

déchira le cœur. L'un des dix fléaux miraculeux qui désolerent l'Egypte au tems de Moyse, se renouvella dans la Pologne. Des nuées de sauterelles, apportées par un vent d'Asie, fondirent sur les campagnes, & les couvrirent à la hauteur d'un pied. Elles étoient d'un noir foncé. Paris & d'autres Capitales de l'Europe, qui en reçurent dans des boëtes, admiroient leur longueur & leur grosseur, tandis que la Pologne en étoit dévorée. Les prez, les moissons, les fruits, l'écorce même des arbres, tout fut la proie de ces insect s voraces, qui ne périrent que deux mois après leur arrivée, au premier froid. Leurs cadavres, (triste dédommagement) engraisserent la terre pour l'année suivante, qui fut très-féconde. An. 1679.

Celle-ci s'étoit écoulée dans la douleur, plus encore pour le Roi que pour les sujets. Une Diete, où toutes ses vues avoient été trompées, Kaminieck manquée, la disette des factions qui s'examinoient, la dissension dans tous les Ordres: son ame s'aigrissoit dans l'amertume. Les soupçons s'y accumuloient, & le pousserent à un attentat qui passeroit ailleurs pour un droit de la Couronne. Le Grand Chancelier, Wielopolski, étoit mort après bien des conférences secrettes, avec une faction opposée à la Cour. Des bruits avoient transpiré que les Sapihea pensoient à détrôner leur bienfaiteur; & que le Primat Radziowski en-

An. 1689 troit dans le complot, auſſi bien que Wielopolski, tous deux parens du Roi. On ne diſoit point ſur quelle tête on vouloit mettre la Couronne. Ceux qui ſe piquent de tout deviner, aſſuroient que l'intention des Sapieha étoit de la placer dans leur propre maiſon. Leur faſte avoit déjà quelque choſe de Royal; une garde nombreuſe & un cortege qui embarraſſoit les plus grandes rues. Ceux qui ne leur ſuppoſoient pas aſſez d'ambition & d'ingratitude pour convoiter la Couronne, ſe perſuadoient qu'ils penſoient du moins à en détacher pour toujours le grand Duché de Lithuanie qu'ils gouvernoient preſqu'en Souverains.

Jean comptoit développer le myſtere dans les papiers que le Chancelier avoit laiſſés en mourant. Il envoya le Prince Czartoriski pour y fouiller. L'illuſtre Veuve refuſa l'entrée de ſon Palais, invoqua les Loix & l'aſſiſtance des Grands. Le Palatin de Siradie lui prêta ſa voix & ſa plume. Le nombre des oppoſans groſſit. Jean, arrêté par la clameur publique, ne recueillit que de la haine; & quand même il eût réuſſi à forcer le Palais, il n'eût rien trouvé, parce que le Chancelier ſentant approcher ſa fin avoit tout brûlé.

Au reſte, la conſpiration étoit-elle réelle? On trouve là-deſſus des contrariétés dans les Mémoires. Un Hiſtorien doit ſe borner à dire précisément ce qu'il

ſait, au-lieu de deviner ce qu'il ne ſait An. 1689.
pas. Quoi qu'il en ſoit, comme tout Ordre particulier paſſe en Pologne pour un inſtrument de tyrannie, on accuſoit le Roi de tendre au deſpotiſme. Il lui en échappoit quelques traits. Mais ſi cette paſſion l'eût réellement tourmenté, auroit-il convoqué tant de Dietes? Il n'ignoroit pas que toutes les fois qu'une Nation s'aſſemble, elle eſt au-deſſus du Chef. Mais il préféroit la République à ſon autorité. Aucun regne n'avoit vu la Nation aſſemblée auſſi ſouvent, non ſeulement dans les Comices ordinaires qui reviennent tous les deux ans, mais encore dans les extraordinaires que la Loi n'ordonne pas. Telle fut la Diete de cette année. Elle s'ouvrit le 18 Janvier.

L'objet capital dont elle s'occupa, fut An. 1690.
la paix particuliere que le Turc ne ceſſoit d'offrir à la Pologne: „ Réfléchiſſez, diſoient au Roi ceux qui la ſouhaitoient, „ réfléchiſſez ſur vos tentatives inutiles „ contre Kaminieck, ſur vos expéditions „ ruineuſes en Moldavie, ſur l'impoſſi„ bilité de lever de nouveaux ſubſides, „ ſur ſept ans de guerre qui ont épuiſé „ la Pologne pour faire triompher la „ Maiſon d'Autriche. Les alliances ont „ enfin des bornes. Voulons-nous imi„ ter les Saguntins, qui s'enſévelirent „ ſous l'amitié des Romains? L'Empe„ reur manque lui-même à la ligue en

An. 1690. „ lui fourniſſant moins de troupes depuis „ qu'il s'eſt armé contre la France. Eſt-„ ce notre faute s'il ne veut point de „ paix, ni vaincu, ni vainqueur? Qu'il „ faſſe donc la guerre avec ſes propres „ forces, ou qu'il nous fourniſſe les mo-„ yens de la continuer (a)".

La Pologne étoit effectivement dans l'impoſſibilité de ſoudoyer ſes troupes. Innocent XI. étoit mort; & on ne ſavoit pas ſi Alexandre VIII. ſon ſucceſſeur, voudroit, comme lui, employer les revenus de l'Egliſe à l'humiliation de la Puiſſance Othomane.

Jean, frappé des raiſons pour la paix, ſe trouvoit dans une grande perplexité: mais l'Empereur le tenoit attaché à la ligue par de grandes eſpérances qui pouvoient enfin ſe réaliſer. La faction Françoiſe, en ne parlant que de paix, & groſſiſſant de moment en moment, ſembloit devoir la décider. Trois François animoient ſecrettement cette faction: le Marquis de Béthune, l'Abbé de Gravel, & un Conſeiller au Parlement, Caillet de Teil.

La Chambre des Nonces, gagnée par Léopold & Jean, étoit pour la guerre; elle pouſſa des cris contre les trois Miniſtres de France les plus violens contre Gravel. On l'avoit dejà prié de quitter la Pologne, il s'obſtinoit à reſter. La

(a) Zaluſki, tom. 2. pag. 1187.

République lui ordonna de partir; il n'en tint pas compte. Le Roi lui fit dire, par le Grand-Trésorier, que s'il ne partoit pas il seroit cité en jugement; il éluda la menace en cherchant un asyle dans une Maison Religieuse. La Diete le supposa parti, reprit ses délibérations, & consentit enfin à la continuation de la guerre (*a*). Il est rare que la Nation assemblée n'enfante quelque nouvelle constitution. Les *Lits de Justice* ne regardent point les affaires publiques en Pologne. Il fut statué que dans toutes les Dietes à certains jours, le Roi prenant la place de Juge & la Loi à la main, prononceroit sur les causes des Particuliers. Tels sont les *Lits de Justice*, ou, selon l'expression Polonoise, les *Jugemens Comitiaux* dans ce Royaume. Avant Etienne Bathori & l'établissement des Tribunaux sédentaires, le Roi jugeoit son peuple en parcourant les Provinces. Henri de Valois s'en étoit bientôt rebuté: *Par ma foi*, disoit-il, *ces Polonois-ci me font faire le Juge & le Jurisconsulte: ils voudront bientôt encore que je fasse le métier d'Avocat.* Il oublioit que les premiers Rois furent Juges. An. 1679.

C'est la coutume de terminer la Diete par un discours d'*Adieu* au Roi; éloge plus ou moins hyperbolique. Les grandes qualités de Jean sauverent bien des

(*a*) Ibid. pages 1162 & 1163.

An. 1690. mensonges à l'Orateur: mais il débita beaucoup de faussetés sur la tranquillité présente de la République, dont il faisoit honneur au Roi. Les factions continuoient, & avant même la fin de la Diete, l'Armée s'étoit confédérée. Il lui étoit dû plus de vingt millions; elle déclara aux Généraux qu'elle ne marcheroit pas sans être payée. Heureuse encore la République en ce que le Soldat, sage dans sa révolte même, ne menaçoit point d'exécution militaire (*a*).

Cette confédération causée par la disette d'argent, mal fort ordinaire à un Etat sans commerce, anéantit tout projet de campagne. On se contenta de tenir les troupes sur la frontiere, pour empêcher les incursions des Tartares; ravages qu'on n'évita pas entiérement. Ils vinrent jusqu'aux portes de Lublin dans la petite Pologne; & sans un espion, le Roi couroit risque d'être pris (*b*). Ces incursions réitérées étoient les tristes fruits de la crise où l'on se trouvoit. Des troupes mal payées, mal vêtues oublient leur devoir & leur valeur. Les Chefs, frappés de leurs justes plaintes, craignoient d'user de l'autorité; ils n'employoient que l'exhortation. Les Evêques s'en mêloient en qualité de Sénateurs. Celui de Culm, Olssowski, prit son texte dans le mécontentement qu'on avoit des Mosco-

(*a*) Ibid. page 1187.
(*b*) Ibid. page 1167.

covites. Membres de la Ligue, c'étoit An. 169.
à eux d'agir contre l'ennemi commun, lorſque la Pologne ne le pouvoit pas; & leurs épées reſtoient dans le fourreau. Olſowski diſoit donc à l'Armée ce que Marius avoit dit à ſes Soldats qui demandoient de l'eau: *Il y en a dans le camp ennemi, & vous êtes Romains.* „ Il „ y a de l'argent chez les Moſcovites, „ & vous êtes Polonois ". Ce trait d'éloquence ne produiſit & ne devoit produire aucun effet. Marius touchoit le camp ennemi: les Polonois étoient fort éloignés des Moſcovites, & ils ne marcherent ni à eux, ni aux Turcs.

Ce qui avoit retenu les Moſcovites dans l'inaction, c'étoit le bruit de cette paix particuliere dont la Pologne s'occupoit. Ils craignoient de reſter en proie aux Turcs & aux Tartares. Le jeune Czar Pierre, ſeul alors ſur le Trône dont ſon ainé n'étoit pas digne, ſavoit qu'un Chiaoux (*a*) du Grand-Seigneur & un Envoyé Tartare étoient à Varſovie. Un Grand de ſa Cour y éclairoit les démarches de la République.

La Ligue Chrétienne, depuis ſa naiſſance, en 1683. n'avoit pas ſenti une langueur pareille. Les Polonois n'entre-

(*a*) C'eſt un Officier de la Porte qui fait l'Office d'Huiſſier; c'eſt comme un Exempt des Gardes en France. Tels ſont les Ambaſſadeurs que le Grand-Seigneur envoie aux autres Princes.

An. 1690. prenoient rien, faute d'argent. Les Moſcovites ſe tenoient chez eux par politique. Les Vénitiens faiſoient quelques efforts dans l'Archipel, mais trop foibles pour ſe faire craindre. Moroſini, dont la préſence étoit plus néceſſaire encore à Veniſe depuis qu'il étoit Doge, n'animoit plus la victoire. L'Empire étoit obligé de faire face à Louis XIV.

Les Turcs moins preſſés de toute part, & animés par la France au grand ſcandale de Rome & de la Ligue, s'étoient mis en campagne de bonne heure. Ils avoient à leur tête *Muſtapha Cuprogli*, fils, petit-fils de Grand-Viſir, & parvenu lui-même à cette premiere Dignité: il ne reſpiroit que la guerre, blâmant toute propoſition de paix. Il avoit commencé par réformer les abus d'une mauvaiſe adminiſtration de ſept ans, & par le rétabliſſement des finances. En ouvrant la campagne, il employa la Religion & la ſévérité des mœurs. Toutes les Moſquées de Conſtantinople & les pavillons du Camp retentirent de prieres. Une foule de jeunes garçons qui ſuivoient l'Armée, affreux inſtrumens de débauche & de dépenſe, furent chaſſés, ſous peine de mort, s'ils reparoiſſoient Il ne s'agiſſoit plus que de rendre le courage aux troupes; le Viſir s'en chargeoit en leur traçant la route de la

victoire avec le ſabre de ſon pere Cu- An. 1690.
progli (*a*).

Le Duc de Lorraine, celui de tous les Généraux de l'Empire qui avoit montré les plus grands talens, depuis Montécuculi, avoit terminé ſes jours. Il les avoit paſſés dans la gloire, mais ſans Etats. Il s'étoit flaté d'y rentrer à la tête de ſoixante mille hommes en 1676. *Aut nunc, aut nunquàm:* c'eſt ce qu'on liſoit ſur ſes Etendarts, *ou maintenant, ou jamais.* Ce fut jamais. Plus heureux pour la Maiſon d'Autriche, il en avoit ſoutenu la fortune, ſans recouvrer la ſienne; regret qu'il emportoit au tombeau, & qu'il exprima dans cette Lettre à Léopold: „ Sacrée Majeſté, ſuivant vos ordres, je ſuis parti d'Inſpruck pour me rendre à Vienne, mais „ je ſuis arrêté ici par un plus grand „ Maître: je vais lui rendre compte „ d'une vie que je vous avois conſacrée „ toute entiere. Souvenez-vous que je „ quitte une épouſe qui vous touche, „ des enfans à qui je ne laiſſe que mon „ épée, & des ſujets qui ſont dans l'oppreſſion". Léopold ſentit dans cette campagne même combien il étoit difficile de remplacer le Général qu'il pleuroit.

Le Viſir Cuprogli, après une victoire complette ſur les Impériaux, fit lever

(*a*) Cantémir, tome 2. page 182.

An. 1690. le blocus de trois Places dans la haute Hongrie, en prit quatre dans la basse, soumit l'Albanie, la Bulgarie, & reprit toute la Servie, Belgrade même, malgré une garnison de six mille hommes, qui fut passée au fil de l'épée, & pendant que ce torrent menaçoit encore Vienne, Tékéli que la Porte soutenoit toujours, battoit le Général *Heusler*, & se faisoit déclarer Prince de Transylvanie, après la mort de Michel Abaffi.

An. 1691. L'hyver donna le tems à la Ligue Chrétienne de reprendre des conseils & des forces. Jean continuoit à se trouver embarrassé entre Léopold & Louis XIV. Faisant autant de bruit qu'eux dans l'Europe, mais moins puissant il vouloit les ménager tous deux. Son cœur étoit pour la France: ses intérêts le décidoient encore pour la Maison d'Autriche. La France ne manquoit pas de lui faire de belles promesses: mais la Maison d'Autriche, voisine de ses Etats, étoit à portée de réaliser les siennes, lorsqu'elle voudroit garder la foi. Jean avoit, dans le moment même, un intérêt de famille à traiter avec elle. Il s'agissoit de marier le Prince Jaques. La Pologne, depuis l'enlévement de sa plus riche héritiere, n'avoit plus de parti pour lui. La France auroit pu offrir une Princesse de son sang, mais on vouloit une fille de Souverain. Léopold, qui disposoit alors de l'Empire & de tous ses

Princes, proposa une fille de l'Electeur An. 1691.
Palatin. Elle étoit sœur de ce même Charles de Neubourg, dont le Prince Jaques avoit tant à se plaindre, & qu'il avoit voulu voir l'épée à la main. Mais les Princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Ce mariage allioit la Maison de Sobieski à toutes les Couronnes de l'Europe, & le Prince Jaques devenoit beau-frere de l'Empereur. C'étoit la premiere occasion où Léopold agissoit de bonne-foi avec Jean; encore consultoit-il plus ses intérêts que ceux de son Allié, qu'il s'attachoit par un nouveau lien.

Le Marquis de Béthune traversoit la Négociation autant qu'il pouvoit. Il fut convenu qu'il sortiroit de Pologne. On convint aussi que Charles de Neubourg conduiroit sa sœur jusqu'aux frontieres de la République, comme pour faire une espece de satisfaction au Prince Jaques sur ce qui s'étoit passé à Berlin; & celui-ci renonçoit à ses prétentions sur les biens de la Maison de Radziwil (a).

Les deux Epoux se virent pour la premiere fois à Olénisc. La Princesse arrivoit, vêtue à la Hongroise; elle y prit des habits Polonois. Le Prince, en recevant sa main, reçut aussi l'Ordre de la Toison d'or, apporté par le Comte de Holstein. La pompe nuptiale mar-

(a) Zaluski, tome 1. page 1166.

An. 1691. choit & approchoit de Varſovie. Le Cardinal Primat, accompagné des Grands Officiers de la Couronne, vint au devant. Le Grand-Maréchal, pour faire ſa cour au fils de ſon Maître, tint ſon bâton élevé devant lui : *Vous oubliez donc*, lui dit le Primat, *que cet honneur n'eſt dû qu'au Roi.* Le bâton fut baiſſé (*a*). Cette mortification qui rappelloit au Prince Royal, qu'en Pologne le fils d'un Roi n'eſt qu'un Citoyen, jetta un peu d'amertume au milieu de la joie, & ce n'étoit qu'un prélude de tous les chagrins qui devoient ſuivre. Il eſt certain que Jean fit une grande faute en formant ces nœuds, ſans en rien communiquer au Sénat ni à la Nobleſſe. La Pologne ne permet point à ſes Princes de ſe marier ſans le conſentement de la République. Jean vouloit quelquefois trancher du Monarque. C'étoit éloigner ſon fils de la Couronne, au-lieu de l'en approcher ; mais raconter ici ce qui arriva dans la ſuite, ce ſeroit anticiper les événemens.

Le parti de la France, irrité d'un mariage qui cimentoit l'union de Vienne & de Varſovie, n'oublioit rien pour le rendre inutile à la Maiſon d'Autriche. Léopold, en le ſignant, avoit promis tout de nouveau un Corps de troupes au Roi de Pologne, s'engageant à le mettre en

(*a*) Zaluske, tom. 1. pag. 1418.

possession de la Moldavie & de la Vala- An. 1693.
quie, pourvu qu'en revanche il agît fortement contre le Turc ; diversion toujours si nécessaire à Léopold. Le Marquis de Béthune semoit des doutes raisonnables sur de si belles offres, tant de fois reçues & tant de fois sans effet. Il adressoit aux Palatins & à tous ceux qui avoient du crédit dans le Gouvernement, des Mémoires où il censuroit la politique de la Maison d'Autriche qui tournoit toute la guerre à son profit. Il leur montroit les avantages certains d'une paix particuliere avec le Turc, employant encore une autre raison, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la force ; l'or.

Ces insinuations, qui fermentoient dans la République, vinrent à la connoissance de l'Ambassadeur de Vienne, le Comte de Thun. Il sollicita vivement le renvoi du Marquis de Béthune. Il écrivit au Palatin de Vilna que la France vouloit faire un Roi à sa dévotion, du vivant même du Prince régnant ; & que Béthune, sans égard à l'honneur de lui appartenir, tramoit cette conspiration contre lui & la République. Béthune irrité de cette imputation, & encore plus de quelques termes injurieux à Louis XIV. appella l'Ambassadeur en duel. Jean, personnellement intéressé dans la querelle, envoya demander à l'Ambassadeur quelle preuve il pouvoit donner d'une accusation aussi grave. L'Ambassadeur

An. 1691. répondit qu'il ne devoit de compte qu'à son Maître. *Quant au duel*, ajouta-t-il, *quoique mon caractere public m'en dispense, je m'y prêterai, au hazard d'être blâmé par l'Empereur.* Jean ne trouvant point la lumiere qu'il cherchoit, & s'élevant au-dessus des soupçons, suspendit les épées. Les deux Ministres s'engagerent, par écrit, à ne point s'attaquer tant qu'ils seroient en Pologne (*a*).

A travers ces démêlés, les Tartares firent une irruption dans le Palatinat de Russie, où ils brûlerent cinquante Villages appartenans au Roi. Les biens des Particuliers furent épargnés. Cette affectation fit dire que c'étoit le fruit des intrigues de la France pour forcer le Roi à la paix.

Cependant Thun avoit instruit Léopold de ce qui se passoit entre Béthune & lui. Un événement aggravoit encore sa plainte. Un Courier, qu'il avoit dépêché à Vienne, avoit été dépouillé en Pologne, & attaché à un arbre; violence qu'on attribuoit à la Faction Françoise. Léopold en demandoit la punition, sans quoi il supprimeroit la Poste, qui étoit plus avantageuse à la Pologne qu'à l'Empire. Le procédé de Béthune l'irritoit bien davantage. Après avoir rappellé ses anciennes plaintes contre lui ; „ la ré-„ volte des Hongrois qu'il avoit favori-

(*a*) Id. Ibid. pag. 1220 & 1221.

„ ſée, le poiſon de la défiance qu'il avoit An. 1691.
„ toujours ſemé entre les deux Cours,
„ il etoit étonné de le ſavoir encore en
„ Pologne, qu'il auroit dû quitter dès le
„ mois de Février en vertu des Pactes
„ matrimoniaux. J'ai bien voulu fermer
„ les yeux ſur ce délai, en conſidération
„ de la Reine, dont il a l'honneur d'être
„ allié : mais enfin ma patience eſt à
„ bout, & ſi cet audacieux, qui oſe bra-
„ ver un Miniſtre Impérial, ne ſort pas
„ inceſſamment de Pologne, je rappelle-
„ rai mon Ambaſſadeur ". Le Comte de Konigſek, qui expédioit la dépêche, ajoutoit de ſon chef, que la Reine de Pologne étoit dans l'erreur, ſi elle ſe flattoit de tirer quelque avantage de la Cour de France, aigrie depuis longtems par la Ligue Chrétienne, & tout récemment par le mariage du Prince Jaques; que le ſeul parti pour elle & pour ſa famille, étoit de ſe tourner entiérement du côté de la Cour de Vienne, & qu'il étoit de ſon intérêt de le bien perſuader au Roi.

Jean, trop engagé avec l'Empereur pour regarder en arriere, cherchoit à le ſatisfaire. Louis XIV. trancha la difficulté. Le Marquis de Béthune fut nommé Ambaſſadeur en Suede, où il mourut au bout de quelques mois, ſans avoir joui d'une fortune proportionnée à ſa naiſſance, à ſon alliance avec le Roi de Pologne, aux emplois qu'il avoit remplis, ni

An. 1691. à ses talens. Dans le peu de tems qu'il vécut à la Cour de Suede, il gagna tellement le Cabinet, que le Roi défendit à ses Ministres d'aller manger chez ceux des Puissances étrangeres; défense qui regardoit celui de France plus que tout autre. Les Hongrois, au commencement de leur révolte, avoient pris tant de goût pour lui, qu'ils eurent quelqu'envie d'en faire leur Roi, si la France avoit jugé à propos d'entreprendre & de soutenir cette révolution. En Pologne on l'avoit toujours vu avec un plaisir singulier; mais il avoit une plaisanterie nationale qui lui faisoit quelquefois des ennemis. Un jour il lui échappa de dire en parlant du Prince Jaques, dont la mine n'étoit pas aussi avantageuse que celle du Roi, *qu'il portoit l'exclusion de la Couronne sur son visage*. Le Roi, qui aimoit lui-même les bons-mots, ne s'étoit pas offensé de celui-ci, comme il auroit pu le faire; & c'étoit à regret qu'il avoit sacrifié Béthune à l'Empereur.

L'Empereur étant appaisé, & la Faction Françoise affoiblie, les fêtes du mariage reprenoient de l'éclat, lorsque la discorde entra dans la Maison Royale. La Reine, toujours dominante dans le cœur du Roi, voulut faire sentir son empire à la Princesse de Pologne. La Bru n'eut pas toute la docilité que la Belle-mere exigeoit. Le Prince Jaques partagea le mécontentement de sa jeune

épouſe, & un autre chagrin, qui lui étoit personnel, le dévoroit. An. 1691.

Le Prince *Alexandre*, ſon frere, ſortoit de l'enfance, & commençoit à ouvrir les yeux ſur la ſplendeur du Trône. Une premiere fleur de jeuneſſe, une phyſionomie ouverte, une figure ſéduiſante, un air noble, des mœurs douces, lui gagnoient le cœur de la Reine, & la Reine n'oublioit rien pour le rendre encore plus agréable au Roi. La Nation même le regardooit déjà avec complaiſance, & cette Nation fait ſes Rois. Il y avoit même une expreſſion qui couroit dans le Royaume: on appelloit ce cadet, *le fils du Roi*, & l'aîné, *celui du Grand-Maréchal*. D'ailleurs, comme on avoit trouvé dans les prophéties Polonoiſes la lettre *J*, pour déſigner le Roi *Jean*, on rencontroit la lettre *A*, pour marquer ſon ſucceſſeur (*a*).

Le Prince Alexandre fut donc un rival

(*a*) Lorſque le Trône fut vacant, les Partiſans de la Reine Douairiere ne manquerent pas de faire valoir cette lettre *A*, en faveur du Prince Alexandre. La faction du Prince de Conti que l'*A* embarraſſoit, diſoit que ſi le Prince François n'étoit pas *Alexandre* de nom, il l'étoit par ſa valeur. On ſait que ni l'un ni l'autre n'a régné: ce fut *Auguſte*, Electeur de Saxe; & ſi la prophétie s'en étoit tenue à la lettre *A*, elle conſerveroit encore un air de vérité: mais elle ajoutoit un arrêt effrayant, *morietur brevi*, il mourra dans peu. Auguſte a régné trente-ſix ans: terme aſſez long pour un Roi élu à l'âge de vingt-ſept. Malgré cela, on débite encore en Pologne que la prophétie étoit bonne, ainſi que toutes celles qui regardent les Rois à venir.

An. 1671. aux yeux du Prince Jaques, & la jalousie de celui-ci s'envenima, lorsqu'au 13 Juin, le Roi, quittant Varsovie, emmena ce fils si chéri pour le montrer à l'Armée & le former aux combats. Cependant l'auguste pere n'avoit pas négligé l'ainé. Il l'avoit invité à le suivre avec la Princesse de Pologne qui attendroit dans le Palatinat de Russie, dans la compagnie de la Reine, le retour de l'expédition. Le Prince Jaques, mécontent de tout dans ce moment de trouble, répondit qu'il n'exposeroit point son épouse aux duretés de la Reine; & que pour lui étant sans revenus, il ne pouvoit fournir aux dépenses de la campagne. Il taisoit la vraie raison. Le Roi qui auroit pu ordonner, ne fut que pere. Il le laissa à sa propre volonté & partit.

Le lendemain le Prince Jaques, encore plus agité, tint Conseil avec l'Ambassadeur de Vienne; & il déclara au Grand-Chancelier qu'il se retireroit de Pologne, si le Prince Alexandre continuoit sa route; retraite, disoit-il, que la Pologne ne desapprouveroit pas, lorsqu'elle apprendroit dans un Manifeste que le Roi destinoit le Trône au cadet au préjudice de l'ainé. Ce projet pouvoit être dès lors celui de la Reine, comme la suite le dévoila: mais ce ne fut jamais celui du Roi; & même, s'il eût eu quelque prédilection pour les cadets dans un âge où les qualités de

l'ame ne ſont point encore développées, An. 1691.
il eſt vraiſemblable qu'il auroit penché du côté du Prince Conſtantin, le dernier né, ſon vrai portrait. Mais la paſſion qui agitoit le Prince Jaques, n'examinoit rien.

Le Roi lui fit ſavoir qu'il pouvoit partir avec la malédiction paternelle quand il voudroit, mais qu'une fois parti il ne comptât plus revoir ni ſon Roi ni ſon Pere. Cette menace ne l'ébranla pas. Il répondit au Roi qu'il alloit dans les Pays-Bas, dont l'Eſpagne lui offroit le Gouvernement. Le Roi indigné penſoit à le punir. La punition commençoit déjà. Les Courtiſans n'oſoient plus le voir, & ſes amis mêmes l'abandonnoient. Le Jéſuite Vota & le Réſident de Veniſe, tous deux diſerts, inſinuans, s'enfermerent avec lui pour lui peindre la foibleſſe de ſa jalouſie contre un frere à qui l'âge encore tendre attiroit quelques vaines careſſes; l'injuſtice de ſes ſoupçons ſur la ſucceſſion au Trône, l'énormité & les dangers de ſa révolte contre ſon Pere & ſon Roi. Ils le déterminerent à demander un pardon qu'il ſeroit trop heureux d'obtenir. Le Prince ſe rendit donc à l'Armée pour ſe jetter aux pieds de ſon Roi. Le Pere pardonna, & lui permit de partager les lauriers qu'on ſe promettoit dans la campagne. 'étoit un ſpectacle touchant de voir un Héros entre ſes deux

An. 1691. fils, l'un rentré en grace & déjà fait aux armes, l'autre toujours chéri & qui venoit apprendre à vaincre: tous trois marchant aux ennemis de la patrie. La Reine & la Princesse de Pologne resterent sur la frontiere, où elles dissimulerent leur aversion mutuelle (*a*).

Il fut résolu, dans le Conseil de guerre, d'entrer en Valaquie, puisque le siege de Kaminieck paroissoit toujours impossible avec les forces présentes; de s'emparer, chemin faisant, de Sorock, Forteresse Turque sur le Niester, & de presser la jonction des Cosaques. Ce qui les retardoit, c'est qu'ils étoient sans habits & sans argent. Le Roi y pourvut de son propre trésor, laissa un corps de troupes pour contenir la garnison de Kaminieck, passa le Niester à la fin d'Août, & suspendit sa marche à Snyatin, Ville marchande sur la rive gauche du Pruth. C'est-là où il devoit recevoir les secours de Léopold; mais Léopold étoit en possession de ne penser qu'à lui-même, fort occupé d'ailleurs avec le Turc & Louis XIV.

Si, malgré tant de promesses oubliées, le Roi de Pologne restoit encore fidele à son Allié, il falloit qu'il ne regardât sa conduite que comme un délai politique pour le retenir dans la Ligue, & non comme une mauvaise foi décidée. Il

(*a*) Zalusk. tom. 2. pag 1222 & 1223.

pouvoit croire que l'Empereur n'attendoit que l'expulsion des Turcs de toute la Hongrie, pour remplir ses engagemens. Autrement sa constance seroit une énigme inexplicable. Des Ecrivains passionnés pour sa gloire, prétendent que, sans égard à ses propres intérêts, il se tenoit attaché à la Ligue, continuant les diversions nécessaires pour ne pas manquer à la foi des Traités & au bien commun de la Chrétienté. Tant de générosité n'entre gueres dans le Conseil des Souverains; & d'ailleurs il faut que leurs vertus s'accordent avec le bonheur de leurs Sujets La Pologne souffroit infiniment de la longueur de cette guerre. An. 1691.

L'Armée marchoit pourtant avec cette résolution qu'un grand Capitaine inspire toujours, & avec plus de joie que le Chef n'en pouvoit goûter. La division qu'il voyoit croître entre ses deux fils, l'inquiétoit autant que la conduite de l'Empereur. Le Prince Alexandre ardent à s'instruire, curieux de tout, se montroit sans cesse aux troupes, visitoit les postes, caressoit l'Officier, entroit dans la tente du Soldat, compatissoit à ses maux, le questionnoit sur ses besoins, lui faisoit des largesses. Le Prince Jaques traitoit ce zele de popularité ambitieuse, d'artifice pour séduire la multitude, de trahison envers son ainé. On se regardoit avec des yeux jaloux, on s'échappoit en paroles piquantes, & quelquefois même

An. 1691. ſous les yeux du Roi ils oublioient qu'ils étoient freres. Le Roi ſembloit preſſentir que cette rivalité feroit un jour ſortir la Couronne de ſa Maiſon. *Je triompherai plus aiſément*, diſoit-il, *de l'ennemi que je vais chercher.*

La marche continuoit, & on lui rapportoit que le Hoſpodar de Moldavie l'attendoit près de Pérérita avec vingt mille Tartares. C'eût été peu de choſe, mais on ajoutoit que trente mille Turcs s'avançoient par le Budziac: c'en étoit plus qu'il ne falloit pour diſputer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Les Tartares parurent auſſi-tôt. On les ſuivit quelques jours, mais la famine étoit ſur leurs pas. On paſſa le Pruth pour chercher des ſubſiſtances en marchant aux Turcs. Ceux-ci ne ſe preſſerent pas. Leur deſſein étoit de ne ſe montrer que lorſque la ſaiſon avancée rappelleroit les Polonois à leurs foyers, ſans ſe mettre en peine de quelques Places qu'ils pourroient enlever: Sorock & Nerzécum furent effectivement tout le fruit de la campagne. Les Turcs ne tirerent point le ſabre. Des neiges prématurées, & auſſi extraordinaires par leur abondance, vinrent glacer le Soldat, rompre les chemins, embarraſſer l'artillerie & les convois, haraſſer les hommes & les chevaux. Lorſque l'Armée Polonoiſe regagna les frontieres, on eût dit qu'elle

qu'elle revenoit d'une déroute (*a*). C'é- An. 1691.
toit pour la quatrieme fois que Jean man-
quoit la conquête de la Moldavie & de
la Valaquie. Il s'en fallut peu que Léo-
pold ne fût aussi & plus malheureux que
lui en Hongrie.

Soliman III. étoit mort depuis peu, après quatre ans de regne, & un triomphe qu'il ne méritoit pas. Achmet II. son frere, lui avoit succédé sans avoir plus de qualités que lui. Mais Mustapha Cuprogli restoit Visir, & campoit devant Salankemen, sur les bords du Danube. Le Prince Louis de Bade, Général des Impériaux, marcha pour le combattre, ne le croyant ni si fort, ni si bien campé. A peine arrivé il n'eut plus que le parti de la retraite. Les Turcs l'attaquerent avec tant de fureur & de conduite que sa perte paroissoit inévitable. Le champ de bataille étoit déjà couvert de Chrétiens expirans: mais la fortune de Léopold voulut qu'un boulet emportât le le Visir qui n'avoit gueres joui de sa haute fortune; il périssoit dans le moment où il étoit le plus glorieux & le plus nécessaire. L'Aga des Janissaires auroit pu le remplacer: un autre boulet l'étendit mort; & les Infideles consternés abandonnerent la victoire, qui n'eut cependant d'autre suite que la prise de *Lippa*, Ville malheureuse, sans-cesse prise &

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1236.

An. 1691. reprise, également maltraitée par les amis & par les ennemis. Les Sauvages dans leurs forêts sont plus heureux.

Les autres ligués avoient encore de moindres succès. Les Vénitiens, que le Doge Morosini ne commandoit pas, se soutenoient à peine dans l'Archipel. Le Czar Pierre, occupé de troubles intestins dans ses Etats, avoit plutôt pensé à s'affermir sur son Trône qu'à ébranler celui de Constantinople.

Cette campagne fut la derniere de Jean. Ce n'est pas l'extrémité de l'âge qui l'avertissoit de se retirer. Il n'avoit que soixante & un ans; mais quarante ans de guerre où il avoit toujours payé de sa personne, dix dans les grandes Charges de la République, dix-huit sur un Trône qui exigeoit une action continuelle, tant de travaux avoient affoibli ses ressorts, & l'ame s'en ressentoit. Il résigna le commandement de l'Armée au Grand Général Jablonowski, pour ne s'occuper que de l'administration intérieure: ouvrage encore qui passoit ses forces. Il se trouvoit dans cette situation équivoque, où l'on n'a pas assez perdu pour être entiérement gouverné, ni assez conservé pour gouverner par soi-même.

An. 1692. Deux Juifs sous la protection de la Reine, s'emparerent de lui: l'un, de son corps; c'étoit le Médecin *Jonas*: l'autre, de ses finances; c'étoit un Trai-

tant; & ces deux hommes s'entendoient au mieux, pour s'étayer mutuellement en secourant les Juifs leurs freres. Le Traitant, nommé *Bethsal*, prit à ferme les terres du Roi bien au-dessus de leur valeur. C'étoit le flatter dans la plus forte passion qui lui restoit; car il regardoit les richesses comme le plus sûr moyen de conserver la Couronne dans sa Maison. Mais le Juif, en donnant d'une main, savoit bien qu'il recevroit encore plus de l'autre. Il vendoit au plus offrant toutes les graces de son Maître, & il établissoit des usures sur les Douannes qu'il avoit affermées. La Reine voyoit ce commerce infame: mais le Roi l'ignora longtems, parce qu'il étoit Roi & infirme. An. 1692.

Deux Estampes coururent dans Varsovie. On voyoit dans l'une des gens de différentes Nations qui comptoient de l'argent. Le Juif Bethsal, représenté au naturel, examinoit si les ducats étoient recevables; son Maître en mettoit dans un coin de sa veste; & si on ne lui eût vu une Couronne sur la tête, on l'auroit pris pour un Banquier ou un Changeur. Il y avoit longtems qu'on l'accusoit d'être avare. En fait d'avarice, il faut bien distinguer un Roi qui est maître de toutes les finances publiques, d'un autre à qui l'Etat n'assigne qu'une somme modique. Le premier puisant à volonté, ne doit pas

An. 1692. connoître l'avarice, le second est obligé d'épargner. L'autre image arrachoit des larmes sur le sort des Héros. Un Prince exténué paroissoit assis sur les genoux d'une jeune femme, & suçoit la mamelle d'une vieille. La quantité de Couronnes que le malade avoit sur la tête l'accabloit, & ne contribuoit pas moins à sa foiblesse que la maladie. Il manquoit des fleurons à la plupart de ses Couronnes, qui paroissoient en aussi mauvais état que celui qui les portoit. La jeune femme qui lui prêtoit ses genoux, c'étoit la Princesse Royale, qui, par ses complaisances, s'efforçoit de partager le Gouvernement avec la Reine.

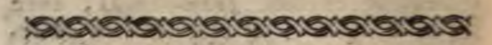
Jean, se roidissant contre ses maux, cherchoit à couvrir son état de défaillance. Il assistoit au Sénat, mais rarement il voyoit la fin des Conseils. Un plaisir lui restoit, c'étoit la chasse. Il montoit à cheval: mais bien-tôt obligé de descendre, il se jettoit dans une voiture, où il disoit qu'on étoit moins homme; & il se représentoit avec amertume l'opinion des Peuples, que l'ame s'affoiblit avec les organes.

Le Corps de la République ne tarda pas à se ressentir de la langueur du Chef. Rien ne s'expédioit dans la Chancellerie. La confusion s'introduisoit dans les affaires. Les monnoies déjà altérées par le voisinage de l'Electeur de Brandebourg, s'altéroient encore davantage, &

ruinoient le peu de commerce qui An. 1692.
vivifioit la Pologne. On ordonnoit des contributions qui ne se réalisoient pas. Le Grand-Trésorier crioit que le Trésor étoit épuisé, l'Armée n'étoit pas payée. A peine voyoit-on dix mille hommes sous les drapeaux, & c'étoient autant de mécontens qui opprimoient le Paysan. Jablonowski, avec si peu de forces, ne pouvoit rien entreprendre. Un Envoyé Tartare vint renouveller à Jean, de la part du Sultan Achmet, des propositions de paix dont il auroit dû se contenter; la restitution de tout ce que la Pologne regrettoit, mais toujours sous condition de se détacher de la Ligue. Jean y étoit invinciblement lié par son projet sur la Moldavie & la Valaquie, & il attendoit le retour de sa santé; si bien qu'on ne se résolvoit ni à continuer la guerre, ni à faire la paix. Chacun ne s'occupoit que de soi; & quiconque avoit du pouvoir, ne l'employoit qu'à se soutenir sur les ruines publiques.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE IX.

An. 1693. POUR remede à tant de maux, on indiquoit des Dietes; mais ces Dietes rompues augmentoient le désordre. On crut pourtant que celle de 1693 auroit du succès, lorsqu'un Evêque rejetta les esprits dans le trouble dont on paroissoit sortir.

C'est un usage en Pologne, dans les quartiers d'hyver, d'épargner les terres de l'Eglise & celles de la Noblesse. Le Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, ne sachant plus comment faire subsister son Armée, crut que tous les usages & privileges devoient céder à la suprême Loi du Bien public. Il assigna donc des logemens aux Troupes sur ces terres privilegiées, & il exigea des contributions proportionnelles. La Noblesse ne se plaignit pas: mais l'Evêque de Vilna, Constantin Brzotowski, plus attaché aux Bulles de Rome qu'au salut de la Ré-

publique, cria qu'on violoit les immunités de l'Eglise, & que Sapieha étoit un Athée. Il accusa de foiblesse & de prévarication quelques-uns de ses confreres qui s'étoient prêtés au tems. Il ne vouloit pas même souffrir le passage du Soldat sur les Terres Episcopales. La Pologne, plus grande que la France, ne compte que dix-sept Evêques Tous ont à leurs ordres des Coadjuteurs & deux ou trois Evêques *in partibus*, qui soignent les Dioceses, tandis que les Evêques en titre s'occupent des affaires d'Etat en qualité de Sénateurs. Leurs Terres, comme leurs Dioceses, sont immenses, & des immunités si vastes ne sauroient manquer de surcharger le reste de la Nation. An. 1693.

Si l'Evêque de Vilna se fût contenté de se plaindre, on l'eût peut être écouté dans la premiere Diete, & on eût cherché quelque tempérament : mais il s'arma des foudres spirituelles, qui alors effrayoient la Pologne encore plus qu'aujourd'hui; & après trois monitions canoniques il les lança sur le coupable : les termes les plus forts furent employés dans la fulmination de l'anathême en cette forme . . . *Comme Casimir Sapieha, Grand-Général de Lithuanie, renonçant aux obligations de son Baptême, pour obéir à l'instigation du Diable, a violé les Immunités Ecclésiastiques, c'est au glaive de l'excommunication à retrancher*

An. 1693. *ce membre pourri, crainte qu'il ne porte la corruption dans le Corps des fideles: c'eſt pourquoi, par le pouvoir que Dieu nous a donné de lier & de délier dans le Ciel & ſur la Terre, au nom de la Sainte Trinité, de Saint Pierre & de tous les Saints, nous le privons de l'entrée de l'Egliſe, des Sacremens & de la ſociété des Chrétiens, & nous le livrons avec ſes adhérens à la puiſſance de Satan & au feu éternel* (*a*).

Celui qu'on livroit au Diable étoit le Chef de la Nobleſſe Lithuanienne, Palatin, Sénateur, & Grand-Général. Les Nobles ſe crurent frappés dans un Noble, les Palatins dans un Palatin, les Sénateurs dans un Sénateur, & les Généraux dans un Général. Les adhérens de Sapieha étoient les Officiers de l'Armée & tous ceux qu'il employoit à l'exécution de ſes ordres. Le frémiſſement fut univerſel, & l'Evêque alloit devenir l'anathême de la République. Mais le Roi, qui vouloit affoiblir la grande puiſſance qu'il avoit donnée aux Sapieha, prit le parti de l'Evêque. Un Roi ne ſe déclare jamais, dans quelque cauſe que ce ſoit, ſans entraîner tous ceux qui craignent le reſſentiment du Trône, ou qui aiment la faveur. L'Evêque, qui dans les premiers momens ſe voyoit abandonné de tout le monde, trouva donc des appuis, & ſurtout dans l'Ordre Epiſcopal.

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1359.

Alors parurent des Ecrits pour & contre, levains assurés d'une fermentation toujours plus grande. Les Apologistes de l'excommunication appelloient à leurs secours trois Conciles & les décisions de plusieurs Papes en faveur des immunités. Ils n'oublioient pas la fameuse Bulle de Paul V. *in Cœnâ Domini*, qui anathématise quiconque osera toucher aux Biens Ecclésiastiques, sans le consentement de Rome, & qui brave tous les droits des Souverains. Ils citoient encore les Ordonnances de plusieurs Rois de Pologne qui avoient protégé les immunités: Jagellon, Louis, Casimir III. Boleslas, Wenceslas, dont on ne manquoit pas de canoniser les vertus; & comme le feu de la dispute s'élance toujours au-delà du but, l'Evêque de Vilna & ses adhérens ne craignoient pas d'avancer que l'Eglise de Pologne tenoit tous ses biens de la libéralité des Souverains Pontifes. An. 1693.

Les défenseurs de Sapieha répondoient que les Souverains Pontifes n'avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas; que l'Eglise en général tenoit ses biens des Peuples ou des Princes; que celle de Pologne en particulier les avoit reçus de ses Rois & de la République; que des richesses données & protégées par l'Etat, devoient en soutenir les charges; que les Papes & les Conciles, n'ayant de mission que pour les biens du Ciel, n'avoient aucune autorité sur ceux de la

An. 1693. Terre; que si la République, de concert avec ses Rois, avoit en certain tems exempté la portion de l'Eglise des Charges communes, elle avoit toujours en elle-même, par son pouvoir législatif, le droit de se réformer selon les conjonctures; & qu'enfin Sapieha, en traitant les Terres Ecclésiastiques comme celles des Nobles, avoit été autorisée par la République (a): d'où l'on concluoit que l'excommunication étoit injuste & nulle.

C'est ainsi qu'en pensoit tout le Clergé régulier du Diocese même de Vilna, qui refusa de publier l'excommunication & de fermer ses Eglises à Sapieha.

C'étoit aussi le sentiment du Cardinal Primat. Il écrivit à Sapieha de ne point s'allarmer de ce coup de tonnerre qui ne frappoit que les oreilles sans effleurer l'ame, lorsqu'il grondoit sur des têtes innocentes; & que bientôt il n'en resteroit pas le moindre vestige. Il écrivit en même tems à l'Evêque de Vilna, en l'avertissant „ qu'un zele outré pour „ les intérêts de l'Eglise l'avoit abusé; „ qu'un Pontife sage ne sauroit montrer „ trop longtems la foudre avant que de „ la lancer; qu'il avoit excédé son pou- „ voir, en ne prenant conseil que de „ lui-même; qu'il auroit dû demander „ le consentement du Corps Episcopal,

(a) Id. ibid. pages 1425 & suiv.

„ & encore plus celui de la République, An. 1693.
„ attendu que la perſonne d'un Général
„ ne peut être flétrie ſans bleſſer la
„ République, dont il repréſente la
„ puiſſance; & enfin que le ſeul moyen
„ de corriger ſon erreur, étoit de recon-
„ noître la nullité de ſa cenſure.

L'Evêque étoit encore trop bouillant pour écouter la modération, animé ſur tout par la Cour; & chaque nouveau pas qu'il faiſoit, étoit marqué par la rigueur. Il excommunia tous les Religieux, les Chanoines & les Curés qui ne vouloient pas dire anathême au Grand-Général, & il mit toutes leurs Egliſes en interdit; c'eſt-à-dire qu'il fut défendu au Clergé, ſous peine de damnation éternelle, de dire la Meſſe, de faire le Service, & d'adminiſtrer aucun Sacrement.

Cependant Sapieha n'avoit jamais eu tant d'envie de fréquenter les Temples & les Sacremens, que depuis qu'il étoit excommunié, & chacun uſoit de ſes armes: l'Evêque, du glaive ſpirituel: le Général, d'exécutions militaires; plus l'Evêque frappoit ſur les conſciences, plus le Général chargeoit les terres de l'Egliſe; & ſur-tout celles de l'Evêque, ſans égard aux proportions. Ce fut à ce moment qu'il abuſa véritablement de ſon pouvoir; car quiconque n'étoit pas de ſon parti, étoit ſûr de trouver des ſoldats

An. 1693. chez lui, & des exacteurs sans miséricorde.

Le Primat, pour attaquer le mal dans son principe, cita l'Evêque à son Tribunal. L'Evêque ne comparut point. Le Primat, après avoir déclaré nulle l'excommunication fulminée, prononça l'interdit sur l'excomminicateur. Ce fut du souffre jetté sur du feu.

Le Nonce Apostolique, *Santa-Croce*, attribuoit à Rome seule le droit de juger les Evêques. L'Autorité des Nonces établie depuis longtems en Pologne, s'y soutenoit alors dans toute sa vigueur. Ces Ministres du Pape n'avoient rien oublié pour étendre leur pouvoir révéré par la multitude; & outre le droit qu'ils s'attribuoient de juger toutes les Causes Ecclésiastiques, ils avoient usurpé dans des tems de trouble beaucoup d'autres prérogatives qu'ils ont perdues vers l'an 1728. Le siecle dernier n'étoit pas encore le tems de perdre; *Santa Croce* vouloit gagner; il cassa net la Sentence.

Le Primat, en qualité de Primat & de Légat né du Saint Siege, se prétendit griévement blessé dans sa Jurisdiction. Il écrivit au Pape pour l'engager à rappeller son Nonce, & le punir.

Sapieha, au milieu de ces conflicts, levoit une tête plus altiere. Les trois autres Généraux de la République, Jablonowski, Potoçki, Sluska, demanderent aussi à Rome la satisfaction que leur col-

legue attendoit ; demande qui fut ap- An. 1694.
puyée par les uns, contestée par les au-
tres dans le Sénat & dans l'Ordre E-
questre. Il y avoit des Sénateurs qui,
sans avoir recours à aucune Puissance
Ecclésiastique, vouloient qu'on imitât
les Vénitiens, lorsque Paul V. en 1606,
excommunia le Doge, les Sénateurs, &
mit tout en interdit. Le Sénat défendit
la publication de la censure dans toute
l'étendue de ses Terres, en disant que
Dieu lui inspiroit de faire pendre qui-
conque desobéiroit. Le Sénat de Polo-
gne n'étoit plus à tems d'empêcher la
publication de la censure, mais il pou-
voit punir quiconque agiroit en consé-
quence. Cet avis ne passa pas, & le
trouble n'en fut que plus grand. C'est
ainsi qu'on se battoit sur une excommu-
nication, tandis que les Tartares ve-
noient ravager les frontieres (a).

Le Roi, dans ses jours de force, au-
roit prévenu ou étouffé cet incendie.
Livré maintenant à des conseils qui li-
oient sa conscience en favorisant son en-
vie d'abbaisser les Saphieha, il nourris-
soit le feu. Il marda Sapieha pour ren-
dre compte de sa conduite. Sapieha ré-
pondit qu'il attendoit le jugement du Pa-
pe, & que si Rome n'étoit pas équita-
ble, il en appelleroit à la République.

Le Pape, fort embarrassé entre le Roi

(a) Zaluski, tome 2. pages 1409 & 1411.

An. 1695. & la République, le Primat & son Nonce, L'Evêque excommunicateur & le Général excommunié, voulut tout ménager. Il ne rappella pas son Nonce: il ne condamna ni le Primat, ni l'Evêque, il ne donna point d'absolution; mais il suspendit l'effet de l'excommunication pour une année, à cause du tems de guerre & de l'importance du Grand-Général de Lithuanie dans la circonstance présente. C'étoit traiter la querelle en Prince, & non en Pape. Ce Parti, quelque sage qu'il parût, mécontenta pourtant tous les dissidens, Sapieha sur-tout, qui, au-lieu d'une suspension de peine, se flattoit d'une réparation prompte.

Les choses étoient dans ce cahos, lorsque le Roi malade à Zolkiew envoya des Universaux dont nous rapportons le précis; parce qu'on en prit occasion de briser le ressort qui pouvoit rétablir l'ordre, & encore pour faire sentir la différence du style dans un Roi soumis aux Loix, & dans un Roi qui fait les Loix.

„ Jean III. à la Diete que nous avons „ convoquée à Varsovie pour le 22 Décembre de la présente année. Salut:

„ La Providence qui nous a mis sur le „ Trône d'une Nation libre, & qui dispose de la bonne ou de la mauvaise „ santé, nous a visité par la maladie au „ moment que nous allions nous mettre „ en chemin pour assister à la Diete.

„ Nous recevons cette visite avec toute An. 1693.
„ la soumission qui est dûe au Créateur,
„ espérant néanmoins qu'il voudra bien
„ nous tirer des paroxismes que nous
„ souffrons, & nous rendre à la Patrie.
„ Nous voulions même partir malgré
„ notre foiblesse, si les Médecins, les
„ Sénateurs ici présens, & le danger de
„ notre vie, ne nous en eussent absolu-
„ ment empêché. Nous annonçons donc
„ à vos Dilections, par ce document au-
„ thentique, notre situation & l'impossi-
„ bilité d'aller à vous pour l'ouverture
„ de la Diete: & nous vous demandons,
„ tant pour l'amour de la Patrie que de
„ notre propre Personne, un délai qui
„ nous permette de travailler à notre
„ rétablissement sous notre promesse Ro-
„ yale de comparoître à la Diete aussi-
„ tôt que nos forces nous le permettront,
„ ne desirant les recouvrer que pour votre
„ bonheur. Voulant donc vous notifier no-
„ tre volonté, nous donnons charge au
„ Cardinal, Archevêque de Gnesne,
„ Primat du Royaume & du Grand-Du-
„ ché de Lithuanie, de publier & pro-
„ mulguer nos présens Universaux. Don-
„ né à Zolkiew le 14 Décembre 1693,
„ de notre regne le vingtieme ".

On voit, par le sens de ces Univer-saux, qu'ils avoient été précédés de ceux qui fixoient l'ouverture de la Diete à Varsovie, où les deux Ordres attendoient l'arrivée du Chef. On voit encore que ces

An. 1693. derniers Universaux occasionnés par la maladie, étoient adressés au Primat pour les notifier à la République : voie inusitée, qui pourtant dans un tems de calme auroit pu paroître sans conséquence.

Il faut toujours se rappeller qu'un seul Nonce suffit pour arrêter l'activité d'une Diete. Tous ceux de Lithuanie, dévoués à Sapieha, ne respiroient que le trouble. Le Primat, prévoyant l'orage, s'excusa de se trouver à l'assemblée, sous prétexte d'indisposition ; & pour suppléer à sa présence, il écrivit une Lettre circulaire aux Sénateurs & aux Nonces pour leur annoncer les Universaux qui retardoient la Diete. Il leur donnoit un titre qu'il leur avoit refusé jusqu'alors, & sur-tout aux Nonces, celui de *Freres*. La Lettre n'en fut pas mieux reçue. Les Nonces dirent que la publication des Universaux ne pouvoit pas regarder le Primat, qui n'a d'autorité que dans l'interregne ; & que ce seroit reconnoître un quatrieme Ordre dans la République. „ D'ailleurs, „ ajoutoient-ils, le Roi ayant une fois „ fixé l'ouverture de la Diete, il n'est „ plus le maître du tems ; &, pour „ changer le jour, le concours des Or- „ dres est nécessaire ".

Les Serviteurs de la Cour eurent beau représenter que le Roi étant infirme à Zolkiew & destitué de sa Chancellerie, avoit bien pu faire quelque faute dans la forme des Universaux ; que s'il en avoit commis

commis la promulgation au Primat, c'étoit son autorité qu'il lui remettoit; qu'il ne convenoit pas, pour une erreur de forme dans un cas extraordinaire, de molester un bon Roi, & de mettre en danger la République, dont le salut dépendoit de la santé du Chef & du succès de la Diete; & qu'enfin la demande du Roi étoit non seulement juste, mais pratiquée sous le regne d'Uladislas VII. qui retarda une Diete dont la fin fut heureuse. An. 1693.

Les Nonces de Lithuanie, sourds à ces représentations, s'obstinerent à ne point entendre la lecture des Universaux. Le Primat s'étoit débarrassé de la promulgation sur le Chancelier. Celui-ci se rendit à l'Eglise de Saint Jean, où les Ordres le suivirent. Il n'y eut ni Messe du Saint-Eprit, ni aucune des Cérémonies usitées à l'ouverture des Dietes. Les Nonces Polonois se rangerent d'un côté, ceux de Lithuanie de l'autre. Tout ce que put faire le Chancelier, ce fut d'obtenir un moment de silence pour notifier la maladie du Roi légalement prouvée; mais lorsqu'il voulut entreprendre la lecture des Universaux, cent voix confuses étoufferent la sienne. Il se retira en disant qu'on les trouveroit affichés au Château de Varsovie. *Nous y afficherons aussi nos protestations*, répondirent les Lithuaniens. Il n'y eut point de

An. 1691. Diete, & jamais elle ne fut si nécessaire (a).

Jean ne pouvoit se dissimuler que l'Evêque de Vilna avoit jetté la pomme de discorde, & il se repentoit d'avoir approuvé sa rigueur. Il lui écrivit plus en ami qu'en maître, que la paix est toujours le plus grand des biens; que l'honneur de l'Episcopat s'applique à concilier, non à diviser; & qu'il devoit se résoudre à retirer le glaive de division en marquant publiquement au Général de Lithuanie le regret de s'en être servi. Le Prélat avec des mœurs irréprochables, le cœur droit, un esprit borné & des Bulles d'excommunication dont il se faisoit un rempart sacré, se persuada de plus en plus qu'il étoit l'organe du Ciel; & qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'au Roi. Esprit contentieux, il étourdissoit le Public de sa conscience & de ses clameurs, prêt, disoit-il, à mourir martyr des immunités. Comment ramener un homme qui se croyoit un autre Saint Thomas, Evêque de Cantorbéri. Les gens de bien même blâmoient son obstination; mais ses adhérens la canonisoient au milieu du trouble; & les plaies de l'Etat se multiplioient.

An. 1694. Le Roi, dans le délabrement des affaires publiques, travailloit avec plus de succès à celles de sa Maison. L'Electeur

(a) Zaluski, tome 2. pages 1304 & 1305.

de Baviere venoit de perdre ſon épouſe, An. 1694.
& gouvernoit les Pays-Bas pour l'Eſpagne. L'enfant qui lui reſtoit de ſon mariage, étoit regardé comme l'héritier préſomptif de Charles II. Sa malheureuſe mere, fille de l'Empereur Léopold, lui avoit donné la vie aux dépens de la ſienne. L'Electeur veuf étoit un grand parti par lui-même, plus grand encore par les eſpérances qu'il pouvoit fonder ſur ſon fils. Ces eſpérances ſe trouvent développées dans un projet que Jean envoya à l'Electeur au ſujet de la ſucceſſion d'Eſpagne. On y voit la naiſſance d'une des plus grandes affaires qui aient armé & déchiré l'Europe. Voici donc ce que Jean écrivoit:

1. „ Comme le Roi d'Eſpagne, Charles „ II. n'a point de poſtérité, l'Electeur „ doit penſer à cette ſucceſſion pour „ ſon fils.

2. „ Il a deux rivaux à combattre, „ l'Empereur & le Roi de France; & „ n'ayant point de forces à leur oppoſer, „ il doit s'aider de l'un des deux contre „ l'autre.

3. „ L'Empereur qui prétend abſorber „ toute la ſucceſſion, ne l'aidera certai„ nement pas; & quand même il le vou„ droit, il ne le pourroit ni par terre, „ ni par mer. Par terre, la France lui „ fermeroit le paſſage: par Mer, il n'a „ ni ports, ni vaiſſeaux.

4. „ L'Electeur doit donc s'attacher à

An. 1694. „ la France, avec laquelle il fera un Trai-
„ té de partage afin de recevoir en cé-
„ dant.

5. „ Ni les Anglois, ni les Hollan-
„ dois, ni toute la Ligue d'Ausbourg ne
„ doivent détourner l'Electeur de ce par-
„ ti; car quoique la France soit environ-
„ née d'ennemis, elle n'est pas encore
„ vaincue; & qui sait si la Ligue d'Aus-
„ bourg subsistera longtems?

6. „ La France, attaquée de toute
„ part, offre le vrai moment de traiter
„ avec elle; car elle se rendroit plus
„ difficile, si la paix venoit à se faire.
„ Une autre raison doit hâter le Traîté
„ de partage. La vie de l'enfant est in-
„ certaine, & si la mort l'enlevoit, l'E-
„ lecteur n'auroit plus rien à demander;
„ au-lieu qu'à présent on peut stipuler
„ que ce qui sera cédé à l'Electeur par
„ le Traité de partage, le sera irrévoca-
„ blement, quand même l'enfant ne vi-
„ vroit plus (*a*)".

On apperçoit que ce plan étoit tracé sur deux événemens qui devoient faire verser beaucoup de sang: la mort de Charles II. sans postérité, & celle de l'Enfant Electoral; événemens très-possibles, parce que les maux arrivent plutôt aux hommes que les biens; mais ce qu'on n'apperçoit pas encore, c'est l'intérêt que Jean pouvoit prendre à la

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 1367.

fortune de l'Electeur. Cet intérêt étoit An. 1691.
des plus vifs. Il projettoit de marier à l'Electeur sa fille unique Thérese Cunegonde Sobieska.

La Reine, toujours Françoise dans le cœur, avoit au moins autant de part que lui à cette négociation. Elle y voyoit un moyen d'attacher l'Electeur à la France, attachement qu'il eût peut-être fui, s'il avoit prévu l'avenir. Quoi qu'il en soit, le mariage fut conclu; & lorsque la Princesse Electrice prit congé de la Pologne pour aller joindre son Epoux dans les Pays-Bas, elle reçut un adieu de son Pere, en forme d'épithalame, & en vers assez mauvais. C'étoit la faute du siecle, plutôt que celle du Roi-Poëte. Le tems de la bonne poësie n'est pas même encore arrivé pour les Polonois. Ce mariage fut la derniere joie que le Roi goûta.

Un incident l'avoit presque rompu. L'Envoyé de l'Electeur à Varsovie exigeoit une dot de cinq cens mille impériales. Cette somme qu'un Négociant de Londres, ou un Financier de Paris auroit pu donner à sa fille, le Roi de Pologne la trouvoit excessive. La Reine trancha le nœud, en s'engageant à son insu pour une partie de la Dot. Mais lorsque le tems de payer fut venu, elle se trouva embarrassée; car le Roi, qui lui ouvroit son cœur & son cabinet, lui fermoit son trésor. Elle chargea dix

An. 1694. Vaiſſeaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la diſette ſe faiſoit ſentir. Ainſi ce fut le commerce qui acquitta la Reine (*a*).

Il eſt important de connoître celui qui lui ſuggéra cet expédient. C'étoit l'Ambaſſadeur extraordinaire de France, nouvellement arrivé, *Melchior de Polignac*, Abbé de Bonport, qui s'eſt illuſtré depuis dans d'autres Ambaſſades, auſſi-bien que dans l'Egliſe, dans le Sacré College & dans les Lettres. Il fut bientôt pour la Pologne un objet d'admiration & de frayeur. Orné des graces du corps & de l'eſprit, aimable courtiſan, génie lumineux, beau parleur, politique délié plus que profond, il n'étoit venu que pour l'ambaſſade, & on l'eût pris pour le premier Miniſtre de Pologne. Avant ſon arrivée les Allemands primoient à la Cour; les François prirent le deſſus. Il étoit de tous les Conſeils ſecrets; & pendant que le Roi étoit obligé de penſer à ſa ſanté, il s'enfermoit ſouvent avec la Reine. Les Femmes & les Courtiſans oiſifs en plaiſantoient, ſans penſer que la Reine avoit renoncé aux foibleſſes des femmes pour les paſſions des hommes. C'eſt ce que publioit Sapieha, toujours irrité contre la Cour, qui ne faiſoit pas ceſſer le ſcandale de Vilna.

Son Manifeſte portoit „ que ce n'étoit

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1407.

» plus dans le Sénat ni dans lss Dietes An. 1694.
» que ſe traitoient les affaires publiques, » mais dans le Cabinet du Roi, ou plutôt dans celui de la Reine ; que ce » Cabinet étoit devenu le tombeau des » Loix & de la Liberté ; que c'étoit-là » où l'on travailloit à l'oppreſſion des » plus Grands de l'État, qui devoient » apprendre par ſon propre exemple ce » qu'ils avoient à craindre pour eux-mêmes ; que l'Ambaſſadeur de France a» voit apporté la ruſe de Mazarin, & la » dureté de Richelieu ; qu'il faiſoit goû» ter la hauteur de ſon Maître & le deſ» potiſme de ſa Patrie ; qu'il étoit tems » pour les vrais Polonois de veiller au » ſalut de la République (*a*).

Dans un tems de trouble tout eſt propre à ſemer des allarmes. Le Roi convoquoit le Sénat, dont les ſentimens ſe heurtoient avec violence ; & on y vit ſe renouveller ce qui arriva plus d'une fois dans les Conſeils de Rome & d'Athenes (*b*). Le Grand-Veneur, Potoçki, frappa un Sénateur à côté du Roi ; c'étoit violer la Majeſté & le Sénat. Il n'y eut pas moyen d'en tirer vengeance.

Des Diétines s'aſſemblerent, mais el-

(*a*) Zaluski, tome 2, page 1364.

(*b*) Lorſque Thémiſtocle dit à Euribyade : *Frappe, mais écoute*, celui-ci avoit la canne levée ſur lui. Ces mœurs qui nous paroiſſent groſſieres, épargnoient le ſang humain. On n'employoit l'épée que contre l'ennemi.

An. 1694. les ſe tenoient le ſabre à la main. L'Evêque de Samogitie, l'un de ceux qu épouſoit la cauſe de l'Evêque de Vilna, fut pris à la gorge, & il y eut du ſang répandu entre ceux qui l'attaquerent & ceux qui le défendirent.

Ces Diétines ſanglantes n'annonçoient pas une Diete où la raiſon préſideroit; ce fut le vertige. On chercha d'abord un moyen de concilier l'Evêque de Vilna avec Sapieha. On avoit réuſſi à fléchir le Nonce Apoſtolique qui avoit marqué ſon regret d'avoir attenté à la Juriſdiction du Primat, pour favoriſer la rigueur de l'Evêque. L'Evêque fut inflexible. On eût dit qu'il ſe plaiſoit à ſecouer le flambeau de la diſcorde ſur les Comices. Cette premiere ſeſſion s'écoula en clameurs. La nuit qui la ſuivit, le fils du Caſtellan de Lencici (*a*) s'étant échauffé à table ſur les affaires publiques avec un Officier de la Cour, le chercha juſques dans l'appartement de la Reine, où il le trouva. Les injures, les menaces, un ſoufflet, tout cela fut auſſi prompt qu'un éclair. L'Officier outragé met l'épée à la main, & il en voit trois tirées contre lui; car le fils du Caſtellan s'étoit fait accompagner de deux domeſtiques du Primat. Un Officier de garde ſe jette à travers les épées, & il en eſt percé. La Reine entend ce bruit,

(*a*) Ville de Pologne au Palatinat du même nom, ſur la riviere de Bçura.

ouvre ſa porte, voit le ſang couler, & la Garde qui ſe précipite. On arrête ces gladiateurs, excepté le plus coupable, par égard pour le Caſtellan ſon pere, qu'on auroit dû punir pour n'avoir pas donné de meilleures mœurs à ſon fils. Cet attentat qui violoit l'appartement de la Reine fut regardé comme un crime de Leze-Majeſté, & il reſta impuni. Dans la confuſion où les choſes flottoient, l'autorité étoit ſans force (*a*). An. 1694.

Les ſéances recommencerent dans la Diete, mais ce ne fut que pour exhaler le fiel qui étoit dans les cœurs. Les Polonois & les Lithuaniens ne paroiſſoient plus avoir les mêmes Loix & le même Roi. La fureur paſſa des Maîtres aux Valets. La République ſouffre un abus: c'eſt peut-être politique pour répandre l'eſprit guerrier dans toutes les conditions. Pendant les Dietes, les Valets des Seigneurs, en grand nombre, nobles pour la plupart, s'attroupent, forment deux Armées, l'une Polonoiſe, l'autre Lithuanienne, ſous deux Maréchaux, que les exploits tels qu'ils peuvent être, ont diſtingués, ſortent dans la campagne au bruit des timbales & des trompettes, s'attaquent à coups de pierres & de bâtons ſeulement, ſe pourſuivent dans la déroute, s'aſſiégent dans les maiſons voiſines, & rentrent enſui-

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1515.

An. 1694. te dans la Ville comme des troupes réglées. Cette guerre ſans fer & ſans feu, ſanglante pourtant, le fut encore plus dans cette conjoncture.

Deux Officiers Lithuaniens, avec cent cinquante Cavaliers qui n'étoient point attendus ſur le champ de bataille, tomberent ſur la Livrée Polonoiſe avec le ſabre & le piſtolet. Il y eut des bleſſés & des morts. La partie n'étoit plus égale. La Livrée Polonoiſe ſe retira, & on employa la nuit à prévenir une plus grande effuſion de ſang. On crut y avoir réuſſi, mais le lendemain les cadavres ſanglans furent apportés devant le Châtean où la Diete délibéroit: ſpectacle qui réveilla toute la rage de la Livrée Polonoiſe. Ce fut une grande imprudence aux deux Officiers Lithuaniens qui avoient commandé le carnage de la veille, de ſe préſenter à la porte du Château. On ſe jette ſur eux, une nombreuſe Garde les ſauve à peine; mais leurs domeſtiques ſe voyent au moment d'être mis en pieces; ils ſe précipitent dans le Château. On les pourſuit juſqu'à la chambre des Nonces. Les Nonces Lithuaniens ſont inſultés eux-mêmes; & ils quittent leurs ſieges en s'écriant, que puiſqu'il n'y a plus de ſûreté pour eux dans le ſanctuaire de la République, ils ſe retirent en proteſtant: proteſtation qui rompoit la Diete.

Tout le tems que dura cette frénéſie,

malheur au Lithuanien qui ſe montroit An. 1694.
dans les rues. Il eût mieux valu être Turc ou Tartare. Le Prince Alexandre fut ſoupçonné d'avoir ſuſcité cette émeute, en répandant de l'argent. Quoi qu'il en ſoit, il fallut des troupes & toute l'autorité du Roi pour l'appaiſer (*a*).

Au milieu de tant d'agitations inteſtines, il n'étoit pas poſſible aux Polonois de porter la guerre au dehors. Il reſterent chez eux, oubliant les vues de leur Roi & les engagemens de la Ligue. Les Impériaux aſſiégeoient Belgrade, & en levoient le ſiege. Les Turcs ne les pourſuivirent pas, mais les Tartares eurent ordre d'aller ravager la Hongrie pour leur ôter les ſubſiſtances. Le proverbe qu'*il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit*, ſe vérifia encore en cette occaſion. Le Général Allemand, *Hofkirchen*, enveloppa ceux qui vouloient l'affamer, ſans leur laiſſer la moindre iſſue. C'eſt-là que l'on vit pour la premiere fois des Tartares quitter leurs chevaux pour combattre à pied & ſe faire jour l'épée à la main. Ils devoient cette réſolution qui leur coûta cher, à Sélim-Gerai qu'ils avoient à leur tête. Les Tartares, en ce moment, valoient mieux que les Polonois.

La République ſembloit courir à ſa An. 1695.
perte. Les Conſeils ne parvenoient plus

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1523.

An. 1695. à maturité. Les Lithuaniens vouloient une chose, les Polonois une autre, & ces deux partis principaux se sous-divisoient encore en différentes branches qui se repoussoient & revenoient les uns sur les autres. Le Sénat ne regardoit plus l'Ordre Equestre que comme une troupe de factieux. L'Ordre Equestre n'écoutoit le Sénat que comme une assemblée de déclamateurs. Le Roi n'étoit plus respecté. On craignoit si peu de lui déplaire, que sa niece fut répudiée pour un autre lien; & le répudiateur, le Grand-Maréchal, refusoit de rendre la dot. Rien ne paroissoit uni que les quatre Généraux; mais ces deux Armées s'affoiblissoient toujours de plus en plus; parce que ce n'est que dans la paix intérieure que l'Etat nourrit ses forces.

Si au milieu de ces convulsions civiles les Turcs se fussent présentés, la Pologne rentroit sous le joug dont Jean l'avoit délivré. On admira Jablonowski, qui courut de l'agitation de la Capitale aux frontieres, pour réprimer les Tartares; & s'il ne put les empêcher de mettre le feu aux fauxbourgs de Léopol, il sauva du moins la Ville. Jean étoit au désespoir de ne pouvoir plus porter la terreur chez l'ennemi, au-lieu de la recevoir. Il auroit trouvé dans le Sultan Mustapha II. un ennemi digne de lui. Achmet étoit mort le 27 Janvier aussi peu regretté que son frere Soliman.

Mustapha leur neveu, fils de Mahomet IV. étoit propre à dédommager l'Empire de l'incapacité de ses deux oncles. Né avec un jugement solide, du goût pour l'application, modéré dans les plaisirs, ni avare, ni prodigue, bon homme de cheval, adroit à manier les armes, aimant la gloire & plein d'audace, il avoit déclaré, en montant sur le Trône, qu'il ne vouloit pas porter en vain le nom d'Empereur, & qu'il commanderoit toujours ses Armées en personne. Il étoit entré de bonne heure en campagne; &, pour savoir ce que l'Armée pensoit de lui & de ses Généraux, il se déguisoit souvent en Soldat: moyen bien simple pour connoître la vérité: mais la plupart des Souverains aiment mieux entendre des adulations à visage découvert. Mustapha entendit quelques plaintes contre son gouvernement, & il tâcha de se corriger: mais il apprit que son Visir avoit refusé l'argent nécessaire pour mettre l'Artillerie en bon état, tandis que dans les comptes rien ne paroissoit épargné. Il le fit étrangler, & son corps exposé trois jours à la vue du Camp, fit trembler tous ceux qui n'avoient pas autant de titres que le Visir pour être brigands. Les Turcs sont féroces, mais justes. Après cette leçon, qui en valoit mille, il avoit passé le Danube, pris & rasé deux Places, *Lippa* & *Titul*; marché au Général *Vétérani*, qui lui fit sentir que la résolution An. 1695.

An. 1695. du Chef ne suffit pas pour vaincre, lorsque le Soldat est tombé dans le découragement. Les Janissaires enfoncés tournoient le dos, & à leur tête plusieurs Bachas. Le premier qui s'offrit aux regards du Sultan, se nommoit *Schahyn* ou *Faucon : Va*, lui dit-il, *tu n'es qu'une grue qui traînes après toi d'autres grues. Regarde-moi faire.* Il avoit le cimeterre à la main; les fuyards retournent avec lui; Vétérani est blessé, les Impériaux sont battus, & se retirent (*a*). Sous un grand Prince tout marche de front. Mustapha à peine couronné avoit pensé à tout. La Marine Turque étoit tombée dans un délabrement total. Les Vénitiens, poursuivant leurs succès, avoient pris l'Isle de Chio, d'où ils dominoient la Mer. Leur flotte crut voir un prestige en appercevant celle des Turcs, dont elle n'osa soutenir le choc. L'Isle rentra sous la domination Othomane; & le Sultan vainqueur par mer & par terre, alla triompher dans sa Capitale (*b*).

On s'étonne de l'immutabilité de la Puissance Othomane. Depuis la journée de Vienne, pressée de tout côté, qu'a-t-elle perdu? Quelques Villes qu'elle avoit conquises en Hongrie. Pour abbattre ce colosse, il faudroit qu'une seule Puissance Chrétienne fût en égalité de forces. Il est peut-être plus sage de le

(*a*) Cantémir, tome 2. page 237.
(*b*) Cantémir, tome 2. page 239.

laiſſer ſubſiſter, puisque Dieu le ſouffre. An. 1695.
C'eſt épargner le ſang des Chrétiens auſſi bien que celui des Infideles. Quand on leur parle du danger où ils ſe trouveroient, ſi tous les Princes Chrétiens ſe réuniſſoient contr'eux, ils diſent que leur Empereur reſſemble au Lion qui ne craint pas les petits chiens ; & ils citent les Croiſades.

Les nouvelles des ſuccès de Muſtapha arrivoient à Varſovie, où l'on en prévoyoit de plus funeſtes. Le Sultan en effet ſe promettoit bien de châtier la Pologne de maniere à ne la plus craindre, ſur-tout n'étant plus défendue par ſon Héros qui s'affoibliſſoit.

La République ne pouvoit pas ſubſiſter longtems dans l'état violent où elle ſe trouvoit. Le Roi qui en étoit plus accablé que de ſon mal, ne ceſſoit d'exhorter les Grands à la paix. Il les faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait pour le ſalut de la Pologne, de ſes travaux, de ſes victoires, des biens dont il les avoit comblés, du ſerment qu'ils lui avoient prêté ponr la proſpérité publique, & de l'amour de la Patrie, le plus ſacré de tous les liens.

Le Sénat débarraſſé, par la rupture de la Diete, des clameurs de l'Ordre Equeſtre, ſe flatta de délibérer plus tranquillement ; mais les Sénateurs Lithuaniens, en haine de l'Evêque de Vilna, vouloient exclure du Sénat tous les E-

An. 1695. vêques. Cette prétention qui attaquoit ouvertement les Conſtitutions de la République, étoit trop injuſte pour être ſoutenue; ils ſe déſiſterent, & les Evêques prirent ſéance à l'ordinaire.

Le premier point dont on convint, fut d'imiter le Sénat Romain dans les grands dangers. On fit ſavoir à tous les Palatinats de prendre garde à ce que la République ne ſouffrît aucun dommage, *ne quid detrimenti Reſpublica capiat.* Après cet avertiſſement, plus propre à certifier la grandeur du mal qu'à donner le reméde, on ouvrit différens avis.

Les uns opinerent à convoquer la Poſpolite (*a*) pour s'oppoſer aux ennemis du dehors, tandis que le Sénat travailleroit à pacifier le dedans.

Les autres voterent pour la Diete à cheval, *Comitia paludata.* Qu'on imagine le Sénat & la Chambre des Nonces ſous les armes au milieu d'une campagne, c'eſt la Diete à cheval. Elle eſt plus tranchante que les Dietes en robe, *Comitia togata*; parce que dans le partage des opinions le ſabre décide (*b*).

Pendant que le Sénat délibéroit, ſans avoir encore rien arrêté, l'Ordre Equeſtre s'occupoit d'un *Rokosz*, mot terrible, ſignal du plus affreux déſordre. Tous les Nobles, en vertu du Rokosz, ſont obli-

(*a*) Les Lettres avocatoires dont on ſe ſert pour aſſembler cet Arriere-ban s'appellent *Litteræ teſtium.*

(*b*) Zaluske, tom. 2. pag. 1528.

bligés de courir aux armes pour venir, disent-ils, au secours de la Patrie; & c'est toujours contre le Roi & le Sénat que se forme cette confédération. Il jurent *in caput & animam*, sur leur vie & leur salut. C'est un serment de sang. An. 1695.

La République effrayée de sa situation, resta comme suspendue sans prendre aucun parti. Elle jettoit les yeux sur son Roi. Mais ce n'étoit plus ce Chef plein de force & de conseil qui l'avoit sauvée tant de fois. Si elle ne périt pas dans cette tempête, elle en eut obligation à ses Loix. Un Etat qui en a, peut bien éprouver des secousses; mais c'est la terre qui tremble entre les chaînes de rochers qui l'empêchent de se dissoudre.

Le Sénat voulut du moins laisser un acte d'autorité qui pût plaire à la multitude. Le Juif Bethsal se rendoit toujours plus odieux. Cent fois on avoit voulu l'assassiner, mais sa prudence avoit prévenu les effets de la haine publique. Il entretenoit pour sa Garde trente Nobles Polonois qui conservoient une vie dont ils avoient besoin pour subsister. C'étoit une espece de Premier Ministre plutôt qu'un Fermier. Les Juifs se croyoient revenus au regne d'Assuérus sous la protection de Mardochée, mais les Polonois le regardoient comme leur fléau. Ceux qui achetoient de lui les graces de la Cour, furent les premiers à se plaindre,

An. 1695. & à l'accuser. Il fut condamné à mort sans égard pour le Roi. Tout ce que le Roi put faire, fut de lui sauver la vie qu'il traîna dans la misere pour mourir insolvable. Il s'en fallut peu que le Médecin Jonas ne fût aussi sacrifié à cause de ses liaisons avec Bethsal : mais il parut trop dur d'ôter au Prince un Médecin qui avoit sa confiance.

Le Ciel sembloit prendre plaisir à l'éprouver. Ce n'étoit point assez des chagrins du dedans, il lui en arrivoit du dehors. Bruxelles étoit bombardée ; & sa fille, l'Electrice de Baviere, grosse & éloignée de son mari, étoit dans la place. La Reine de Pologne crioit que c'étoit un bel honneur au Roi de France de bombarder les femmes ; & que s'il avoit tant d'envie de brûler des Villes, Amsterdam pourroit le satisfaire. L'Abbé de Polignac étoit fort embarrassé de la circonstance.

An. 1696. Le tems approchoit où Jean alloit cesser de regner, de vivre & de souffrir. Déjà depuis quatre ans il avoit quitté le commandement des Armées, & récemment la frontiere où sa présence contenoit l'ennemi. Varsovie, à cause du délabrement de sa santé, étoit devenue sa résidence. Le ressentiment de ses anciennes blessures, la goutte, la gravelle, de l'eau répandue entre cuir & chair, une difficulté de respirer, on ne savoit lequel de ces maux le consumeroit. Perdant

chaque jour quelque portion de ce *feu principe* qui nous anime, on le voyoit étendu ſur un lit de repos, enveloppé de fourrures qui ne rappelloient ni le mouvement, ni l'ame. An. 1696.

Les Turcs & les Tartares ſavoient bien quelque choſe de ſon état, mais ils le regardoient comme un lion que les autres animaux reſpectent, même quand il dort. Ils n'entreprirent rien de conſidérable, lorſqu'ils pouvoient tout oſer. On en fut quitte pour des incurſions des Tartares, que le bras de Jablonowski arrêtoit toujours.

Un fait plus ſingulier, c'eſt que la maladie du Roi contribua auſſi à ſauver la Nation de ſes propres fureurs. Se voyant à la veille de le perdre, elle s'occupa bien plus de celui qu'elle auroit pour Chef, que des diviſions qui l'agitoient depuis trois ans. Ceux qui portoient leurs regards hors du Royaume, ſe partageoient entre les Electeurs de Baviere & de Saxe, & le Prince de Conti. Ceux qui les fixoient au-dedans, nommoient Jablonowski, ou Konski. D'autres qui aimoient le ſang de leur Roi, parloient du Prince Jaques ou du Prince Alexandre. La Reine étoit accuſée de vouloir partager la Couronne & ſon lit avec le Grand-Général Jablonowski aux dépens de ſon propre ſang ; & au cas qu'elle ne pût y réuſſir, de faire couronner le Prince Alexandre au préjudice de l'aîné.

An. 1696. Dans cette derniere ſuppoſition, elle eût encore ſatisfait ſon cœur & ſon ambition. La jeuneſſe du Prince Alexandre, & le tendre attachement qu'il avoit pour elle, lui promettoient de gouverner long-tems en ſon nom.

C'eſt ainſi qu'on ſe diſputoit les dépouilles d'un Roi encore vivant, en attendant que l'argent, l'intrigue ou la force décidaſſent. Il y avoit certainement bien des malheureux dans la République depuis que la maladie lui avoit arraché les rênes du gouvernement, mais il étoit peut-être lui-même le plus malheureux.

Il éprouvoit la triſte vérité qu'il avoit annoncée à ſa femme, avant que de monter ſur le Trône, qu'il ſe verroit en bute à la méchanceté des hommes, à ceux même qui auroient le plus à ſe louer de lui. Les ingrats ſe multiplioient ſous ſes bienfaits. Il avoit accumulé le pouvoir, les richeſſes & les dignités ſur les Sapieha; & les Sapieha s'étoient déclarés contre ſes projets en pluſieurs rencontres, ſoupçonnés même d'avoir conſpiré pour lui ravir le ſceptre. Il avoit fait Grand-Chancelier de la Couronne, Wielopolski; & Wielopolski, ſon beau frere, étoit entré dans des liaiſons ſuſpectes avec les Sapieha. Il avoit élevé Radziowski au faîte de la Grandeur, & Radzianski, ſon couſin germain, prenoit en ce moment des meſures pour proclamer le Prince de Conti, en oubliant le ſang de

ſon Roi. La Ligue Chrétienne continuoit, & il n'en étoit plus le Héros. Après s'être acharné inutilement à la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, il laiſſoit Kaminieck entre les mains des Infideles. On étoit à la veille de ceuillir les derniers fruits de la Ligue. Le Prince Eugene, qui prenoit la place du Prince Louis de Bade, du Duc de Lorraine, &, pour dire encore plus, du Roi Jean, ſe diſpoſoit à terminer glorieuſement cette longue guerre. Le tems n'étoit pas éloigné où le Turc, ſuccombant enfin dans une bataille déciſive à *Zenta*, ſur la Teyſſe, & réduit à demander la paix, alloit céder la Morée aux Vénitiens, la Tranſylvanie à l'Empereur, Aſoph aux Moſcovites, Kaminieck aux Polonois. Mais un voile épais couvroit encore tous ces avantages; & Jean, dans des momens de calme que des douleurs aigues pouvoient lui laiſſer, ne voyoit que le mal : ſon Royaume agité au dedans, attaqué au dehors; une Couronne qu'il avoit méritée & portée avec tant de gloire, prête à devenir la proie des factions; incertain ſi elle reſteroit dans ſa famille; & cette famille, en ſe diviſant d'intérêts, achevoit de briſer ſon ame An 1696.

Il abandonna tout à la fortune; & s'il cherchoit encore quelque conſolation, c'étoit, après la Religion, dans les Lettres & la Philoſophie qu'il la trouvoit. Deux hommes qui ne le quittoient pas,

An. 1696 & qui connoissoient son goût, Polignac & Vota, étoient tout propres à le servir. Mais l'Abbé l'emportoit autant sur le Jésuite, que l'esprit du monde l'emporte en aménité sur l'éducation de l'Ecole & du Cloître. Le Roi parloit souvent de la France, où il avoit voyagé. Il louoit l'urbanité, la gaieté & la valeur des Seigneurs François; mais il blâmoit cette mollesse de mœurs qui se plie au mal comme au bien, qui fête le vice pourvu qu'il ne soit pas ridicule, cette belle humeur trop belle, qui leur permet de rire tandis que leur Patrie pleure. Il ne leur pardonnoit pas de quitter des noms illustrés par leurs Ancêtres, pour prendre des noms de Terre, source de confusions où l'on ne distingue plus l'homme nouveau qui achete, & l'ancien Noble qui a vendu. Polignac jugeoit à son tour les Seigneurs Polonois; mais avec la réserve convenable à un Etranger, qui doit se concilier la Nation avec laquelle il traite. La Reine, livrée plus que jamais aux affaires, étoit ravie que le Roi eût trouvé deux hommes à son gré pour tromper ses douleurs & ses ennuis. Le Cardinal d'Arquin, à qui Rome n'avoit donné ni génie, ni science, en lui envoyant la Pourpre, faisoit ombre dans ces conversations par des naïvetés & des contes militaires de son ancienne vie.

Cependant les propos de Varsovie sur

l'état du Roi étoient fort confus. Les Courtisans à qui on ne croit gueres ni en bien ni en mal, disoient qu'il jouissoit de tout son génie. Ceux qui avoient des raisons pour souhaiter un changement de Maître, assuroient que ce n'étoit plus que le simulacre d'un Roi & d'un homme. Le vrai étoit que ses idées se brouilloient sur la grande machine du gouvernement. Mais il ne lui restoit que trop de connoissance pour sentir ses maux, ceux de sa Maison & de la République. An. 1696

Pendant tout cet hyver de 1696, l'Europe & l'Asie retentissoient tous les huit jours du bruit de sa mort. Le Soleil du Printems sembla rallumer en lui quelqu'étincelle de vie. Il alloit dans ses beaux jardins de Villanow respirer un air pur, dont il ne devoit plus gueres jouir. Les Médecins lui conseillerent des eaux thermales, hors du Royaume. Un Roi de Pologne ne sauroit sortir de ses Etats, sans le consentement de la République. Le Sénat s'assembla le 2 Juin & permit à son Maître d'aller chercher sa guérison : mais des accidens redoublés, auxquels on ne s'attendoit pas, s'y opposerent. Le Médecin Juif lui donna du mercure, en trop grande quantité peut-être. Le malade sentant le ravage du remede, s'écria : *N'y aura-t-il personne pour venger ma mort ?* Le Juif frémit à ce cri, non seulement pour lui, mais pour ses freres, sachant bien que par-tout on sui-

An. 1696. fit avidement tout prétexte de les facrifier ; car il faut bien que la prophétie s'accompliffe.

Le Roi un peu revenu de fes douleurs, & voyant autour de fon lit des Evêques qui pourroient abufer de fes paroles, condamna lui-même fon emportement, & rejetta fa mort fur la force du mal & l'infuffifance de la médecine. Il affecta même de parler des reffources fréquentes qu'il avoit trouvées chez les Juifs (*a*).

La Reine, inquiete fur le préfent & l'avenir, crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour le déterminer à un Teftament. Les tréfors qu'il avoit amaffés étoient en dépôt dans les Châteaux de Varfovie, de Mariembourg & de Zolkiew. Il importoit à la Reine qu'il en difposât. Elle defiroit auffi qu'il recommandât le Prince Alexandre à la République pour le couronner, fans quitter fon envie de régner elle-même avec Jablonowski, fi la fortune le vouloit.

L'inftrument qu'elle employa pour le Teftament fut un Evêque qui lui étoit tout dévoué. Voici peut-être de petits détails, mais tout eft précieux dans les derniers momens des hommes célebres. Le mot de *Teftament* embarraffoit le Prélat, comme fi un homme ferme ne pouvoit envifager la mort qui doit le tranfmettre à une meilleure vie. Connoiffant

(*a*) Zaluski, tom. 3. pag. 5.

donc le goût du Prince pour l'érudition, An. 1696.
il s'étoit muni de certains passages de l'Écriture qu'il croyoit fort propres à lui faire espérer sa guérison, à cause de son peuple. Le Roi répondit par d'autres passages, dans lesquels il paroît que Dieu ne consulte pas toujours le bonheur ou le malheur de la Terre, pour disposer de la vie des Rois: mais, ajouta l'Evêque, nous le supplierons tant, & je m'en vais dans mon Diocese pour ordonner des prieres publiques. *Je les aimerois mieux*, dit le Roi, *si elles n'étoient pas ordonnées. Restez dans ma Cour, vous aurez assez de tems pour vous ennuyer à Ploczko.* „ Je ne „ m'y ennuie point, reprit l'Evêque, „ parce qu'après avoir rempli les devoirs „ de Pasteur, je m'occupe agréablement „ avec Saint Ambroise, Saint Chrysostôme, „ Platon & Isocrate; mais en réfléchissant „ derniérement que ces Grands Hommes „ sont morts, je fis mon testament „..... *Votre testament!* s'écria le Roi, éclatant de rire, & en prononçant ce vers de Juvenal,

.... *O Medici, mediam pertundite venam*

„ O Médecins, ouvrez-lui la veine du „ front pour lui rendre son bon-sens..... „ Il s'imagine que les Vivans ne sauront „ pas s'arranger sans le consentement des „ morts ".

L'Evêque approchant du but, s'effor-

An. 1696. ça de lui prouver que c'étoit sagesse pour sa Maison, & peut être pour le Royaume, de consigner ses dernieres volontés. Alors le Roi, prenant son sérieux, lui dit: „ A quoi remédierois-je? Ne „ voyez-vous pas que tous les cœurs „ sont corrompus; qu'un esprit de vertige s'est emparé des Polonois; dois-„ je me flatter de ramener l'ordre par „ un testament? Malheureux Rois! Nous „ ordonnons vivans, on ne nous écoute „ pas; nous écoutera-t-on quand nous „ ne serons plus?

Pour entendre ce qu'il ajouta par rapport à sa Maison, il faut savoir qu'en Pologne les testamens sont plus favorables aux Exécuteurs qu'aux Héritiers. Ces Exécuteurs qu'on choisit toujours parmi les Puissans, abusent de leur pouvoir pour retenir l'héritage. Il ajouta donc: „ Je loue celui qui, au milieu de „ sa carriere, fait du bien à ses proches „ & à ses amis: mais sait-il si ce qu'il „ laisse en mourant leur passera? Que „ sont devenues les dispositions des Rois „ mes prédécesseurs? Dans une Nation „ où l'*or* commande, c'est l'*argent* qui „ juge; & vous voulez que je fasse un testament! Qu'on ne m'en parle plus „ (*a*)".

La Reine entrant à ce moment lut le refus sur le visage de l'Evéque. Elle

(*a*) Zaluski, tom. 3. pag. 7.

composa le sien, & attendit un tems An. 1696.
plus favorable. Il n'en restoit plus.

Le 17 Juin, jour de la Trinité, le Roi s'étoit promené dans ses jardins de Villanow. Il dîna même avec une lueur de santé, pendant que la mort travailloit dans son sein. Peu d'heures après, au milieu de la Famille Royale, une attaque d'apoplexie le renversa sur le parquet. Au bout d'une heure il reprit ses sens; & regrettant, pour ainsi dire, ce sommeil de mort, où il ne sentoit plus les peines de la vie, il dit, dans une langue qui lui étoit familiere, *stava bene*, j'étois bien. La frayeur glaçoit tous les visages, excepté le sien. Une fermeté guerriere, philosophique & chrétienne le soutint dans son agonie. Il employa ses derniers momens à faire sentir à ses enfans la nécessité de l'union la plus étroite. Il conjura la Reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, si elle vouloit conserver la Couronne dans sa famille, leur recommandant à tous de suivre les conseils de Polignac, qui avoit mérité, disoit-il, leur confiance & la sienne. Il exhorta aussi les Sénateurs qui l'environnoient à la concorde pour le salut de la République, qui l'intéresseroit encore à la source des Empires, où il alloit; & il mourut, comme Auguste, à pareil jour de son élevation au Trône. On comptoit la soixante-

An, 1696. sixieme année de son âge, & la vingt-troisieme de son regne (*a*).

Si j'entreprenois son panégyrique, je copierois le discours que le *Staroste d'Odolanowski*, âgé alors de dix neuf ans, aujourd'hui *le Roi Stanislas de Pologne*, prononça à la tête des Nonces sur son tombeau, & en le copiant, j'honorerois à la fois, l'éloquence prématurée du jeune Orateur, & la mémoire du Prince qu'il louoit. Il n'en montroit que les côtés brillans. Un Historien doit aussi en découvrir les taches.

Ce qui arriva, ses cendres étant encore chaudes, apprend aux Rois que la postérité les juge sans miséricorde. On oublia qu'on venoit de perdre un Héros, pour se souvenir qu'il avoit manqué de foi à la République. Il s'étoit engagé par ses *Pacta conventa*, à élever deux Forteresses où la nécessité l'exigeroit; on n'en voyoit qu'une: à fonder une Académie pour l'instruction de trois cens Gentilshommes; il y en avoit manqué: à satisfaire l'Electeur de Brande-

(*a*) Moréri, & l'Auteur des Révolutions de Pologne, Massuet, le font mourir âgé de soixante & douze ans. Cette faute de chronologie n'est pas d'une conséquence si dangereuse, que tant d'autres mensonges historiques qui noircissent ce qui est blanc, & qui blanchissent ce qui est noir. Je la releve pourtant cette petite faute, pour apprendre à ceux qui écrivent l'Histoire, que le premier devoir de l'Historien, c'est de douter. Si Moréri & Massuet avoient lu Zaluski, *tom.* 2. *pag* 1169. & Lengnich, *pag.* 269. ils auroient su l'âge de Jean Sobieski.

bourg dans les prétentions qu'il avoit sur la Ville d'Elbing; il ne l'avoit pas fait; & on craignoit que cette omission ne causât un jour quelque guerre funeste à la Pologne. Il avoit promis sur toute chose de reprendre Kaminieck; il n'y avoit pas réussi. Comment faire pour se conduire dans le labyrinthe des événemens? Il avoit battu tant de fois les Turcs, sans pouvoir leur enlever cette Forteresse si précieuse à la Pologne; & son Successeur la recouvre à la Paix de Carlowitz, en 1699, sans coup férir. An. 1696.

On reprochoit encore à sa mémoire, ses acquisitions en Pologne, contre les Loix qui défendent expressément aux Rois d'acquérir; sa foiblesse pour la Reine, dont il avoit fait une femme d'Etat contre l'Etat; ses tentatives pour assurer le Trône au Prince Jaques, avant les suffrages de la Nation; les brigandages du Juif Bethsal; l'altération de la monnoie; ses guerres inutiles depuis le commencement de la Ligue Chrétienne, qui avoient coûté à la Pologne deux cens mille hommes au moins, & plus de millions qu'il n'en faloit pour la mettre dans l'abondance.

Au-lieu de le pleurer, on s'occupoit à disputer ses trésors. La Reine les revendiquoit. Le Prince Jaques pensoit à s'en emparer à force ouverte. Le Grand Maréchal & une partie du Sénat, prétendoient qu'ils appartenoient à la République. Ces trésors, dont on fai-

An. 1696. ſoit tant de bruit, amaſſés à la tête du Royaume & des Armées, n'auroient pas fait la fortune d'un Munitionnaire général dans le pays où ils paſſerent. Ils conſiſtoient en cinq à ſix millions, que l'Abbé de Polignac, de concert avec la Reine, eut l'adreſſe de faire tranſporter en France, afin que le Prince Jaques ne s'en ſervît pas pour monter ſur le Trône, au préjudice du Prince de Conti, que Louis XIV. vouloit y placer: mais l'opinion les groſſiſſoit.

Jean aimoit l'argent, il ne s'en défendoit pas: mais ceux qui lui en faiſoient un crime, devoient dire auſſi qu'il ſavoit l'employer à faire triompher la Pologne. Tout le tems qu'il commanda en Ukraine, n'étant encore que Grand-Général, ſon argent le ſervit mieux que ſes troupes contre les prodigieuſes armées de Tartares & de Coſaques qui ſe jettoient ſur les Terres de la République. On diſoit publiquement les *étrennes des Tartares*. Nous avons vu qu'à la grande expédition de Vienne il ouvrit ſes tréſors, & on ſavoit qu'il s'en faiſoit des créatures dans toutes les Cours. A l'Armée, les Eſpions ſe louoient de ſa libéralité, & perſonne n'étoit mieux ſervi. Sa maxime étoit de ne répandre qu'utilement. Voilà pourquoi beaucoup de Seigneurs inutiles ſe plaignoient. Il eſt vrai que ſur la fin de ſa vie cette économie devint encore plus ſerrée; c'eſt

que pressentant la mauvaise disposition An. 1696.
des Polonois pour ses enfans, il vouloit
leur laisser assez de bien, pour les con-
soler de la perte de la Couronne; faute
bien pardonnable, quand on pense qu'il
étoit pere.

Ce qui arriva à sa Maison, apprend aux enfans des Rois que, sans l'union, ils peuvent perdre tous les avantages de leur Naissance. Le Prince Jaques, avant que d'avoir perdu toute espérance de régner, se vit poursuivi le sabre à la main dans une Diétine, & au-lieu d'un Trône il eut une prison à Leipzig, d'où il ne sortit que pour vivre en Silésie, sous le bon-plaisir de la Maison d'Autriche. Le Prince Constantin, échappé de la même prison, se maria en Pologne comme un simple Gentilhomme. Il épousa une Baronne Allemande, Fille-d'honneur de la Princesse de Neubourg; mariage que la passion avoit fait, & que le repentir tenta inutilement de dissoudre. Le Prince Alexandre alla vivre à Rome, où le Pape ne voulut point le voir à cause des honneurs qu'il demandoit: il ne les reçut qu'en habit de Capucin, après en avoir fait les vœux dans son agonie pour assurer son salut, à ce qu'il croyoit. La Reine leur mere passa aussi bien des années au milieu des Princes de l'Eglise, situation dont elle s'ennuya enfin. Elle vint mourir dans sa Patrie, au Château de Blois que Louis XIV. lui donna pour dernier asile.

An. 1696. Le nom de Sobieski a disparu, mais son sang coule encore dans la ligne féminine, & sa postérité est sous les yeux de l'Europe: ce fils d'Empereur, plus heureux que son pere, en régnant sur la Baviere; ce jeune Héros que l'Angleterre méconnoît, & que la France voudroit remettre sur le Trône de ses ayeux; cet autre Prince que le seul nom de Turenne rendroit cher à la France: tous trois sont arriere-petits-fils du fameux Sobieski, tous trois dignes de l'être.

Les ennemis ou les envieux du Roi Jean lui donnerent, avant sa mort même, le nom de *Vespasien*. S'il en eut un défaut, l'amour de l'argent, il en eut aussi les vertus. Comme lui, il fut porté sur le Trône par ses services militaires. Les graces de l'esprit, les langues qu'il parloit, les lettres dont il se nourrissoit, l'enjouement de sa conversation, la douceur de ses mœurs, la fidélité dans l'amitié, la tendresse conjugale, l'amour paternel: toutes ces qualités qui en auroient fait un aimable Particulier, n'auroient pas suffi à sa haute destinée. Doué de la force du corps & du feu du génie, savant dans les Loix, dans les intérêts des Peuples & dans la Guerre, aussi éloquent dans les Dietes qu'entreprenant dans les Armes, il avoit montré à sa Nation, avant que de régner sur elle, qu'il sauroit la gouverner & la défendre. Il eut éminemment la plupart des vertus

du Trône. Il rendit justice à ses ennemis comme à ses amis ; & il traita ceux-ci comme au tems où il avoit besoin d'eux pour y monter Vif, il s'emportoit aisément, mais son cœur étoit sans fiel. S'il fut cruel envers les Turcs vaincus, c'étoit l'esprit de Croisade, qui dans ces occasions seulement altéroit la bonté de son naturel, que la Philosophie n'avoit pas assez perfectionné. Il fut offensé plus d'une fois dans un Etat où la liberté est toujours en garde contre la main qui gouverne, & cette main ne vouloit frapper que ceux qui offensoient la Patrie. Sa religion ne connut point l'intolérance : les Grecs Schismatiques, les Protestans, les Juifs & quelque reste de Sociniens vécurent en paix sous lui. C'étoit beaucoup pour un tems où d'autres Puissances Catholiques chassoient ou étrangloient leurs sujets pour les convertir. Citoyen sous la Couronne, il assembla la Nation plus souvent qu'aucun de ses prédécesseurs. Son regne s'écouloit dans le sein du Sénat, au milieu des Dietes & dans les exploits de guerre. Il ne crut jamais que le Palais d'un Roi ne dût être que le Temple de la magnificence & des plaisirs. Il connut les affaires & les hommes. Dans tous ses projets de campagne, écoutant tout le monde, il fut lui seul son conseil ; & sachant combien la présence d'un Roi est né- An. 1696.

An. 1696. ceſſaire pour la diſcipline, la célérité & la victoire, il ne ceſſa de marcher que dans le tems que la maladie l'arrêta Sa Patrie l'admira: elle l'eût aimé peut-être, ſi un Peuple libre ne craignoit pas ſans ceſſe pour ſa liberté; peut-être encore s'il eût moins aimé la Reine. Il eut une gloire ſinguliere, celle d'humilier la Puiſſance Othomane, qui depuis ſi longtems humilioit les Couronnes Chrétiennes. Toute l'Europe rechercha ſon alliance, & la Pologne eut ſous lui une importance qu'elle a mal conſervée. L'Alexandre du Nord, Charles XII. en pleurant ſur ſes cendres, s'écria: *un ſi grand Roi ne devoit pas mourir.* L'Hiſtoire eſt plus ſévere que les Souverains.

Le grand Roi de Pologne ſera celui qui, laiſſant en paix les Turcs & les Tartares pour regarder autour de lui une terre féconde, de beaux fleuves, la Mer Baltique, & la Mer Noire, donnera des vaiſſeaux, des manufactures, du commerce, des finances & des hommes à ce grand Royaume: celui qui abolira la Puiſſance Tribunitienne, le *liberum veto*, pour gouverner la Nation par la pluralité des ſuffrages: celui qui apprendra aux Nobles que les Serfs qui les nourriſſent, iſſus des Sarmates leurs Ancêtres communs, ſont des hommes, & qui, à l'exemple d'un Roi

de France, plus grand que Clovis & Charlemagne, bannira la ſervitude, cette peſte civile qui tue l'émulation, l'induſtrie, les Arts, les Sciences, l'honneur & la proſpérité. C'eſt alors que chaque Polonois pourra dire, An. 1696.

Namquè erit ille mihi ſemper Deus.

Fin du neuvieme & dernier Livre.



TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ces quatre Tomes.

A.

B.

C.

D.

G.

H.

L.

M.

O.

P.

R.

S

V.

W.

Fin de la Table des Matieres.



